



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

L'ESPRIT DE LA LIGUE;

O U

HISTOIRE POLITIQUE DES TROUBLES DE FRANCE, *Pendant les XVI^e. & XVII^e. siècles.*

Il faut dire la vérité , quand on écrit l'Histoire ; mais il faut la dire avec tout l'éclat de son tonnerre , quand on parle des vices des Princes , & de ces vices encore , qui ruinent les Monarchies, & qui fauchent des races royales toutes entières.
(*Le Laboureur*, tom. II. pag. 621.)

T O M E T R O I S I E M E ,



A P A R I S ,

Chez JEAN-TH. HERISSANT Fils, Libraire ;
rue Saint Jacques.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

THE LITTLE

OF THE

THE LITTLE

THE LITTLE

THE LITTLE



THE LITTLE

THE LITTLE

THE LITTLE

THE LITTLE

THE LITTLE



TABLE SOMMAIRE.

LIVRE SIXIEME.

1588.

FACTION des Seize. Différentes conjurations. Le roi envoie au duc de Guise défense de venir à Paris, les ordres du roi sont mal exécutés. Guise arrive à Paris, joie folle des Parisiens; il descend chez la reine mère, elle le mène chez le roi, où il court risque de la vie; il se sauve & y retourne mieux accompagné. Entrevue de l'hôtel de Soissons. Ordre à tous les étrangers de sortir de Paris, les Parisiens mécontents de cet ordre. Murmure de ce que le roi se met sur la défensive. Le roi introduit des Suisses. Soulèvement général, barricades, les troupes du roi attaquées, le duc de Guise les délivre. La reine mère négocie; prétentions outrées du duc de Guise. La reine traîne la négociation. Le roi se sauve, désor-

dre de sa fuite. Quel avoit été le dessein du duc, le roi le prévient à temps. Assurance du duc de Guise, ses amis se déconcertent, sa fermeté, il s'assure de Paris & des environs. Réflexion sur les écrits qui parurent, pronostic des gens sensés, procession de la Ligue à Chartres, avantages qu'elle en tire, négociation, édit d'union, conditions publiques, les conditions secrètes exécutées. Les favoris quittent la cour, le roi change ses ministres & son conseil. Le duc de Guise se prépare aux Etats de Blois, il les compose de ses partisans, il s'assure des provinces circonvoisines. Ouverture des Etats, discours du roi, la Ligue l'oblige de l'adoucir. Edit d'union déclaré loi de l'Etat, extrémité où on réduit le roi, le duc de Guise ne ménage plus rien, ses amis tremblent pour lui, il reste intrépide, sa mort résolue, il est tué. On arrête beaucoup de monde, mort du cardinal de Guise. Beaucoup de prisonniers se sauvent. Consternation à Paris, dont le roi ne profite pas, les factieux reprennent cœur.

1589.

Mort de la reine mère, caractère de son esprit. Clôture des Etats de Blois. Fureur des Seize mêlée de ridicule. Decret de la Sorbonne contre le roi, le Parlement emprisonné, création d'un nouveau conseil de la Ligue & d'un lieutenant général de la couronne, le

S O M M A I R E. v

1. Lieutenant confirme l'autorité des Seize.
2. Projet attribué au pape, il paroît fort en colère contre Henri III, moyen de l'appaiser. Tout le royaume se révolte, le roi se trouve sans puissance entre les deux partis. Le roi de Navarre continue de vaincre, il avance vers le roi, il prépare les esprits à la réunion par des écrits, on la négocie, elle est conclue; entrevue des deux rois, union entre les Royalistes & les Calvinistes. Belle action du duc d'Aumont. Le roi attaqué dans Tours, rage des Ligueurs contre lui, ses heureux succès, il se présente devant Paris. Extrémité où la Capitale se trouve réduite, ressources de la Ligue. Caractère de Jacques Clément, comment on le gagne, il va trouver le roi, le blesse, la plaie est reconnue mortelle. Henri III déclare le roi de Navarre son successeur, il meurt & est regretté.

LIVRE SEPTIEME.

Contient 82 chapitres.
Le premier est de l'année 1589.

REGRETS de Henri IV & de l'armée sur la mort de Henri III, joie des Ligueurs, partage d'opinions sur le droit de Henri IV au trône, cause de cette diversité. Henri tient ferme, il est reconnu, à quelles conditions, quelques

seigneurs l'abandonnent , il met ordre à toutes les affaires. Dispositions des rebelles , le cardinal de Bourbon déclaré roi par la Ligue. Mayenne poursuit le roi. Combat d'Arques. Erreur des Parisiens , détrompés par la prise de leurs fauxbourgs. Embarras du duc de Mayenne. Arrêts contraires du Parlement.

1590.

Le pape déterminé d'abord pour la Ligue , commence à douter & donne des ordres prudens , mal exécutés par le légat , sa partialité punie. Diversité d'intérêts dans le parti de la Ligue. Decret de la Sorbonne , on renouvelle le serment de l'union. Opérations militaires , bataille d'Ivry , consternation du duc de Mayenne , les chefs de la Ligue le consolent. On entame des négociations , conférence de Noisy , plaisanterie de Givry. Mort du prétendu roi Charles X. Blocus de Paris , moyens employés pour encourager les Parisiens , processions de la Ligue , précautions contre les complots & la famine , elles sont inutiles ; extrémités où la ville est réduite , émeute au Palais , bonté du roi , conférence de Saint Antoine. Le duc de Parme vient en France , sa marche , il arrive en présence du roi & fait lever le blocus , stratagème du duc , les vivres entrent dans Paris , escalade tentée inutilement , fautes commises pendant le blocus , le duc de

S O M M A I R E. vij

Parme peu content des Ligueurs , se retire , le roi le harcele. Présomption des Seize. Entreprise des étrangers sur la France. Négociations du roi en Allemagne.

1591.

La ville de Saint-Denis prise & reprise.

Journée des farines. Prise de Chartres, commencement du tiers-parti , ses écrits , ses entreprises , on suspend sa mauvaise volonté. Chagrin du roi , de la part de la cour de Rome. Nouveau Nonce en France , il se trouve à l'assemblée de Reims , il use imprudemment de ses pouvoirs. Réclamation du roi , des Parlemens , des évêques. Edit en faveur des Calvinistes. Une armée étrangère vient au secours du roi & se joint à lui. Mort de la Noue. Le jeune duc de Guise se sauve de prison , joie des Parisiens , opinions diverses dans Paris , but des Espagnols découvert par le duc de Mayenne ; mort de Grégoire XIV. Les Espagnols veulent maîtriser le duc de Mayenne , caractère & but de leurs ministres. Expulsion de l'évêque de Paris. Affaire de Brigard. Complot contre le président Brisson , fureur de Pellerier. Arrêt de mort contre le président Brisson , les conseillers Tardif & Larcher , exécutés. Les Seize tâchent inutilement d'ameuter le peuple , crainte des coupables , leur punition. Siège de Rouen par le roi.

1592.

Le duc de Parme revient en France, le roi & lui se mesurent à Aumâle. Raisons de leurs différentes manœuvres. Antipathie des Espagnols & des François. Le duc de Parme fait lever le siège de Rouen, il assiège Caudebec & y est blessé; il manque l'occasion de battre le roi, est bloqué dans son camp; il échappe & sauve son armée. Etonnement du roi, qui le poursuit en vain. Mort de Biron. Embarras du duc de Mayenne, il entre en négociation avec le roi, elle ne réussit pas. Dispositions modérées du pape. Egards réciproques des chefs. Discredit des Seize, conseils tenus contre eux chez d'Aubrai & chez l'abbé de Sainte Geneviève; desirs d'accommodement avec le roi, les Seize & les Prédicateurs confondus; on se prépare à l'assemblée des Etats.

1593.

Difficultés sur le lieu.

LIVRE HUITIÈME.

1593.

ETATS de Paris, instructions publiques & secrètes, édit du roi contre la convocation, adresse des Royalistes à pro-

fiter des paroles du duc de Mayenne ,
 ils proposent une conférence aux Li-
 gueurs , diversité d'opinions entre ceux-
 ci. Ils acceptent la conférence. Séances
 des Etats peu importantes. Le duc de
 Mayenne fonde les Espagnols , ils pres-
 sent pour l'élection de l'Infante ; vive
 altercation du duc avec eux , le besoin
 réciproque les apaise , les ministres
 Espagnols paroissent aux Etats. Crise
 dangereuse des affaires. Conférence de
 Surenne , discours & répliques , ques-
 tions qu'on agite & plaintes. Le roi se
 fait instruire , on en avertit de sa part
 les Ligueurs & il leur offre une trêve ,
 leur éloignement & leur embarras.
 Impression de l'offre de la trêve , sur le
 plus grand nombre , qui commence à
 pencher pour le roi. Les Espagnols
 persévèrent dans leurs mauvais des-
 seins , ils proposent l'élection de l'In-
 fante , ils sont mal reçus. Fin de la
 conférence de Surenne , émeute à Pa-
 ris , les Espagnols proposent de nou-
 veau l'Infante , mais plus adroitement ,
 ils gagnent des partisans , les Roya-
 listes s'en alarment. Arrêt du Parlement
 en faveur de la Loi Salique. Les Espa-
 gnols reviennent à la charge & pro-
 posent le mariage du duc de Guise.
 Objections de Mayenne. Ils proposent
 des conditions dures , ils acceptent
 tout ; leur projet manque , ils font bon-
 ne contenance. *Satire Ménippée* , le roi
 se fait instruire , danger que court l'ab-
 bé de Sainte Geneviève ; le légat &

Mayenne veulent empêcher l'absolution du roi. Abjuration du roi, rage des Ligueurs, trêve de trois mois, fin des Etats, avantages de la trêve. Attentat de Barrière. Division entre les Ligueurs. Négociation de Rome, agent secret du roi en cette cour, difficultés à le faire recevoir par le pape, il est admis, avis secrets donnés au roi, mauvais traitement fait à ses ambassadeurs.

1594.

On les menace d'un affront & ils se retirent. Ambassade de la Ligue, inutile. Le roi pénètre les secrets d'Espagne. Sacre du roi, son dessein sur Paris. Mayenne change le gouverneur. Mécontentement du Parlement & du peuple, Mayenne se fortifie, on lui donne des soupçons sur le nouveau gouverneur, il ne fait pas profiter de ses avantages, il quitte Paris. Désespoir des factieux, leurs menaces. Adresse de Brissac. Réduction de Paris, dangers de l'entreprise, bonté du roi, soumissions de tous les corps, la Bastille se rend, le Parlement se réunit. Traités difficiles du roi avec ses sujets, Mayenne se jette dans de nouveaux embarras, le roi prend Laon. Mort de Givry, la France presque entière se soumet au roi, espérances du côté de Rome, mécontentement des Réformés. Attentat de Jean Châtel.

1595.

Expulsion des Jésuites. Le roi déclare la guerre à l'Espagne, Mayenne se joint encore aux Espagnols, combat de Fontaine-Françoise. Réglemens de police, de finance & de guerre. Mort du maréchal d'Aumont. Proscription du duc d'Aumâle, le duc de Mayenne obtient une surséance. Le pape bien disposé pour le roi, il prend l'avis du confesseur, il sonde le roi d'Espagne, & prononce l'absolution, à quelles conditions.

1596.

Accommodement du duc de Mayenne. Edit de Folembray, difficultés pour l'enregistrement, retour de plusieurs seigneurs à leur devoir. Assemblées & mécontentement des Réformés. Arrivée du légat en France. Absolution de la princesse de Condé. Progrès des Espagnols en France, l'armée du roi trop foible, par la défection des Réformés; desseins de leurs chefs, contraires aux vrais intérêts du parti. Assemblée des notables à Rouen.

1597.

Résultat de l'assemblée. Surprise d'Amiens par les Espagnols, repris par le roi. Il travaille à satisfaire les Réformés, difficultés qui s'y rencontrent.

xij TABLE SOMMAIRE:

1598.

Le roi soumet la Bretagne & apaise tous les troubles ; paix générale, édit de Nantes.

1599.

Ses articles, commissaires envoyés pour l'exécution. Chûte de la Ligue & fort des Ligueurs.

Etat de la religion prétendue Réformée, dogmes des Calvinistes, leur culte, leur hierarchie, leurs assemblées. Conduite de Henri IV avec les prétendus Réformés. Conduite de Louis XIII. Conduite de Louis XIV.

Fin de la Table Sommaire du Tome III.



L'ESPRIT



L'ESPRIT DE LA LIGUE,

OU

HISTOIRE POLITIQUE

DES TROUBLES DE FRANCE,

Pendant les XVI^e & XVII^e Siècles.

LIVRE SIXIEME.

CEUX qui ne connoissent Paris que par la police exacte qui s'y exerce de nos jours, sont étonnés que dans le sein d'une ville habitée par le roi lui-même, sous ses yeux & sous ceux de ses ministres, il ait pu se former une faction assez forte pour le chasser de sa capitale. Mais Paris n'étoit pas alors gouverné comme il l'est aujourd'hui.

La populace est à la vérité toujours la même, grossière, féroce, aisée à séduire, prompt à s'émouvoir, & ne con-

Tome III.

A

HENRI III.

1588.

Faction des
seize.

*De la Mare,
histoire de la
Police.*

2 *L'Esprit de la Ligue.*

~~noissant~~ pas de frein quand elle est
HENRI III. une fois livrée à sa fougue ; mais une
1588. main habile dirige & tempère l'impétuosité de ses mouvemens. L'œil de la vigilance est ouvert sur les actions & sur les paroles ; non pour gêner le citoyen , mais pour assurer sa tranquillité contre les ténébreuses manœuvres de la rebellion & du libertinage. Rien n'est négligé. Une rumeur est saisie jusqu'à sa source , un éclat arrêté dans son principe. Nul asile pour le brouillon obscur qui rampe dans les ténèbres , nulle ressource pour le séditieux hardi qui brave l'autorité. Des soldats , assujettis eux-mêmes à une discipline sévère , en imposent à la multitude par leur nombre , le fréquent retour des patrouilles , & la facilité de la correspondance. Ainsi la sûreté est établie dans les sociétés , la subordination dans les familles : un peuple immense vit dans la paix & l'abondance , redevable de son bonheur aux soins pénibles du magistrat , qui exerce sous les yeux du prince ce ministère de confiance.

Les ressorts de ce gouvernement reçoivent leur première impulsion de la puissance royale , au lieu qu'autrefois le corps municipal , étoit seul arbitre

des résolutions & dépositaire des forces. Paris avoit alors des murailles flanquées de grosses tours, des portes qui se fermoient exactement, & les échevins en gardoient les clefs. La bourgeoisie étoit enrégimentée. Elle éliroit ses capitaines, & se formoit, par de fréquens exercices, au maniement des armes. Il y avoit aux coins des rues de grosses chaînes scellées qu'on tendoit à la première allarme, pour fermer les quartiers. On faisoit à toutes les maisons des saillies, qui les rendoient plus propres à l'attaque & à la défense. Enfin le peuple avoit ses bannières, des places d'assemblées fixées, ses mots de ralliement; & il ne falloit qu'un coup de tambour, pour mettre sous les armes une multitude de soldats, peu aguerris à la vérité, mais redoutables par leur nombre.

La ville étoit distribuée en seize quartiers. Comme dans ce temps de fermentation chacun se croyoit chargé des affaires de l'état, il s'étoit établi dans chaque quartier une espèce de conseil, où l'on traitoit des intérêts de la sainte union. Le chef de l'assemblée alloit ensuite rapporter au conseil général de la Ligue le résultat de la délibération, les vues, les projets, la dis-

~~position des esprits, l'état des forces,~~
HENRI III. & en recevoit les ordres nécessaires au
1588. soutien de la cause commune.

On présume bien que ce chef n'étoit pas un des moins ardens du conseil. Les propositions que chacun des seize chefs portoit au conseil général, productions d'imaginations échauffées, étoient quelquefois jugées si déplacées, si téméraires, qu'on les rejettoit. Selon l'ordinaire des caractères emportés & dominans, ils ne manquoient pas d'être vivement piqués de l'improbation. Ils murmuroient, ils se communiquoient leur mécontentement, & comme ils avoient les mêmes prétentions à soutenir, ils s'accoutumèrent à s'assembler. Ainsise formale fameux *conseil des seize*.

C'étoient seize forcénés, qui une fois échauffés par une idée, ne connoissoient plus ni autorité, ni raisons. Quelques-uns se trompèrent de bonne foi; moins coupables, mais aussi dangereux, ils croyoient fermement que Henri III en vouloit à la religion Catholique. C'étoit le point d'où ils partoient dans toutes leurs délibérations. Ils s'entêtoient de la certitude de ce prétendu dessein du roi, & travailloient ensuite à en convaincre les conseils des

quartiers , ajoutant à l'accusation ce principe , que tout étoit permis pour défendre la religion ainsi menacée. Les seize trouvoient dans les assemblées des quartiers des gens aussi animés qu'eux , que le fanatisme remuoit aussi puissamment , & qui enfantoient des projets. Ils les communiquoient à leur chef. Celui-ci en faisoit part au conseil des seize , qui se trouvoient ainsi poussés à leur tour par l'entousiasme qu'ils avoient eux-mêmes inspiré.

HENRI III.
1583.

Ce ne peut guère être que cette circulation de séduction , rendue plus vive par l'appréhension du châtiment des anciens attentats , & aussi la haine toujours plus animée de la duchesse de Montpensier , qui ait occasionné le fameux complot des *Barricades*.

Différentes
conjurations.

Pendant que tout étoit calme , & que le roi loin de rejeter la requête de Nancy , faisoit espérer une réponse favorable , sans nouveau prétexte , il vient dans l'esprit aux Ligueurs de se saisir de sa personne. Ils méditent d'abord d'exécuter leur dessein pendant les réjouissances du carnaval. Ce coup manqué , parceque Poulain en donne avis , les seize font le dénombrement de leurs forces. Il se trouve vingt mille

6 *L'Esprit de la Ligue.*

~~Henri III.~~ hommes capables de prendre les armes.
HENRI III. Avec ces troupes, ils prennent la résolution d'attaquer le Louvre même, de faire main basse sur les gardes, d'arrêter Henri & d'égorger toutes les personnes suspectes, courtisans ou ministres; encore averti par Poulain, le roi fait porter en plein jour des armes dans le Louvre, & mande quatre mille Suisses pour renforcer sa garde. A cette nouvelle, le duc de Guise, qui s'étoit avancé jusqu'à quatre lieues de Paris, retourne à Soissons.

Le roi fait défendre au duc de Guise de venir à Paris.

Ainsi abandonnés, les seize frémissent à la vue des supplices que la vengeance du roi leur prépare. Ils s'imaginent déjà être conduits au gibet & traînés à l'échaffaut. Un désespoir affreux s'empare de cette troupe auparavant si audacieuse; ils envoient au duc de Guise députés sur députés; ils lui écrivent qu'ils vont tout abandonner, s'il ne vole à leur secours. Dans ce moment il ne falloit de la part de Henri qu'un coup d'autorité; pour dissiper toute la faction; mais persuadé apparemment qu'elle seroit toujours peu redoutable en l'absence du chef, il envoie Bellievre un de ses ministres lui porter défense de venir à Paris.

Pendant le voyage de Bellievre, la

duchesse de Montpensier se présente au roi, elle se jette à ses pieds, le conjure avec larmes de permettre à son frère de venir se justifier des crimes qu'on lui impute ; & en même-temps qu'elle tranquillise Henri par ces démarches soumisses, elle lui dresse une embuscade, & aposte dans le fauxbourg saint Antoine des troupes, qui devoient l'enlever lorsqu'il revenoit peu accompagné de Vincennes. Elle auroit réussi, sans le fidèle Poulain, qui avertit encore. Le roi se fit escorter par une garde plus nombreuse.

HENRI III.
1588.

Les opinions étoient fort diverses à la cour, sur la nécessité du voyage du duc de Guise. Plusieurs présumoient que sa présence pourroit accommoder les affaires en forçant Henri de suspendre, par crainte ou par égards, les éclats de la vengeance qu'il méditoit. C'étoit peut-être l'idée de la reine mère, lorsqu'elle dit à Bellievre, chargé d'arrêter la marche du duc de Guise : *S'il ne vient, le roi est si en colère, qu'un monde de gens d'importance sont perdus.*

Les ordres du roi mal exécutés.
Mém. de Nevers, t. I. page 164.
Matth. I. VIII, pag. 543.

Cette contrariété de sentimens, dans des personnes qui n'auroient dû en avoir qu'un avec le roi, rendoit moins hardis ceux qu'il chargeoit de ses ordres. Il

8 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III.

1588.

paroît que Bellievre n'osa signifier au duc de Guise la défense absolue de venir à Paris, dans la crainte d'être sacrifié ensuite. Au lieu d'être sourd à toutes les objections, comme le portoit sa commission, il écouta les raisons du duc, & se chargea de les faire valoir. Celui-ci donna en attendant quelques paroles ambiguës. Bellievre de retour reçut ordre positif de défendre au duc d'approcher. Le courier chargé de cette défense ne put partir, faute de vingt-cinq écus qui ne se trouvèrent point au trésor. Une lettre si importante fut mise à la poste ordinaire. Guise fit semblant de ne l'avoir pas reçue, & se mit en marche par des routes détournées; de sorte que tous ceux qui furent envoyés au devant de lui, pour le faire retourner, le manquèrent.

Guise arrive
à Paris.

Il entra dans Paris, par la porte saint Denis, le lundi neuf Mai, sur le midi, accompagné seulement de sept personnes, tant maîtres que valets; mais, dit Davila, qui a rapporté toutes les circonstances de cet événement, d'après son frère, témoin oculaire; comme une pelote de neige s'augmente en roulant, & devient bien-tôt aussi grosse que la montagned'où elles'est détachée;

de même au premier bruit de son arrivée, les Parisiens quittèrent leurs maisons pour le suivre ; & en un moment la foule s'accrut de manière qu'avant que d'être au milieu de la ville, il avoit déjà plus de trente mille personnes autour de lui.

HENRI III.
1588.

Le peuple paroissoit ivre de joie. Jamais il n'avoit crié d'aussi bon cœur : *Vive le roi*, qu'il cria cette fois *Vive Guise*. Les démonstrations de contentement & d'allégresse publique ne peuvent aller plus loin : les uns le saluoient & le combloient tout haut de bénédictions, le nommant le libérateur & le sauveur de la patrie : les autres ne pouvant s'approcher, tendoient vers lui les mains en pliant le corps, comme s'il eût été une divinité. On en vit fléchir les genoux, baiser le bas de ses habits, lui faire toucher leurs chapelets & s'en frotter ensuite les yeux, comme si son attouchement eût communiqué quelque vertu. De toutes les fenêtres les dames & les demoiselles jettoient devant lui des rameaux & le couvroient de fleurs. Pour lui, tranquille & serein, il parloit à l'un, entretenoit l'autre, faisoit aux plus éloignés signe de la main, saluoit aux fenêtres, d'un visage riant, & mar-

Joie folle
des Parisiens.

choit tête nue au petit pas , au milieu
HENRI III. de cette multitude.

1588. Avec ce cortège plus flatteur que

Il descend
chez la reine
mère.

l'éclat d'un triomphe apprêté , le duc de Guise alla descendre à l'hôtel de Soissons , près de saint Eustache , où demouroit la reine mère. Elle changea de couleur en le voyant , & fut saisie d'un tremblement , qui se fit remarquer ; puis se remettant , elle lui dit qu'elle auroit voulu qu'il ne fût pas venu à Paris dans ces circonstances. Il répondit sans se déconcerter , que l'envie de se justifier auprès du roi , ne lui avoit pas permis de différer ; & changeant de propos , il aborda les dames de la cour , leur fit des complimens & lia conversation avec elles. Pendant ce temps la reine envoya Davila dire au roi que le duc de Guise étoit arrivé , & qu'elle alloit le lui mener.

Elle le mene
chez le roi où
il courut du
risque.

Ils se mirent en chemin , elle portée dans sa chaise ; lui à pied , s'entretenant avec elle , parlant à l'un , caressant l'autre , saluant tout le monde , jusqu'aux gardes. Il les trouva doublés en arrivant au Louvre , les Suisses étoient en haie , les archers dans les salles & une foule de gentilshommes rangés dans les chambres qu'il falloit

traverser. L'air morne avec lequel on recevoit ses politesses , le frappa ; il sentit une soudaine frayeur courir dans ses veines : & ce n'étoit pas sans cause. On délibéroit alors dans le cabinet du roi de sa vie ou de sa mort.

Frappez le pasteur , disoit un des Conseillers , & le troupeau se dissipera. Le duc arriva dans ce moment. Henri le regardant d'un air sévère , lui dit : *Je vous avois fait avertir de ne point venir. Sachant , répartit le duc , les calomnies dont on me noircissoit auprès de Votre Majesté , je lui apporte ma tête , si elle me juge coupable. Je ne serois cependant pas venu si elle eût daigné me faire une défense plus expresse.* Ce dernier mot donna lieu à une explication entre le duc & Bellievre , que le roi appela pour convaincre Guise de désobéissance. Pendant cette contestation la reine mère tira son fils à quartier & lui remontra que si on faisoit la moindre violence au duc , il y avoit tout à craindre de la fureur du peuple assemblé en foule devant le palais. Guise , qui avoit l'œil à tout , profite de ce moment d'irrésolution , prétexte la fatigue du voyage , salue le roi , & sort. Il retourna le len-

HENRI III.

1588.

Il se sauve,
& y retourne
mieux accom-
pagné.

12 *L'Esprit de la Ligue:*

 demain matin, mais si bien accompa-
HENRI III. gné, qu'il étoit plus en état de donner
1588. la loi que de la recevoir.

Entrevue de
l'hôtel de Soif-
sons. On avoit passé la nuit au Louvre à
raisonner sur ce qu'on auroit dû faire ,
& à prendre de fausses mesures pour
la suite. A l'hôtel de Guise, situé dans
le quartier saint Antoine, on s'occupa
à combiner les moyens & à prévenir les
inconvéniens des deux côtés. On fit pro-
vision d'armes, & on plaça des senti-
nelles comme contre des ennemis en
présence. Après sa visite au Louvre, le
duc de Guise alla l'après midi à l'hôtel
de Soissons chez la reine mère, où le
roi se rendit aussi. Ils y eurent une lon-
gue conférence dans le jardin. Guise,
qui delà entendoit le murmure du peu-
ple attroupé autour des murailles, en
devint plus hardi. Après quelques lé-
gères excuses sur son arrivée qu'il pré-
tendoit ne pouvoir être blâmée, il si-
gnifia ses intentions en termes polis,
mais fermes. C'étoit que le roi se dé-
terminât sans détour à faire une guerre
à toute outrance aux Huguenots; &
pour que les Catholiques pussent se fier
à lui, qu'il chassât de la Cour Epernon,
Lavallette son frère, en un mot tous
les gens suspects.

Le foible monarque , au lieu d'éclater contre un sujet insolent qui venoit le braver dans sa capitale , s'étendit en apologies. Elles ne restèrent point sans réponses. Toutes ces répliques conduisirent à la promesse que fit le roi d'acquiescer aux propositions , si de concert avec le monarque , le duc vouloit interposer son crédit pour chasser sans tumulte les étrangers , soldats & gens sans aveu , dont la ville étoit pleine. Guise y consentit , sachant bien qu'il n'en arriveroit que ce qu'il voudroit ; & dans le moment il se fit une proclamation , portant injonction à tous ceux qui n'auroient pas des raisons valables de demeurer à Paris , d'en sortir sur le champ. Il y eut aussi des Commissaires nommés pour en faire la recherche.

Ils y travaillèrent avec ardeur toute la journée du Mercredi , mais sans succès. Les bourgeois cachèrent ces étrangers : le peuple murmuroit de voir fouiller ses maisons , & n'épargnoit pas les injures aux Commissaires. Ils en firent leur rapport au roi qui sentit bien d'où partoît le coup , & qui prit enfin une résolution décisive.

Les seize s'en apperçurent au mouvement qu'ils virent du côté du Louvre.

HENRI III.
1588.

Ordre à tous
les étrangers
de sortir de
Paris.

Les Parisiens
mécontents de
cet ordre,

Murmure de
ce que le roi
se met sur la
défensive,

HENRI III.
1588. Le roi y rassembloit sa noblesse : on savoit qu'il avoit mandé des troupes ; il faisoit mettre sous les armes les compagnies des bourgeois opulens , ennemis du trouble qui ne pouvoit que leur causer des pertes, & il leur assignoit des postes. A la vue de ces préparatifs, Guise tremble , mais il ne désespère pas. De son côté il envoie des émissaires dans les quartiers les mieux fournis de populace , tels que ceux de l'Université , de la place Maubert , de la Grève , des Halles. Il fait dire à ses affidés de se tenir sur leurs gardes, prêts à se rassembler au premier signal, qu'il se tramé un grand complot, que le roi a résolu la mort de cent vingt Catholiques. En même temps on répand des listes de ces prétendus proscrits , à la tête desquels étoient le duc de Guise , les curés , les prédicateurs & tous ceux que le peuple affectionnoit.

Le roi introduit des Suisses.

Pasquier , liv. XII , lett. XXI.

De Serres . 2. I.

Cayet , liv. II.

Le Jeudi douze mai , sur les trois heures du matin , un fort détachement de quatre mille Suisses qui étoient à Lagny , entra par la porte S. Honoré. Le roi alla le recevoir lui-même , re-commanda aux soldats la modération , & marqua les postes , où ils se rendirent tambour battant & les armes hau-

tes. Le peuple les voyoit passer en silence, inquiet & étonné, mais sans aucun signe de rébellion. Ils s'emparèrent des principales places, & y posèrent des corps de gardes. Tout réussissoit à souhait, lorsque sur les dix heures du matin, un *rodomont de cour*, comme l'appelle Pasquier, fier de ce succès, s'avisa de dire *qu'il n'y avoit femme de bien qu'il ne passât par la discretion d'un Suisse.*

HENRI III.
1588.

Ceci fut dit sur le pont S. Michel, voisin de la place Maubert, dont les troupes du roi avoient négligé de s'emparer, parce que la voyant pleine d'une multitude d'ouvriers, artisans, bouchers, mariniers, elles appréhendoient d'être forcées à employer la violence, ce qu'elles avoient ordre d'éviter. En un instant cette parole indiscrete passant de bouche en bouche, se répète dans la place. Aussi promptement cette multitude, comme engourdie auparavant, commence à se remuer. Les uns courent aux armes, les autres dépavent les rues, garnissent les fenêtres de pierres, tendent les chaînes, les soutiennent de tonneaux qu'ils emplissent de terre, & qu'ils appuient de planches, de solives, de meubles, & de

Soulevement
général : barricades.

tout ce qu'ils rencontrent sous la main.

HENRI III. On sonne le tocsin ; les barricades se
1588. poussent : les troupes qui ne reçoivent point d'ordres se laissent investir , & en moins de quatre heures toute cette grande ville se trouve comme fermée , & les mutins plantent insolemment leur dernière barricade devant le Louvre.

Au premier bruit le duc de Guise se tient dans son hôtel, clos & couvert, maître des derrières de sa maison occupés par quelques gens de main propres à favoriser sa fuite, s'il étoit nécessaire. Quand il apprend que les barricades réussissent, il sort & se promène dans la rue, donnant ses ordres aux exprès que les factieux dépêchoient à chaque instant. Le roi lui envoie , à plusieurs reprises, commandement & prières de faire cesser les desordres. *Ce sont taureaux échappés* , répond-il froidement , *je ne puis les retenir.*

Les troupes
du roi atta-
guées.

Enfin il se lève un cri général, cri de tumulte & d'horreur. Entre les voix confuses, on distingue des coups de fusil, des hurlemens plaintifs comme de gens qu'on égorge : c'étoient les Suisses du roi que la populace du marché neuf massacroit impitoyablement. Ces malheureux soldats , intrépides par tout

ailleurs, se voyant enveloppés, ten-
doient des mains suppliantes, & se ran- HENRI III.
1588.
geoient le long des maisons pour éviter
les pierres qui pleuvoient des toits &
des fenêtres, avec les coups d'arquebu-
ses. Ils montroient leurs chapelets &
crioient de toutes leurs forces *bons*
Catholiques. Malgré cela il y en eut
une trentaine tant tués que blessés.

C'est à quoi se termina tout le mas-
sacre de cette journée, qui finit pour
Guise par une espèce de triomphe d'un
genre nouveau. Vaincu par les instan-
ces réitérées du roi, il part enfin de son
hôtel, une baguette à la main. Devant
lui tombent les barricades. Il remercie
le peuple, se familiarise sans perdre de
sa dignité, avec cette soldatesque sin-
gulière, & semble prendre plaisir à
leurs bravades. A mesure qu'il arrive
aux postes des troupes du roi, il les
salue, leur parle poliment, & leur fait
ouvrir le chemin du Louvre. Elles se
mettent en marche sans tambour, nues
têtes, les armes basses & renversées,
trop heureuses encore d'échapper par
cette humiliation à la furie du peuple.

Derrière elles se referment les barri- La réconcili-
gocie.
cades; Guise en visite quelques-unes
& envoie des officiers examiner & reu-

HENRI III. 1588. forcer les autres. Ils avertissent qu'on fasse pendant la nuit une garde exacte : le prévôt des marchands veut à l'ordinaire donner le mot au nom du roi : le peuple le refuse & le demande du Duc. On se fortifie aussi au Louvre ; mais les plus grandes espérances étoient dans la négociation. La reine mère en entame une avec le duc de Guise ; qui attend fièrement que la Cour parle la première.

Prétentions
outrées du
duc de Guise.

Il se démasqua dans cette conférence, s'il est vrai qu'il fit les propositions rapportées par Davila. Il demandoit à être déclaré lieutenant-général du roi, avec l'autorité la plus étendue sur les troupes & pour tout ce qui regarde la guerre ; autorité qui seroit confirmée par les Etats généraux du royaume, que Henri s'engageroit d'assembler incessamment à Paris ; qu'on lui donnât en outre dix places de sûreté dans le royaume, avec de l'argent pour payer les troupes qu'il y mettroit. Il insistoit vivement sur un édit qui déclareroit les princes de la maison de Bourbon, déchus, comme Hérétiques, du droit héréditaire à la couronne. Il demandoit aussi le gouvernement de Paris, pour le comte de Brissac, homme dont

il étoit sûr ; ceux de Picardie , de Normandie , de Lyon & des principales Provinces , avec des emplois militaires , & les charges de la couronne pour ses parens & ses amis. Il exigeoit l'exil d'Epéron & de beaucoup de gens de tête & d'exécution , non-seulement hors de la Cour , mais même hors du royaume. Enfin il vouloit que le roi se contentât de sa garde ordinaire , & cassât les quarante-cinq gentilshommes dont il avoit cru devoir depuis peu se faire un rempart contre les entreprises des Ligueurs.

HENRI III.
1588.

La reine se récria sur ces demandes exorbitantes : cependant elle ne laissa pas le duc sans espérance , & retourna au Louvre , où les ministres passèrent la nuit en délibérations inutiles avec le roi. Le lendemain Catherine se remit en marche pour aller trouver le duc à son hôtel ; c'étoit à son âge une vraie fatigue que le passage d'une rue à l'autre , parce que les rebelles ne voulurent point ouvrir les barricades pour son carrosse , & qu'on étoit obligé de la passer par dessus à force de bras dans sa chaise. Pendant qu'on lui en faisoit ainsi escalader une , un bourgeois , sous prétexte de l'aider , s'approcha de

La reine traîne la négociation.

20 *L'Esprit de la Ligue:*

HENRI III. son oreille & lui dit que quinze mille
1588. hommes étoient prêts à sortir pour investir le Louvre par la campagne. Elle envoie un de ses gentilshommes en donner avis au roi, & continue sa route.

Le roi se sau-
vo.

Arrivée auprès du duc, elle le remercia sur les propositions de la veille. Il ne paroissoit disposé à se relâcher d'aucune. Elle insistoit, à ce qu'on prétend, afin de prolonger la conversation. Dans le fort de l'altercation, arrive le seigneur de Maineville; il annonce au duc que le roi vient de sortir de Paris. A cette nouvelle imprévue, Guise laisse éclater son secret. *Je suis mort, Madame, s'écrie-t-il; pendant que Votre Majesté m'amuse ici, le roi s'en va pour me perdre. J'ignorois cette résolution,* répond tranquillement la reine. Elle rentre aussitôt dans sa chaise, & reprend le chemin du Louvre.

Désordre de
la fuite.

Les gardes-Françoises & Suisses étoient déjà parties; les courtisans & la noblesse dans le plus grand désordre, suivoient à la file. La reine envoie ordre aux troupes de presser leur marche pour rejoindre le roi qui n'avoit pas trente personnes avec lui. Il coucha cette nuit dans un village, & arriva le lendemain à Chartres, où Nicolas de Thou, qui

en étoit Evêque, lui procura, malgré les Ligueurs, une réception honorable. HENRI III.

Oh le téméraire ! ô l'imprudent, s'écria Sixte V, quand il fut que le duc de Guise étoit venu à Paris se mettre entre les mains du roi qu'il avoit si vivement offensé ! *Oh le foible prince*, s'écria-t-il encore plus haut, quand on lui dit que Henri avoit manqué cette belle occasion de se défaire d'un homme qui sembloit né pour le perdre ! Sixte continua, sans doute, ses exclamations en apprenant que le duc à son tour avoit laissé échapper le roi. 1588. Quel avoit été le dessein du duc.

Puisque le duc, dit Pasquier en raisonnant sur cette affaire, *avoit eu l'imprudence de venir lui septième, le roi auroit dû le faire arrêter. Il le pouvoit le mardi & mercredi, parce qu'il avoit pour lors tous les capitaines de quartier, toutes les cours souveraines, la bonne bourgeoisie, & quatre mille Suisses, outre sa garde : le menu peuple n'auroit osé branler. Le jeudi matin même encore, il pouvoit le faire enfermer par ses troupes, si par une mauvaise politique, il n'avoit pas, pour ainsi dire, lié les mains de ses soldats, en leur défendant de fondre sur le peuple lorsqu'il commença les barricades. Mais*

22 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III. 1588. *puisque Guise avoit surmonté tous ces dangers, il n'auroit jamais dû laisser sauver le roi. Il falloit malgré lui prendre un état auprès de lui, & ensuite on en auroit tiré telle déclaration qu'on auroit voulu.*

Le roi le prévient à temps.

Cayet l. II. pag. 46.

De Serres, t. I. p. 799.

Brantôme, tome III.

Il paroît que c'étoit bien l'intention du duc de Guise, & qu'il ne se laissa prévenir par le roi, que parcequ'il comptoit trop sur l'indécision de ce Prince. La terreur de Henri ne fut pas chimérique; il étoit temps qu'il se sauvât. Un gros de troupes s'appretoit à investir le Louvre du côté de la campagne, comme il l'étoit du côté de la ville, & même quelques corps de garde déjà portés en avant, tirèrent sur lui & sur sa suite; & le peuple, au défaut d'autres armes, l'accabla d'injures.

'Assurance du duc de Guise.

D'un autre côté, dans les provinces, les partisans du duc faisoient des levées destinées sans doute à venir renforcer les Parisiens qui auroient formé le blocus du Louvre. Ce n'étoit donc pas le dessein de chasser le roi de Paris, qu'avoit formé le duc de Guise; son projet au contraire étoit de l'y retenir. *J'ai défait les Suisses*, écrivoit-il d'un air triomphant à un de ses amis, *j'ai taillé en pièces une partie des gar-*

des du roi, & tiens le Louvre investi de si près, que je rendrai bon compte de ce qui est dedans. Qu'on n'accuse pas ici le duc de Guise de fanfaronade : un chef de parti, s'il veut se soutenir, doit enfler ses succès.

Quand le roi se fut échappé, un des confidens du duc écrivit à ceux qui ramassoient des troupes dans la province : *Notre grand n'a su exécuter son dessein, le roi s'étant sauvé dans Chartres. Je suis d'avis que vous vous retiriez dans vos maisons le plus doucement que vous pourrez, sans faire semblant d'avoir rien vu. Je suis si éperdu que je ne sais ce que je fais. Découragement d'un conspirateur subalterne !*

L'aine ferme du duc de Guise ne se laisse point ébranler par un revers. Le roi lui échappe ; il assure du moins sa conquête : il assemble le peuple, fait créer de nouveaux officiers de ville, de nouveaux capitaines plus attachés à lui que les anciens. Il va trouver le premier président, & le prie d'assembler sa compagnie, pour prendre avec elle des mesures convenables aux circonstances. *Quand la Majesté du prince est violée, répond Harlay d'un air sévère, le magistrat n'a plus d'autorité.*

HENRI III.
1588.

Ses amis se
déconcertent.

Sa fermeté.
Matthieu,
liv. VIII. p.
548.

24 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III.
1588.

Guise ne se rebute pas; il s'adresse au président Briffon qu'il trouve plus complaisant : il visite aussi les ministres étrangers, leur raconte cet événement à sa décharge, & les prie d'envoyer à leurs cours des relations qui ne lui soient pas défavorables, mais conformes aux manifestes qu'il répand de tous côtés.

Il s'assure de
Paris & des
environs.

Ces soins politiques ne lui font pas oublier les militaires. Il s'empare de l'arsenal & de la bastille, fait retirer les barricades, rétablir l'ordre & la police, de manière que le lendemain du départ du roi, tout étoit aussi tranquille que s'il n'y avoit point eu d'émeute. Il met garnison dans les villes adjacentes, sur-tout celles dont la situation sur les rivières pouvoit servir à affamer la capitale; & en même tems qu'il vaque à ces occupations, il continue de prêter l'oreille aux propositions de la reine mère, restée à Paris exprès pour négocier.

Réflexion
sur les écrits
qui parurent.

On ne s'attend pas sans doute à nous voir analyser les écrits qui parurent alors. Nous ne nous arrêterons qu'à un seul, parcequ'il peint le caractère des personnages, & qu'il finit par des réflexions très-judicieuses. On l'attribue

à un petit fils du fameux Chancelier de l'Hôpital. « Il y a, dit-il, une déclaration du roi sur ce qui est arrivé à Paris contre lui-même; mais cela si froid, si timide, que rien plus, comme d'un homme qui se plaint, & n'ose nommer celui qui l'a battu, comme d'un homme qui a peur que son ennemi soit encore en colère, & ne veuille se contenter du mal qu'il lui a fait. Il n'ose dire qu'il ait été contraint de s'enfuir, ni qu'on l'ait chassé; il n'ose appeller cela injustice. A peine déclare-t-il qu'il en fera punition; ne commande plus à son peuple, mais le prie; mande que l'on fasse supplications aux Eglises, afin que cette querelle se puisse bientôt appaiser, comme s'il avoit peur que M. de Guise fût offensé de ce qu'il ne s'étoit pas laissé prendre dans le Louvre, mais s'en étoit fui.

» L'autre tout au rebours écrit deux lettres, l'une au roi, l'autre publique, toutes deux lettres de soldat, braves, audacieuses, & où il s'élève galamment de ce qu'il a fait; dit que ce jour-là Dieu lui mit entre les mains le moyen d'un signalé service, le récite avec peu de paroles & hardies,

26 *L'Esprit de la Ligue.*

~~Henri III.~~ » sans aucune démonstration de crainte,
HENRI III. » ni de penser avoir failli, & finale-
1588. » ment conclut par une résolue mena-
» ce : Que malgré tout le monde, il
» maintiendra le parti Catholique, &
» chassera d'auprès du roi ceux qui fa-
» vorisent les Hérétiques, désignant le
» duc d'Epéron. » L'écrivain, très-
partisan des Réformés, exhorte en-
suite le roi à faire sa paix avec eux, &
à s'aider de leur secours.

Sur l'objection qu'à ce seul mot de
paix avec les Hérétiques, *toute la Chrétienté Catholique* s'élèvera contre le roi
& le détrônera, l'auteur répond en
apostrophant le monarque : « Oui, si
» tu le prononces, ce mot de paix, com-
» me celui qui fuyoit dernièrement de
» Paris devant le duc de Guise. Pronon-
» ce-le comme celui qui gagna la ba-
» taille de Jarnac & de Montcontour,
» & qui tout seul étoit plus effroya-
» ble que le reste de son armée, &
» tout tremblera. Il ne faut pas que les
» partis te reçoivent & que tu ailles à
» eux ; il faut qu'ils viennent à toi &
» que tu les reçoives ; Etre roi c'est
» ton parti.

Pronostic des
gens sensés.

Le fâcheux état où se trouvoit Hen-
ri, chassé de sa capitale par un sujet

rebelle, & détesté de son peuple, quoique plein de bonté, excitoit la compassion de ses fidèles serviteurs. Ils étoient fâchés de le voir continuellement s'écarter des vrais principes qui auroient dû diriger sa conduite dans les circonstances. Il étoit naturel que le roi cherchât de l'argent; mais, disoit Pasquier, *le vrai subside, dont le prince devoit faire fonds, est la bienveillance de ses sujets. Il dépend de lui de réformer tout le monde en se réformant lui-même; qu'il respecte les loix, & il sera respecté. Honorer la noblesse, la récompenser selon ses degrés, ménager le peuple, soutenir le clergé, ne point perdre son bien, employer son temps, consulter la Justice & non lui commander; voilà son devoir. S'il ne le fait pas, je publie dès à présent à son de trompe, par tous les cantons de la France, la ruine de lui & de son Etat.*

HENRI III.
1588.

Pasquier,
liv. XII.
let. VII &
VIII.

Telles étoient les tristes réflexions que le zèle arrachoit aux Catholiques éclairés, bien différentes de la ridicule amende honorable qu'une dévotion mal réglée faisoit imaginer aux Catholiques-Ligueurs. Ils se mirent en tête qu'une soumission relevée de quelque appareil de religion feroit oublier au roi ce qui

Procession
de la Ligue à
Chartres.

s'étoit passé & le rappelleroit à Paris.
 HENRI III. Dans cette persuasion la fameuse con-
 1588. frairie des Pénitens, autrefois si chère à
 Henri, part à pied de la capitale, &
 va le trouver à Chartres. On avoit
 affecté que tout eût un air singulier dans
 cette bizarre procession : nous en pren-
 drons la description dans l'historien de
 Thou, qui parle comme témoin ocu-
 laire.

» A la tête paroissoit un homme à
 » grande barbe sale & crasseuse, cou-
 » vert d'un cilice, & par dessus un
 » large baudrier, d'où pendoit un sabre
 » recourbé. D'une vieille trompette
 » rouillée il tiroit par intervalle des
 » sons aigres & discordans. Après lui
 » marchaient fièrement trois autres
 » hommes aussi mal propres, ayant cha-
 » cun en tête une marmite grasse au lieu
 » de casque, portant sur leurs cilices des
 » cottes de mailles, avec des brassarts
 » & des gantelets. Ils avoient pour ar-
 » mes de vieilles hallebardes rouillées.
 » Ces trois rodomons rouloient des
 » yeux hagards & furibonds, & se dé-
 » menioient beaucoup, pour écarter la
 » foule accourue à ce spectacle.

» Après eux venoit frère Ange de
 » Joyeuse, ce courtisan, qui s'étoit

» fait capucin l'année dernière. On lui
» avoit persuadé, pour attendre Henri, HENRI III.
» de représenter dans cette procession, 1588.
» le Sauveur montant au Calvaire. Il
» s'étoit laissé lier, & peindre sur le
» visage des gouttes de sang, qui sem-
» bloient découler de sa tête couronnée
» d'épines. Il paroissoit ne traîner qu'a-
» vec peine une longue croix de carton
» peinte, & se laissoit tomber par inter-
» valles, poussant des gémissemens la-
» mentables.

» A ses côtés marchoient deux jeu-
» nes capucins, revêtus d'aubes, repré-
» sentant l'un la Vierge, l'autre la Mag-
» delaine. Ils tournoient dévotement
» les yeux vers le ciel, faisant couler
» quelques fausses larmes; & toutes les
» fois que frère Ange se laissoit tom-
» ber, ils se prosternoient devant lui en
» cadence. Quatre satellites fort ressem-
» blans aux trois premiers, tenoient la
» corde, dont frère Ange étoit garrotté,
» & le frapportoient à coups de fouet, qui
» s'entendoient de très-loing. Une lon-
» gue suite de pénitens fermoit cette
» marche comique ».

En voyant défilér devant la cour,
dans la cathédrale de Chartres, cette
pieuse mascarade, Crillon, brave guer-

30 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III. 1588. rier , allié de Joyeuse , s'écria : *Frappez tout de bon , fouettez , c'est un lâche , qui a endossé le froc , pour ne plus porter les armes.* Le roi , au lieu de goûter ce spectacle indécent , fit une grave réprimande à son ancien favori , de ce que , par un zèle imprudent , il tournoit en farce le mystère sacré de notre Rédemption. Il lui remontra aussi qu'on avoit abusé de sa crédulité , en l'engageant sous prétexte de religion , à se mettre à la tête des rebelles , *que je fais ajouta Henri , en élevant le ton , être en grand nombre dans cette procession.*

Avantage
qu'elle en tire.

Henri le savoit , il étoit instruit qu'entre plusieurs gens de bonne foi , sous le sac de pénitens étoient cachés nombre des plus ardens Ligueurs , qui venoient impudemment ranimer le courage de ceux de Chartres , & les engager à prêter serment de fidélité au duc de Guise. Il les avoit sous sa main : il pouvoit les punir , & il les laissa remplir leur mission. Ainsi tolérés , ils jetèrent dans la ville des semences de révolte qui ne permirent point au roi d'y rester. Il se retira à Vernon , & de là à Rouen , où il fixa son séjour , pendant les négociations entamées par la reine mère.

La ridicule ambassade des Ligueurs fut suivie d'une députation du Parlement de Paris, que le roi remercia, en exhortant les magistrats à continuer de le bien servir. Vint après une autre députation des officiers municipaux, au nom de la ville même. Henri les reçut favorablement, quoiqu'il n'approuvât pas les changemens faits dans ce corps par le duc de Guise. On voyoit qu'il n'auroit demandé qu'une réparation un peu supportable, pour pardonner. Ces députations donnoient ordinairement ouverture à des propositions. Tantôt Henri s'adressoit à tous en général, tantôt il s'abouchoit avec quelques-uns en particulier. Il y eut aussi des requêtes de la Ligue & des réponses du roi rendues publiques; mais quand on auroit satisfait aux demandes les plus outrées des seize même, ce n'étoit rien si on n'avoit le consentement du duc de Guise. Il fallut donc se déterminer à traiter directement avec lui. On lui demanda ses prétentions. Il les signifia aussi hautement que la veille des barricades, & le roi ne s'en choqua pas.

On est toujours étonné de la tranquillité de Henri, du sang-froid avec

HENRI III.

1588.

Négociation:
De Thou,
liv. XCI.

Davila,
livre IX.

Edit d'union.

~~Henri III.~~ HENRI III.

1588.

lequel il traitoit des affaires dont la seule idée auroit dû le pousser à des éclats. Retiré à Rouen, il s'y amusoit de fêtes sur l'eau, de jeux, de spectacles, comme si tout son royaume n'eût pas été en feu. Pendant ce temps les courriers & les ministres alloient & revenoient de lui aux rebelles, de la reine mère au conseil. Il y assistoit assidument. Il écoutoit froidement les propositions les plus humiliantes pour un Souverain, prenoit la plume, ajoutoit, changeoit, retranchoit, calculoit, pour ainsi dire, son deshonneur. De ces délibérations sortit enfin le fameux édit de Juillet, nommé l'édit d'*union*, qualification, qui en marque le principal objet.

Les condi-
tions publi-
ques.

Dans un long préambule, le roi rend compte des efforts qu'il a faits jusqu'à présent, pour abolir l'hérésie. Il dit que les voyant rendus inutiles par l'obstination des sectaires, il est déterminé à leur faire la guerre à toute outrance, & à ne pas mettre les armes bas qu'ils ne soient détruits jusqu'au dernier, qu'il en fait le serment, & qu'il ordonne à tous ses sujets, de quelque qualité & condition qu'ils soient, de jurer comme lui & de le signer; de promettre aussi, par le même acte solennel, de ne

jamais reconnoître pour roi de France un prince qui ne professeroit pas la religion Catholique, Apostolique & Romaine. Des lettres patentes envoyées partout le royaume, ordonnoient l'enregistrement & la promulgation de cet édit.

HENRI III.
1588.

On vit aussi-tôt commencer l'exécution des articles secrets concertés auparavant. Le duc de Guise fut déclaré généralissime, avec une autorité absolue sur les armées. Les Ligueurs firent entrer des troupes affidées dans les places de sûreté qui leur étoient abandonnées. Le roi retira de plusieurs villes & provinces ses gouverneurs & commandans fidèles, pour y substituer ceux que la sainte-union lui avoit marqués. Le duc de Mayenne se tint prêt à partir pour commander l'armée destinée à agir du côté du Languedoc, contre Montmorenci & ses adhérens; mais le duc de Guise ne se pressa pas d'assembler celle qu'il devoit mener contre le roi de Navarre, parcequ'il lui étoit important de veiller sur les états généraux que le roi indiqua à Blois, pour les premiers jours d'Octobre, & où devoit se confirmer avec l'édit d'union toute l'autorité conférée au duc de Guise.

Les conditions particulières exécutées.

34 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III. Les favoris du roi, Epernon entr'autres, n'avoient point attendu qu'il se
1588. livrât à ses ennemis, pour sortir de la cour. Ils la quittèrent en frémissant de dépit, à la vue de la foiblesse de leur maître. Epernon sur-tout, homme fier & courageux, brava le parti opposé jusque dans la disgrâce. Peu s'en fallut cependant qu'il ne fût victime de la haine de Villeroi. Ce ministre ou hasarda de lui-même, ou dans un moment d'humeur du roi contre son favori, surprit des ordres, qui autorisoient les habitans d'Angoulême à le chasser de leur ville. Epernon n'ayant avec lui qu'une vingtaine d'hommes sans provisions, ni poudre, retiré dans le château, place ouverte de tous côtés, résista pendant trente heures aux attaques de toute la ville. Sorti avec gloire de ce péril, il écrivit au roi pour se plaindre. Ce prince lui répondit qu'il n'avoit commandé aux habitans d'Angoulême de le prendre, qu'afin qu'ils le lui amenassent, & qu'il pût le traiter comme son propre fils. Si on ne connoissoit les grands, qui s'imaginent que toute excuse de leur part est encore trop bonne pour leurs inférieurs, on croi-

Les favoris
quittent la
cour.

De Thou,
liv. XCII.

Davila,
liv. IX.

Mém. de
Villeroi.

Mém. de
Chiverny.

Mém. de
Nevers, t. I.

Mémoire de
la Ligue,
tome I.

roit que Henri a voulu ajouter la moquerie à l'injure.

HENRI III.

1588.

Epernon ne tarda pas à être vengé. Après la publication de l'édit d'union, Henri, à la recommandation de la reine mère, eut la complaisance d'accorder une entrevue au duc de Guise. Il n'y fut pas plus question d'affaires, que si le royaume eût été fort tranquille. Puis tout à coup sans aucune raison apparente, le roi congédia les cinq ministres, qui composoient son principal conseil : Villeroi l'ennemi d'Epernon, le chancelier de Chiverni, Pinart, Brulart & Bellièvre. Il mit à leur place Monthon, Ruzé, Revol, homme nouveau dans les affaires, mais plein de probité, & très-attaché à sa personne. Il ne conserva aussi de ses courtisans que ceux dont la fidélité lui étoit connue, gens de main & d'exécution. La reine mère continua d'assister au conseil; mais on ne traitoit plus devant elle, que les objets sans conséquence.

Le roi change ses ministres & son conseil.

Ces changemens ne donnèrent point à penser aux Ligueurs. Ils les regardèrent comme le fruit des inconséquences ordinaires du roi. Guise en prit d'autant moins d'ombrage, que le temps que Henri sembloit perdre à former la cour

Le duc de Guise se prépare aux états de Blois.

HENRI III.
1588.

& à renouveler son conseil, le duc l'employoit à faire dans les provinces nommer députés aux états de Blois, des gens, qui lui fussent entièrement dévoués.

Il les com-
pose de ses
partisans.

Pasquier,
liv. XIII.
lettre I.

Mém. de
la Ligue,
tome III.

De cette dernière tentative dépendoit sa fortune & sa vie. Il étoit enfin arrivé à ce terme fatal, où il n'y a plus à reculer, & où il faut vaincre ou périr. Mais si la hardiesse de l'entreprise lui inspiroit nécessairement quelques frayeurs, il étoit bien rassuré par un concours de circonstances qui se présentent rarement dans les révolutions. Jamais chef de parti n'eut de plus belles espérances. Guise venant à Blois combattre son roi & détruire sa puissance, ou la partager, pour l'anéantir ensuite, comptoit presque autant de partisans zélés qu'il y avoit de députés dans les états. La plupart complices de sa révolte, tremblans pour eux-mêmes si le duc succomboit, étoient aussi intéressés que lui au succès. Que pouvoient contre un si grand nombre, quelques sujets fidèles, trop convaincus de l'impuissance du monarque, & portant dans toutes leurs actions la timidité qu'inspire la défiance de ses forces ? Il n'y avoit point à compter non plus sur les princes du sang. Ceux d'entre

eux qui étoient Catholiques , éclipfés depuis long-temps par le duc de Guife , ne jouiffoient d'aucun crédit auprès des Ligueurs. Les autres , fur-tout le roi de Navarre , héritier préfomptif de la couronne , notés d'héréfie , n'ofioient paroître dans une afsemblée toute compofée de leurs ennemis : afsemblée cependant convoquée felon les règles , ayant le roi à fa tête , dépositaire du pouvoir de l'état , & dont les decrets fouverains alloient décider du trône.

Guife n'avoit omis aucune des précautions , qui devoient lui rendre les délibérations favorables. D'un feul mot il pouvoit faire foulever Paris , la Brie , la Picardie , la Normandie , le Soiffonnois , la Bourgogne , l'Orléannois , provinces qui environnent la capitale. Dans les autres , il avoit à fa dévotion les principales villes , un nombre infini de partifans dans la première noblefle , des magiftrats dans tous les tribunaux , les évêques & archevêques , une foule de docteurs , de curés , de religieux de différens ordres , toute la fociété des Jéfuites & un peuple innombrable , que le fanatisme pouvoit en un moment rendre foldats.

L'ouverture des états fe fit le feize

Ouverture
des états.

HENRI III.
1588.

Il s'affure des
provinces cir-
convoifines.
Lezeau ,
Manuscrit de
sainte Gene-
viève.

HENRI III. Octobre, dans la grande salle du château de Blois. Comme grand-maître de la maison du roi, le duc de Guise fit les honneurs de la première séance ; l'historien Matthieu nous peint ainsi sa contenance dans cette action d'éclat. *Les députés étant entrés & la porte fermée, le duc de Guise assis en sa chaire, habillé d'un habit de satin blanc, la cape retroussée à la bigearre, perçant de ses yeux toute l'épaisseur de l'assemblée, pour reconnoître & distinguer ses serviteurs, & d'un seul élancement de sa vue, les fortifier en l'espérance de l'avancement de ses desseins, de sa fortune & de sa grandeur, & leur dire sans parler, je vous vois, se leva, & après avoir fait une révérence, suivi de deux cents gentilshommes & capitaines des gardes, alla querir le roi, lequel entra plein de majesté, portant son grand ordre au col.*

Discours du roi, la Ligue l'oblige de l'adoucir.

Pasquier,
liv. XIII.

Henri, qui représentoit merveilleusement dans ces occasions, fit un discours éloquent, sur le maintien de la religion, le soulagement des peuples, la reforme des abus, la fidélité due au Souverain, l'éloignement de toute Ligue & de toute cabale, sujets qui devoient être la matière des délibérations

de l'assemblée. Il parla en monarque & en père. Si on a quelque chose à lui reprocher, ce seroit trop de ménagement pour les Ligueurs. Cependant ils se prétendirent insultés par quelques-unes de ses expressions, & sachant qu'il faisoit imprimer sa harangue, l'archevêque de Lyon ami intime du duc de Guise, eut l'impudence de demander au roi la suppression de ces expressions & de le menacer, s'il ne l'accordoit, du ressentiment de tout le parti. Première insolence, qui fit sentir à Henri ce qu'il devoit attendre par la suite.

HENRI III.
1588.

Quelque célèbres que soient ces seconds états de Blois, il n'y a de véritablement intéressant que la catastrophe. Monsieur de Thou remarque que toutes ces assemblées se ressemblent pour le fond; qu'avec les intentions les plus opposées, les membres tiennent le même langage, & qu'on prétexte toujours le bien public, quoique chacun n'ait en vue que son intérêt particulier. Celle-ci eut encore ce trait de ressemblance avec les autres, qu'on y fit beaucoup de propositions, & qu'il n'y eut rien de statué; si ce n'est que l'édit d'union y fut déclaré loi fondamentale du royaume.

L'édit d'union déclaré loi de l'état.

~~Henri III.~~ me, que le roi jura publiquement de
 HENRI III. l'observer, & fit faire les mêmes ser-
 1588. mens à tous les députés. Les états vou-
 lurent engager Henri à faire publier le
 concile de Trente, & à déclarer le roi
 de Navarre exclus de la succession à la
 couronne ; mais il éluda ces demandes.
 Il ne fut pas si heureux dans l'affaire du
 duc de Savoye.

Extrémité
 où on réduit
 le roi.

Ce prince profitant de l'état d'im-
 puissance où la France étoit réduite,
 venoit de s'emparer du marquisat de
 Saluces. A cette nouvelle, l'honneur
 patriotique sembla se réveiller dans
 le cœur des François. Chacun à Blois
 cria vengeance. Le roi crut trouver une
 occasion naturelle de diversion & de-
 manda de l'argent pour faire la guerre
 à l'usurpateur. Le duc de Guise n'eut
 garde, quoique le duc de Savoye fût
 son allié secret, de s'opposer directe-
 ment à l'indignation qui éclatoit contre
 lui, ce qui auroit pu le faire passer pour
 mauvais François ; mais il tira habile-
 ment parti de la circonstance. S'il
 ne put empêcher de résoudre qu'on
 armeroit contre la Savoye, il fit con-
 clure que la guerre contre les Hu-
 guenots, n'en seroit pas suivie moins
 vivement ; & en même temps on
 força

força le roi à une réduction considérable sur les tailles. On vouloit donc le forcer à l'impossible. Henri le sentit, & poussé à bout, il résolut de ne rien ménager.

Le roi fut par les proches parens même du duc, qu'il machinoit quelque dessein important. Soit indiscretion, soit jalousie, il échappa quelques aveux au duc de Mayenne son frère. On étoit sûr d'ailleurs qu'il mettoit tout en œuvre pour se faire des créatures, offrant emplois, places, gouvernemens à ceux qu'il vouloit s'attacher, comme s'il eût déjà été le maître. Le maréchal d'Aumont raconta au roi une conversation qu'il avoit eue avec le duc, dans laquelle celui-ci n'avoit caché ni ses mécontentemens, ni ses projets.

Il se plaignoit qu'en même temps qu'on réunissoit en sa faveur le titre de généralissime des armées du roi, à la charge de grand-maître de sa maison, la cour rendoit ces titres illusoires, en donnant à d'autres le commandement des armées. Il falloit donc, disoit-il, que les états le nommassent eux-mêmes connétable, afin que revêtu de cette autorité indépendante, il pût procurer le bien de la religion, malgré le

HENRI III.
1588.

Le duc de Guise ne ménage plus rien.

De Thou,
l. XCIII.

Davila,
liv. IX.

Journal de Henri III.
tome III.

Mém. de la Ligue, tome III.

42 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III.

1588.

roi lui-même, s'il étoit nécessaire. Il conjura le maréchal de le seconder dans ce louable dessein, & lui promit en récompense le gouvernement de Normandie. Voyant d'Aumont froid à cette proposition, Guise tire un poignard, se dépouille le bras jusqu'au coude, & veut s'ouvrir la veine pour signer sa promesse de son sang. Le maréchal l'écoute & finit la conversation en se retranchant sur des politesses générales.

Guise, en qualité de généralissime, demandoit des gardes, comme en avoit eu le roi, lorsqu'étant duc d'Anjou il avoit été nommé sous Charles IX, lieutenant-général du royaume. Il fut refusé, se plaignit & menaça. Le roi ne vouloit point conserver à la sainte union Orléans pour place de sûreté; *je saurai bien*, dit le duc insolemment, *la retenir malgré lui* : la duchesse de Montpensier sa sœur, tenoit les discours les plus inconsiderés. Elle portoit ordinairement à son côté une paire de ciseaux d'or : c'étoit disoit-elle, *pour faire la couronne monachale à Henri, quand il seroit confiné dans un monastère.*

Les amis de
Guise trem-
blent pour lui.

Quelques-uns cependant des amis du duc, ne voyoient pas sans frayeur son extrême audace, & la patience du

roi. Ils l'exhortoient à ne point abuser de la fortune : ils lui représentoient le danger auquel des entreprises téméraires alloient exposer sa femme & ses enfans encore en bas âge. » Abandonné , » répondit-il : dans un âge encore plus » tendre , d'un père , qu'un coup parti » de la main perfide des Hérétiques » venoit de m'enlever, resté avec mon » frère en butte à tous les traits des enne- » mis de ma maison , ai-je laissé pour » cela de m'élever , de rassembler les » débris de la fortune d'un père si » grand , & même de le venger ? Je » remets à Dieu qui m'a protégé jus- » qu'à présent, le soin de les conserver ; » mais je ne les ai pas mis au monde , » pour qu'ils troublent mes projets. Si » la mort m'enlève avant qu'ils aient » atteint un âge mûr , qu'ils se fassent » eux-mêmes leur fortune, comme je » me suis fait la mienne , & que par » leur conduite, ils se montrent dignes » héritiers de ceux qui leur ont donné » le jour ».

HENRI III.

1588.

• D'ailleurs Guise échappé aux entrevues de Saint-Maur & de Paris, qui devoient lui être si fatales, ne pouvoit se persuader que Henri fût capable d'une résolution : de sorte qu'ayant

Il reste in-
trépide.

HENRI III
1588.

trouvé sous sa serviette un billet, mis par une main inconnue, qui lui donnoit avis des desseins du roi contre lui, il écrivit au bas : *Il n'oseroit* ; & jeta le billet sous la table. Il comptoit aussi sur la nombreuse escorte d'amis fidèles, dont il n'étoit jamais abandonné, pas même auprès du roi, qui auroit été, au milieu de cette troupe, plus prisonnier que celui qu'il auroit voulu faire arrêter.

Mais c'est précisément la foiblesse, revêtue d'un titre d'autorité, dont il faut appréhender les sourdes menées. Que ne peut celui qui a droit de commander, quand il veut efficacement ? Son impuissance apparente est pour lui une nouvelle arme, par la confiance présomptueuse qu'elle inspire à son ennemi ; & plus il a à craindre, moins il ménage la victime de son ressentiment.

La mort ré-
solue.

Si le duc de Guise eût été moins redoutable, sans doute Henri, qui n'étoit pas sanguinaire, se seroit contenté de le faire mettre en prison. Et que n'avoit pas à espérer le coupable, des longueurs d'un procès ? Mais adoré comme il étoit de ses partisans qui faisoient le plus grand nom-

bre des habitans du royaume , que ne pouvoit-il pas s'il échappoit des fers ? Sa mort fut donc jurée : on se servit pour l'y amener de l'appas même de son crédit.

HENRI III.
1588.

Il est inutile d'entrer dans le détail des précautions prises pour instruire les assassins, les encourager, les placer & couvrir les démarches qui pouvoient donner des soupçons. Le roi fit avertir le duc que voulant avoir la journée libre, il tiendrait le conseil de grand matin le 22 Décembre. De peur qu'il y manquât, on le prévint qu'il y seroit décidé deux affaires qui l'intéresseroient, non directement, mais pour des amis qu'il vouloit servir, afin d'en gagner d'autres par l'ostentation de sa puissance. Il avoit, dit-on, passé la nuit avec la marquise de Noirmoutier, autrefois la dame de Sauve, si fameuse par ses galanteries. Elle étoit même venue exprès à Blois dans le dessein de l'engager à se sauver. Guise lui remontra qu'abandonner les Etats au point où en étoient les choses, ce seroit décourager ses amis, & repousser la fortune qui lui tendoit la main. Trop tendre pour céder à la voix de l'ambition, la marquise le presse, le conjure.

Il est tué.
Amelot,
anecd. hist.
t. III, p.
343.

Insensible à ses larmes, il s'arrache de
HENRI III. ses bras & vole à ce fatal conseil.

1588.

En arrivant, il se trouve investi des gardes du roi qui l'accompagnent jusqu'au haut de l'escalier, le chapeau bas, le priant, en qualité de grand maître de la maison du roi, de les faire payer de leurs appointemens. A la vue de cette troupe suppliante, l'escorte du duc s'écarte & se dissipe. Quand il est entré au conseil, la porte se ferme, les gardes reprennent leurs postes & empêchent que de nouveaux avis qu'on envoyoit au duc, ne parviennent jusqu'à lui.

Soit frayeur, fruit de la réflexion, soit foiblesse occasionnée par les excès de la nuit, il devint pâle & se plaignit d'un mal de cœur. Quelques confortatifs le remirent. Dans le moment qu'il reprenoit ses forces, on l'avertit que le roi veut lui parler. Il salue gracieusement l'assemblée, sort de la salle; & comme il étoit embarrassé à lever la portière de l'antichambre du roi, un assassin saisit d'une main la garde de son épée, & de l'autre lui plonge un large poignard dans la poitrine. D'autres le frappent à la tête & au ventre, dans la crainte qu'il ne soit cuirassé. Il pousse

un grand soupir. Par un reste de vigueur, il se débarrasse de leurs mains. HENRI III.
1588.
Les bras tendus, la bouche ouverte, les yeux éteints, il court jusqu'au bout de la chambre. Un des complices ne fait que le toucher, il tombe & expire.

Le Cardinal de Guise & l'Archevêque de Lyon qui étoient au conseil, entendant du bruit, veulent aller à son secours : il n'étoit plus temps. On les arrête de la part du roi, ainsi que la mère du défunt, son fils, ses plus proches parens, le vieux cardinal de Bourbon, & les principaux partisans du duc, tant dans le château que dans la ville. On arrête
beaucoup de
monde.
Henri descend aussitôt chez sa mère, retenue au lit par des infirmités qui la conduisirent bientôt au tombeau. *Le roi de Paris n'est plus, Madame, lui dit-il en entrant, & je suis roi désormais. Vous avez fait mourir le duc de Guise,* reprit-elle en soupirant : *Dieu veuille que cette mort ne vous rende pas roi de rien. C'est bien coupé, mon fils, mais il faut coudre. Avez-vous pris toutes vos mesures ?* Il la pria d'être tranquille & alla se montrer au peuple.

Henri eut une longue conférence avec Morosin, légat du pape, homme doux & prudent, qui, se renfermant

48 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III.
1588. dans son emploi, se contenta d'exhorter le roi à soutenir la religion, sans approuver, ni blâmer la mort du duc de Guise. Cette modération du légat fit croire au roi que la mort du cardinal de Guise seroit indifférente à la cour de Rome. On le regardoit comme presque aussi dangereux que son frère, turbulent, emporté, capable de souffler dans tous les cœurs le desir de vengeance dont il étoit animé. Sa mort fut résolue.

Mort du cardinal de Guise.

Enfermé dans une chambre haute avec l'archevêque de Lyon, ils avoient passé en prières le jour de cette sanglante catastrophe, & la nuit qui la suivit. Le matin du 23 on les sépara. Chacun crut de son côté qu'il étoit destiné à la mort. Le cardinal fut bientôt éclairci; on lui déclara qu'il n'avoit plus qu'un instant à vivre. Il se mit à genoux, recommanda son ame à Dieu, & se couvrant la tête, il s'écria : *Faites votre commission.* Aussitôt des soldats le tuèrent à coups de halebardes. Les corps des deux frères furent mis avec leurs habits dans la chaux vive pour être consumés, de peur que les Ligueurs n'en fissent des reliques.

Beaucoup de

Précaution inutile, si le roi avoit su s'armer

s'armer de vigueur, & écraser le fanatisme par l'autorité, au lieu de se contenter de lui enlever quelques villes. Mais comme si l'effort qu'il venoit de faire en abattant la tête du chef, l'eût épuisé, il retomba bientôt dans sa langueur ordinaire. Commandant sans force, il fut servi mollement. La plupart des prisonniers faits au moment du massacre, s'échappèrent. Plusieurs furent même relâchés par des ordres émanés d'une trop grande bonté. Il ne lui resta enfin que le jeune prince de Joinville qui prit le nom de duc de Guise, & le vieux cardinal de Bourbon, dont on craignoit moins la personne que le nom. Encore le roi fut-il obligé de racheter ces deux prisonniers de ceux à qui il les avoit d'abord donnés en garde, & qui tentés par l'argent des Ligueurs, mirent à prix leur fidélité à l'égard du souverain. Le duc de Mayenne fut manqué d'une heure par ceux qui avoient été envoyés à Lyon pour l'arrêter. Il se sauva en Bourgogne, son gouvernement, bien embarrassé d'abord du parti qu'il devoit prendre; mais bien rassuré, sitôt qu'il eût su ce qui se passoit à Paris.

HENRI III.

1588.

prisonniers se sauvent.

On y apprit le vingt-trois au soir la mort

Consternation

HENRI III.

1588.

tion à Paris,
dont le roi ne
profite pas.

du duc de Guise. Il est impossible d'exprimer l'effet que produisit cette nouvelle.

Larmes, sanglots, gémissemens, douleur sombre & morne; tout ce qui caractérise un peuple consterné, se peignoit dans les actions & sur le visage des Parisiens. On s'abordoît d'un air lugubre, on s'embrassoit avec un silence farouche, les yeux gros de pleurs, le cœur serré, comme si on se fût dit le dernier adieu. Les églises étoient pleines de femmes qui se lamentoient. Les prédicateurs se turent, ou se contentèrent d'abord de déplorer ce malheur; sans parler de vengeance. Les plus zélés Ligueurs, incertains & tremblans, restoient renfermés dans leurs maisons. Un homme d'autorité paroissant de la part du roi dans ce moment d'épouvante, secondé de quelques troupes, & appuyé des fidèles serviteurs que ce prince conservoit dans le Parlement, dans les autres Cours, & auprès de la principale Bourgeoisie, auroit forcé les chefs de la faction à s'exiler d'eux-mêmes; & la populace ensuite, dénuée de conseils, auroit aisément rentré dans le devoir.

1589.

Les factieux
reprennent
cœur.

L'indécision du roi perdit tout : il n'envoya qu'un négociateur. Dès le

vingt-cinq, jour de Noël après vêpres, les factieux, revenus de leur étourdissement, s'assemblèrent à l'hôtel de ville. Se trouvant réunis contre leur attente, ils éclatèrent non plus en gémissemens douloureux sur le malheur de leur chef, mais en invectives contre le roi. Les seize, d'autant plus à craindre qu'ils venoient de voir le danger de plus près, parurent à cette assemblée environnés de satellites auxquels ils inspiroient toute leur fureur. Impatients d'exercer leur vengeance, ils sembloient ne chercher que des victimes. Harlai, premier président, & d'autres magistrats coururent avec lui à cette assemblée, inspirés par le desir de la paix. Les rebelles les regardoient d'un œil féroce, prêts à les déchirer au moindre mot de conciliation. Ils furent donc forcés de joindre leurs voix aux acclamations de la populace qui nomma gouverneur de Paris le duc d'Aumale, frère utérin du duc de Guise. Aussitôt le nouveau gouverneur leva une armée pour donner du secours à Orléans que le roi pressoit, & la révolte fut consommée.

HENRI III.
1589.

Pendant ce temps, Henri faisoit tranquillement la clôture des états de Blois

Mort de la
reine mère.

52 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III. & les obsèques de sa mère. Catherine de Médicis, qui avoit fait tant de bruit en sa vie, mourut presque sans qu'on y songeât ; tout le monde étoit trop occupé de ses propres affaires. Elle survécut à trois de ses fils , & vit le sceptre prêt à échapper de la main du quatrième. Catherine eut le sort de tous ceux qui veulent tenir une juste neutralité entre des esprits échauffés par des opinions contraires : Elle déplut aux uns & aux autres. Ils s'accordèrent à l'accuser d'irréligion : les Catholiques, parcequ'elle ne montrait pas le zèle qu'ils auroient souhaité ; les Calvinistes, parcequ'elle ne les laissoit pas s'étendre. Les Ligueurs la trouvoient trop favorable aux préventions de son fils pour les Bourbons ; & réciproquement ceux-ci la croyoient trop livrée aux princes Lorrains.

Caractère de son esprit.

Cayot, t. I.
page 132.

Elle éprouva en effet ces différens penchans, selon les circonstances. Moins politique qu'intrigante , elle n'avoit point de système de conduite fixe & déterminée. De-là ses variations perpétuelles qu'on attribue à méchanceté. Elle eut un défaut plus dangereux encore dans les personnes qui gouvernent, défaut des ames foibles, celui de

tromper & de manquer de parole. On dit qu'en mourant, éclairée sans doute par une tardive expérience, elle conseilla à son fils de s'attacher les princes du sang, & sur-tout le roi de Navarre, comme le plus intéressé à lui être fidèle. Henri parut très-sensible à la mort de sa mère, & lui fit faire des funérailles bien fastueuses pour les circonstances où il se trouvoit.

HENRI III.

1589.

Les Etats finirent le seize Janvier par des harangues pleines de tout ce que l'éloquence peut fournir de plus pompeux. Jamais, dit M. de Thou, on n'entendit discours plus étudiés; jamais on n'avança de plus grandes maximes, jamais on ne raisonna plus solidement, jamais on ne se servit de stile plus flatteur; jamais enfin, Henri, au milieu de la paix la plus profonde, n'assista à aucune action avec plus de tranquillité. Il avoit eu soin d'y faire confirmer de nouveau l'édit d'Union, comme loi de l'Etat, & de le faire jurer encore une fois par tous les députés. Il les exhorta, chacun en particulier, à reporter dans leurs pays des sentimens de paix, & à les inspirer aux autres. Tous le promirent, & ils se séparèrent trop contents, même les royalistes, d'être quittes d'u-

Clôture des
états de Blois.

HENRI III. ne assemblée tumultueuse, de laquelle les derniers évènements avoient banni
1589. route confiance.

Pour les Ligueurs, il leur tardoit de se rendre à Paris, où Mendose, ambassadeur d'Espagne, les avoit devancés. Ce ministre, voyant le roi se perdre de lui-même, & se sentant désormais inutile auprès d'un homme qu'on pouvoit abandonner à sa foiblesse, plus dangereuse pour lui que tous les pièges qu'on lui tendroit, quitta la cour sans prendre congé, & vola à Paris, d'où devoient désormais partir les feux destinés à embraser le royaume. Il y fut bientôt suivi du duc de Mayenne; & tous deux, en arrivant, trouvèrent cette ville dévouée à leur parti, au-delà même de leurs espérances.

Fureur des
Seize mêlée
de ridicule.

*Journal de
Henri III,
z. II*

*Journal de
Paris.*

Si on veut savoir à quoi peut se porter une populace effrénée, il faut lire dans les auteurs contemporains les excès des Ligueurs. On y trouvera un mélange de fureur & de ridicule qui inspire l'indignation & la pitié. La mort du cardinal de Guise ouvrit un vaste champ aux déclamations des prédicateurs. Le meurtre du duc marquoit bien, à leur avis, peu de penchant dans le roi pour la sainte union;

mais l'assassinat d'un évêque étoit un attentat manifeste contre la religion. HENRI III.

Il n'y avoit plus à hésiter, *Henri de* 1589.

Valois, nom qu'ils donnèrent au roi par la suite, étoit Hérétique. Les Catholiques devoient s'unir pour tirer vengeance de son crime, & y employer s'il étoit nécessaire, *jusqu'au dernier denier de leur bourse, & jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Jurez-le tous*, s'écria le fougueux Lincestre, dans la chaire de S. Barthelemy : *jurez le tous avec moi, & levez la main en signe de votre serment.* Comme il vit que le premier président de Harlay, assis dans l'œuvre, les yeux baissés & la contenance tranquille, paroissoit ne prendre aucune part à cette faillie, il eut l'audace d'apostropher le magistrat en ces termes : *Levez la main aussi, M. le premier président ! levez-la bien haut, afin que tout le monde le voie. O saint & glorieux martyr*, s'écria dans son enthousiasme un religieux prêchant devant la mère du duc de Guise, *ô saint & glorieux martyr ! beni est le ventre qui t'a porté, & les mammelles qui t'ont allaité !*

Il n'y avoit point d'église, où l'on ne fit pour eux des services funéraires,

HENRI III.

1589.

point de corps de communautés, d'associations, de confrairies, qui ne cherchât à se signaler par la pompe de ces devoirs lugubres, & par quelque trait de singularité en l'honneur des deux frères défunts. On faisoit leur oraison funèbre, on exposoit à la porte des églises le tableau de leur prétendu martyre. Sur les mêmes autels où l'on célébroit le saint sacrifice pour les Guises, quelques-uns eurent l'impiété de mettre des images du roi en cire. Pendant la messe il les piquoient en différentes parties du corps, & enfin au cœur, dans l'intention de faire mourir ce prince en langueur par ces espèces de conjurations magiques.

Des processions d'enfans parcouroient les rues; on en fit une générale, composée de plus de cent mille, qui partirent du cimetière des Innocens, & se rendirent à Ste. Genevieve, portant chacun un cierge de cire jaune. En entrant dans l'Eglise ils l'éteignirent & le foulèrent aux pieds en criant de toute leur force : *Dieu éteigne la race des Valois.* Aux enfans se joignirent bientôt des personnes plus âgées, *tant fils que filles*, dit le bon Parisien, auteur du journal de Paris, *hommes que fem-*

mes, qui sont tout nuds en chemise, telement qu'on ne vit jamais si belle HENRI III.
chose, Dieu merci. 1589.

Il se commettoit à ces processions des désordres qui obligèrent les curés de les défendre, sur-tout celles qui se faisoient la nuit. Le duc d'Aumale, gouverneur de Paris, & d'autres jeunes gens, à l'exemple du chef, donnoient le bras à des femmes & des filles, fort indécemment vêtues, avec lesquelles ils s'amusoient à rire & folatrer. D'Aumale jetoit dans les Eglises, à travers une sarbacane, des dragées musquées aux demoiselles qu'il connoissoit, & leur donnoit des collations dans le cours de la marche.

Les confesseurs travailloient avec ardeur dans le tribunal, à éteindre dans le cœur de leurs pénitens toute fidélité à leur souverain; & comme ils trouvoient souvent des gens opiniâtres qui vouloient, pour rompre les liens sacrés de l'obéissance due au roi, une autorité autre que celle de leurs directeurs, ils imaginèrent de faire parler la Sorbonne en leur faveur.

Decret de la Sorbonne contre le roi,

Ce corps respectable, qui a été si souvent le rempart de la foi, n'est pas plus à l'abri que les autres compagnies, des

58 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III.

1589.

cabales que les intriguans forment pour dominer. Dans ces occasions les sages, peu faits pour le trouble si contraire au calme nécessaire aux gens de lettres, voyant leurs efforts inutiles, se retirent; & il n'est pas surprenant qu'il émane alors d'un tribunal si éclairé, des décisions qui feroient la honte d'une assemblée moins savante. Tel fut le fameux décret de la Sorbonne, rendu sur une requête présentée au nom de tous les Catholiques.

La Faculté, répondant à chaque article de la requête, décide, 1^o, que les François sont déliés du serment de fidélité prêté à Henri. 2^o. Qu'on peut en conscience prendre les armes, former une Ligue, lever de l'argent & recourir à tous les moyens nécessaires pour la conservation de la religion catholique contre les mauvais desseins dudit roi; déclarant tous les moyens de défense légitimes, depuis que Henri, au préjudice de la religion catholique & de l'édit d'union, a violé les loix de la liberté naturelle, par les meurtres qu'il a commis à Blois. La Faculté ajoute que le présent décret sera envoyé à Rome, pour être confirmé par le Pape, & supplie sa Sainteté de secourir l'Eglise de

France qui est dans le plus grand péril. Ce décret ne fut pas plutôt rendu public, que le peuple en fureur abâtit les armes du roi, foula aux pieds ses écussons, défigura ses portraits, mutila ses statues, & se permit contre lui les injures les plus grossières.

C'étoit peu qu'une pareille décision, si l'exécution ne suivoit. Les factieux y travaillèrent. Ils tentèrent d'engager le Parlement à la guerre contre le roi; mais loin de prêter l'oreille à leurs insinuations séditieuses, ce corps ne s'occupoit que des moyens de procurer la paix. Voyant qu'ils ne pouvoient le gagner, les Seize résolurent de l'asservir.

Le lundi matin seize Janvier, pendant que le Parlement nommoit des députés pour envoyer au roi, le Palais se trouva investi de gens armés. Bussi le Clerc, de procureur devenu gouverneur de la Bastille pour la Ligue, entre dans la grand'chambre armé d'une cuirasse & le pistolet à la main. Il tire de sa poche une liste; & ordonne à ceux qu'il va nommer, de le suivre à l'hôtel de ville, où le peuple les mandoit. A la tête étoit le premier président, Achille de Harlay, & le président de Thou. *Il est inutile*, interrompit celui-ci, *d'en lire da-*

Le Parlement
emprisonné.

Recueil
des délibéra-
tions du Par-
lement.

HENRI III.
1589.

60 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III. *avantage, il n'y a personne qui ne soit prêt à suivre son chef.* Tous se levent
1589. en même temps, & suivent l'audacieux
Bussi. Il les mène comme en triomphe
à travers une foule de populace qui
pouffoit des huées insolentes. Arrivés
à l'hôtel de ville, ils vouloient s'y arrê-
ter; mais on les fit passer outre, jusqu'à
la Bastille, & on les y renferma. Dès le
soir on relâcha ceux qui n'étoient point
sur la liste de Bussi; d'autres furent ac-
cordés au cautionnement de leurs amis.
Les rebelles mirent aussi en prison plu-
sieurs personnes de naissance, suspectes
par leur attachement au roi, entre les-
quelles de Thou cite avec éloge Charles
de Choiseul de Praslin.

Création d'un
conseil de la
Ligue & d'un
lieutenant de
la couronne.

Telle étoit la situation des affaires à
Paris, lorsque le duc de Mayenne y ar-
riva. La duchesse de Montpensier, sor-
tie de Blois quelques jours avant le mas-
sacre de ses deux frères, étoit allée en
poste trouver celui-ci en Bourgogne,
pour l'exhorter à ne faire ni paix ni
trêve avec le roi. Aussi se montra-t-il
inflexible aux offres avantageuses de ce
prince. La première opération qu'il fit
dans la capitale, fut de créer un conseil
général de l'union; & le premier acte
de ce conseil, fut réciproquement de

créer le duc lieutenant-général de l'Etat & Couronne de France, en attendant la tenue des Etats généraux, qu'on indiqua pour le mois de Juiller. HENRI III. 1589.

Le lieutenant confirma l'autorité des Seize, qui étoient comme le conseil particulier de Paris. Sitôt qu'ils avoient eu le décret de la Sorbonne, ils s'étoient empressés d'envoyer à Rome conjurer le Pape de ne point accorder au roi l'absolution des censures qu'on supposoit qu'il avoit encourues par la mort du cardinal de Guise. Aux Agens de la populace ligueuse, le duc de Mayenne en joignit de plus qualifiés, plus capables de faire face à ceux que Henri envoyoit de son côté au souverain Pontife.

Le lieutenant confirme l'autorité des Seize.

Projet attribué au Pape, D'Osaz.

C'étoit toujours Sixte V, Pape inflexible sur les immunités ecclésiastiques, & sur ce qu'il croyoit les droits de son siège. Il apprit sans émotion apparente la mort du duc; mais celle du cardinal le mit dans une fureur qui éclata. Quelques auteurs donnent à la colère de Sixte, une autre cause que l'attachement aux maximes de sa Cour. Ils disent que le Pape étoit convenu avec le duc de Guise de donner une de ses nièces en mariage au prince de Joinville; que sous prétexte de son penchant pour les

HENRI III.
1589.

Hérétiques, le Pape auroit déclaré Henri déchu de la royauté, qu'on l'auroit confiné dans un monastère, que le duc de Guise se seroit fait déclarer par les Etats, lieutenant général du royaume, & auroit ensuite fait prendre la couronne au prince de Joinville son fils. C'est à peu près la marche de Charles Martel, qui, par sa qualité de maire du palais, fraya à Pepin le Bref son fils, le chemin au trône que le père n'osa occuper lui-même.

Il paroît fort en colere contre Henri III.

Que ce projet ait été formé dans le temps, ou inventé d'après sa possibilité, il est certain que le Pape n'en a jamais rien laissé échapper. Pour justifier l'aigreur qu'il montrait contre le roi, il prétextoit toujours l'obligation que sa place & sa conscience lui imposoient de punir un péché aussi grief, & un crime aussi scandaleux que la mort d'un cardinal; & cependant ce n'étoit pas encore là son vrai motif. S'il avoit été guidé par ces principes, il auroit écouté la justification du roi, & s'il n'avoit pas été content de ses raisons, du moins il ne se seroit pas refusé aux instances du monarque, lorsqu'il vit ses ambassadeurs prosternés à ses pieds, lui demander pardon & absolution.

Moyen de l'appaiser.

Mais, 1^o, Sixte vouloit être en colè-

re, afin de se faire appaiser plus avantageusement. 2°. Il ne vouloit ni hâter l'absolution, ni la refuser tout-à-fait, afin de pouvoir se déterminer selon les circonstances : favorable au roi s'il prenoit le dessus, ou à la Ligue si elle triomphoit. Aussi le roi de Navarre, qui avoit pénétré cette politique, disoit-il à Henri après leur réunion : *Contre les foudres de Rome, il n'y a d'autres remèdes que de vaincre ; vous serez incontinent absous, n'en doutez pas : mais si vous êtes vaincu & battu, vous demeurerez excommunié, voire réaggravé plus que jamais.*

HENRI III.
1589.

L'action : c'étoit le seul moyen qui convînt à Henri ; non seulement par rapport à la cour de Rome, mais à l'égard de ses sujets révoltés. Au lieu d'agir, le roi se contentoit d'écrire, ou d'envoyer des agens dans les villes chancelantes, pour tacher de les retenir dans le devoir. Il répondoit aux libelles des Ligueurs, par des Apologies. Espèce de combat toujours désavantageux au Souverain, quand il n'est pas secondé par les armes. Pendant ce temps les principales villes du royaume se révoltoient, les villes du second ordre suivoient l'exemple des capitales, les

Tout le
royaume se
révolte.

bourgs même & les villages prenoient
 HENRI III. parti; & l'étendard de la rebellion s'é-
 1589. levoit par tout le royaume.

Henri III se
 trouve sans
 puissance en-
 tre les deux
 partis.

Il ne restoit presque point de pla-
 ces, point de provinces, qui ne fussent
 ou subjuguées par la Ligue, ou entre
 les mains des Calvinistes. D'ailleurs
 l'orage grossissoit du côté de Paris. A
 la vérité le duc d'Aumale voulant secou-
 rir Orléans, que le roi pressoit, s'étoit
 laissé battre; mais malgré ce premier
 succès, Henri perdit cette ville, & le
 duc de Mayenne étoit prêt à se pré-
 senter avec une armée plus redoutable.
 Le reste du Parlement présidé par le
 président Brisson, pendant la prison de
 ses principaux membres, venoit d'en-
 registrer & de munir du sceau de l'au-
 torité publique, le titre de lieutenant-
 général du royaume donné à Mayenne,
 par le conseil général de l'union. A la
 vérité Harlai de Sanci amenoit au se-
 cours du roi une armée de Suisses, que
 ce fidèle serviteur leva sur son crédit;
 mais ces troupes ne devoient point ar-
 river si-tôt, & il étoit possible qu'en
 les attendant, Henri fût enlevé à Tours,
 où il s'étoit retiré, presque sans troupes,
 avec les fugitifs du Parlement de Paris,
 de la chambre des Comptes, de la cour
 des

des Aides & des autres cours Souveraines, que le roi déclara être les seules légitimes, cassant & annullant tout ce qui seroit fait désormais par les membres restés à Paris. Cette position critique donna lieu à la négociation, qui s'entama avec le roi de Navarre.

HENRI III.
1589.

Ce prince pendant les états de Blois, tenoit lui-même une assemblée des églises à la Rochelle. On y conclut de continuer la guerre. Bourbon néanmoins écrivit aux états, leur proposant des expédients qui pourroient conduire à la paix; mais sa lettre ne fut pas seulement regardée. Il se mit donc en campagne & continua ses expéditions militaires dans le Poitou & la Xaintonge; toujours barré par le duc de Nevers, que le roi avoit envoyé contre lui; mais remportant toujours quelques avantages qui lui faisoient gagner du terrain.

Le roi de
Navarre con-
tinue de vain-
cre.

Une maladie dangereuse interrompit ses exploits. Il fut réduit à la dernière extrémité, prêt à descendre dans le tombeau, ce prince magnanime n'avoit de regret que celui de ne pouvoir tirer de l'oppression les François, qui gémissaient sous la tyrannie de la Ligue. Dieu le rendit au besoin de la France. Ce fut peu de jours avant sa maladie, qu'il apprit la

HENRI III.

1589.

Il avance
vers le roi.*Mémoires
de Mornay.*
155. 1

mort du duc de Guise. Il ne s'en réjouit ; ni ne s'en affligea ; trop grand pour triompher du malheur d'un ennemi estimable à bien des égards ; trop sincère, pour ne pas s'avouer heureux d'être débarrassé d'un adversaire si redoutable.

Il fut alors question de se tracer un plan d'opérations, convenable aux circonstances. Le duc de Nevers avoit été rappelé au secours du roi, & Bourbon ne se voyant plus d'armée sur les bras, avoit dessein de faire le siège de Xaintes, & de Brouage : *Cela est bon*, lui dit le fidèle Mornay, *si nous avons à vieillir dans ces marais ; mais si vous devez un jour être roi de France, il faut porter vos desseins ailleurs. Le plus court de ces deux sièges vous retiendra deux mois, & pendant ce temps, la France est perdue ; mais mettez-vous en campagne, avec toutes vos troupes & canons, faites des entreprises, tournez vers la Loire, attaquez des places comme Saumur & autres ; le roi pressé des deux côtés, ne pourra se déterminer à traiter avec Mayenne, les mains encore teintes du sang de ses frères, & il sera forcé de se jeter entre vos bras. Ce qui arriva.*

Il prépare les
esprits à la

Mais il falloit une extrémité aussi pressante que celle où Henri étoit ré-

duit, pour le déterminer même à une trêve avec les Hérétiques, lui qui venoit de promettre par l'édit d'union, de ne jamais entrer en accommodement avec eux. Dans le dessein de hâter cette union, le roi de Navarre publia le quatre Mars un écrit touchant, dans lequel il rendoit compte de ses dispositions. Après les protestations de la plus sincère tendresse pour le roi, & d'attachement à la France, il déplorait en termes énergiques son malheur d'être obligé de porter les armes contre sa patrie. *Plût à Dieu*, disoit-il, *que je n'eusse jamais été capitaine, puisque mon apprentissage devoit se faire aux dépens de la France ! Je suis prêt de demander au roi mon seigneur, la paix, le repos de son royaume, & le mien..... On m'a souvent sommé de changer de religion; mais comment ? la dague à la gorge..... Si vous desirez simplement mon salut, je vous remercie : si vous ne desirez ma conversion, que par la crainte que vous avez qu'un jour je ne vous contraigne, vous avez tort. Il somme ensuite les Catholiques de parler, de porter témoignage contre lui, si jamais il les a maltraités, & proteste d'avoir les mêmes égards dans la suite.*

HENRI III.

1589.

réunion, par des écrits.

De Thou,
liv. XCV.

Davila,
liv. X.

Mém. de
la Ligue,
tome III.

68 *L'Esprit de la Ligue.*

 Les promesses du roi de Navarre ;
 HENRI III. dont la sincérité n'étoit point suspecte ,
 1589. faisoient incliner en cour tous les esprits
 On la négocie. à la réunion , excepté celui de Henri
 III, qui ne pouvoit se persuader ; qu'à
 force d'argent , de dignités , d'offres
 de toute espèce , il ne viendrait point
 à bout de désarmer le duc de Mayenne.
 Il y employa le légat lui même Moro-
 fini , prélat plein de candeur & de bon-
 nes intentions , qui échoua. Henri lais-
 soit le duc maître des conditions. Il
 se lioit , s'enchaînoit , se soumettoit à
 tout , pourvu qu'on mît bas les armes.
 Ses propositions furent rejetées dure-
 ment. Les bons François frémissaient de
 dépit à la vue de cette foiblesse du roi.
 Enfin , on le détermina à ne plus s'hu-
 milier devant des ennemis insolens , &
 à appeler le roi de Navarre. Le duc
 d'Epemon qui s'étoit lié à Bourbon
 pendant sa disgrâce , revenu en cour ,
 avec toutes les marques de l'ancienne
 faveur , contribua beaucoup à cette réu-
 nion. Mais la personne qui y travailla
 le plus efficacement , fut Diane légi-
 timée de France , duchesse d'Angoulê-
 me , sœur naturelle de Henri III.

On la con-
 clut.

Cette princesse avoit toujours mar-
 qué une affection particulière pour le roi

de Navarre ; souvent même , elle avertit ce prince des pièges qu'on lui tendoit. Dans cette occasion , elle se servit utilement du crédit que lui donnoient ses services auprès de Bourbon , & de son ascendant sur son frère , pour établir la confiance & dissiper les ombrages réciproques. Les conditions furent l'ouvrage des ministres , de part & d'autre.

Elles se réduisirent à trois ; qu'il y auroit trêve entre les deux rois pour un an , à commencer le trois Avril ; qu'ils feroient de concert la guerre au duc de Mayenne ; que le roi de Navarre auroit pour sa sûreté la ville de Saumur , passage important sur la Loire. Ce dernier article souffroit des difficultés. Le roi de France ne voulut pas donner une place si considérable. Il proposoit les ponts de Cé , près d'Angers ; mais le désordre qui régnoit alors aida à finir ce débat.

Les gouverneurs une fois en possession de leurs places , les regardoient comme un bien qui leur appartenoit ; de sorte que quand le roi vouloit les en tirer , il falloit acheter leur démission. On agit sur la connoissance de cet usage : les ministres de Bourbon donnèrent avis au gouverneur des ponts

HENRI III.

1589.

*Le Lab. sur
Castelnau.*

HENRI III.
1589.

de Cé, que le roi avoit besoin de son château, & ne pouvoit s'en passer. En conséquence le gouverneur porta sa démission à un prix exorbitant. En même-temps on fit passer de l'argent à celui de Saumur, à condition qu'il lâcheroit la main, quand le roi traiteroit avec lui. Et Henri trouvant meilleur marché de celui-ci conclut pour Saumur.

Tout arrêté & signé, le roi demanda encore quinze jours, avant de rendre son accord public, dans l'espérance d'obtenir pendant ce délai, quelques conditions supportables du duc de Mayenne, auprès duquel le légat travailloit avec ardeur. Ce malheureux prince ne fut détrompé que quand il se vit prêt à être investi dans Tours par les troupes de la Ligue. Il n'y eut plus alors à différer; il fallut appeler le roi de Navarre. L'entrevue se fit au château du Plessis-les-Tours le dernier Avril.

Entrevue des
deux rois.

Cayet, t. I.
p. 185.

*Mém. de la
Ligue, tome
III.*

*Mémoires
de Mornay.*
p. 667.

Si Bourbon eût écouté quelques-uns de ses plus fidèles amis, & ses propres répugnances, il n'auroit pas hasardé sa vie entre les mains du roi, dont il avoit tant de sujets de se défier: & par cette timide prudence peut-être se seroit-il fermé le chemin au trône; mais il s'abandonna à sa fortune, & n'eut

pas lieu de s'en repentir. Le maréchal d'Aumont, vieux guerrier, plein de probité & de franchise, étoit médiateur de l'entrevue, & comme caution de la bonne-foi du roi. Il eut bien de la peine à surmonter les craintes des seigneurs attachés à Bourbon, qui ne croyoient jamais avoir pris assez de précautions; & déjà Henri III commençoit à se piquer de tant de défiances, lorsque le roi de Navarre arriva dans le parc du château, où Henri se promenoit en l'attendant.

De toute sa troupe, nul n'avoit de manteau & de panache que lui. Tous avoient l'écharpe blanche, & lui vêtu en soldat, le pourpoint usé sur les épaules & aux côtés, de porter la cuirasse, le haut de chausse de velours, feuille morte, le manteau d'écarlate, le chapeau gris, avec un grand panache blanc, où il y avoit une très-belle médaille. Les deux rois furent long-temps en présence, sans pouvoir s'approcher à cause de la foule. Enfin, Bourbon se jeta aux pieds de Valois, prononçant quelques paroles de soumission & de respect, dont le désordre étoit plus expressif que n'auroit été l'éloquence d'un discours suivi. Henri III le releva, l'embrassa, l'appela son frère; ils conversè-

HENRI III.
1589.

HENRI III.
1589.

rent ensuite familièrement à la vue de tout le monde, & la nuit approchant, Bourbon se retira dans son quartier; mais le lendemain matin il fut dans la chambre du roi avant son lever: confiance qui flatta infiniment Henri, & qui dissipa ses ombrages pour toujours.

Transporté de joie, le roi de Navarre écrivit sur le champ à son fidèle Mornay: *La glace a été rompue, non sans nombre d'avertissemens, que si j'y allois, j'étois mort; j'ai passé l'eau en me recommandant à Dieu.* Mornay lui répondit: *Sire, vous avez fait ce que vous deviez, & ce que nul ne vous devoit conseiller.*

Union entre
les Royalistes
& les Calvi-
nistes.

De ce moment Calvinistes & Royalistes, furent unis comme frères. On les voyoit s'embrasser, détester le passé, se jurer amitié pour la suite, s'exhorter mutuellement à employer tout ce qu'ils avoient de forces & de ressources contre leurs ennemis. A leur cordialité on reconnoissoit des François, disposés à travailler de concert pour éteindre l'incendie, qui consumoit la patrie leur commune mère.

Belle action
du duc d'Au-
mont.

Pasquier,
liv. XIII,
lettre, II.

Ces sentimens patriotiques commençoient à se réveiller jusques dans les courtisans. On remarque que les premiers qui amenèrent du secours au roi, furent trois favoris disgraciés, Souvré, d'O

d'O & Epernon. Ce dernier avoit eu de vifs démêlés avec le maréchal d'Aumont, & Henri craignoit que son retour ne les renouvelât. Le maréchal s'apercevant de cette délicatesse du roi, l'alla trouver, & fut le premier à lui conseiller de recevoir le duc : *J'oublie*, dit-il, *tout ressentiment, jusqu'à ce que votre majesté ait triomphé de ses ennemis ; après cela, si le duc le trouve bon, nous vuiderons notre querelle.* Epernon instruit de cette démarche par le roi lui-même, se présenta chez le maréchal, fit excuse du passé, demanda son amitié, & lui offrit la sienne. *Allez*, lui dit le vieux guerrier avec sa franchise ordinaire : *Je ne veux de vous d'autres satisfactions, que celle que vous me donnez aujourd'hui, de vous voir si soumis aux ordres de votre maître. Vous m'offrez vos services, je les accepte. Je vous offre aussi les miens ; allons, continua-t-il en l'embrassant, courage ; combattons de tout notre cœur, pour la gloire du meilleur de tous les maîtres, pour le salut de la patrie, dont des méchans ont juré la ruine ! Quand nous aurons rendu la paix à la France, nous disputerons à qui se surpassera en générosité.*

HENRI III.

1589.

HENRI III.

1589.

Le roi attaqué
dans Tours.

De pareils généraux, des soldats animés des sentimens de leurs chefs, devoient être invincibles. Henri l'éprouva lorsque Mayenne, à la tête d'une armée formidable, vint le huit Mai le braver dans son asile, & attaquer les fauxbourgs de Tours. Le roi indigné se réveilla de son assoupissement. Il donna ses ordres & chargea lui-même. A ses actions, à sa parole, on reconnut le vainqueur de Jarnac & de Montcontour. Le roi de Navarre ne se trouva pas à cette escarmouche, parcequ'il étoit allé hâter son armée qu'il avoit laissée derrière lui quand il vint saluer le roi. Mayenne, sachant que les Calvinistes approchoient, se retira sans être poursuivi, content de cette bravade de laquelle il ne retira d'autre gloire que d'avoir pillé un fauxbourg, où ses soldats Catholiques commirent contre les Catholiques leurs frères toute sorte d'excès. Il publia cependant des relations magnifiques de cette expédition, pour donner courage à son parti, dont la fortune commençoit à chanceler.

Rage des
Ligueurs contre lui.

De Thou,
liv. XCVI.

Ce n'est pas que les esprits se détrompassent, & que la fureur des séditieux se ralentît. Au contraire, il n'y avoit point d'injures qu'ils ne vomis-

fent contre le roi, point de calomnies qu'ils n'inventassent. Ils publièrent que Henri adoroit des Faunes, dont les figures se trouvoient sculptées sur des chandeliers pris dans sa chapelle. Dans tous les écrits sortis de leur plume, on l'appeloit tyran; son nom y étoit anagramatisé d'une manière la plus insultante. (*) On disoit à la messe pour les troupes envoyées contre lui, des prières qui pouvoient passer pour de vraies imprécations contre sa personne. (*)

Mais ces excès n'étoient plus que les expressions d'une rage impuissante. Les affaires du roi prenoient un tour avantageux : il s'étoit trouvé quelque temps embarrassé & disposé à fuir loin de Paris. Si on l'eût abandonné à ses résolutions, il vouloit se retirer dans le Limosin. *Sire*, lui dit Mornay, y a-t-il

HENRI III.
1589.

Davila,
livre X.

Mém. de la
Ligue. tome
III.

De justâ
Henrici III
abdic.

Ses heureux
succès.

Vie de
Mornay. p.
134.

Cayet, t. I.
p. 209.

(*) Henri de Valois: *Vilain Hérodes*.

(*) Collette. *Deus ultor impietatis & sponsæ filii tui spes unica, fac Christianæ Religionis hostibus superatis, propugnatores nostros, tui honoris vindices gloriosos, & speratæ victoriæ ad nos remitte compotes. Per Dominum; &c.* Un prédicateur ayant annoncé qu'il ne prêcheroit pas le Saint du jour, mais les déportemens de Henri de Valois, finit ainsi: *Bref c'est un Turc par la tête, un Allemand par le corps, une Harpie par les mains, un Anglois par la jartière, un Polonois par les pieds & un vrai diable en l'ame.* Mém. de la Lig. tom. III. pag. 542.

76 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III.

1589.

prince ou état qui vous croie encore roi, quand il vous verra dater vos lettres de Limoges ? Le succès de ses armes en différens lieux , ranima son courage. Le duc de Montpensier défit en Normandie les Gautiers, paysans, que les vexations des gens de guerre rendirent soldats, & dont la Ligue sut mettre à profit la férocité.

Les Parisiens furent battus auprès de Senlis , qu'ils assiégoient avec des troupes bien supérieures en nombre à celles qui vinrent au secours. Ces dernières étoient commandées par le duc de Longueville. Se voyant en présence des ennemis, par une modestie dont il y a peu d'exemples, ce jeune chef appelle le brave la Nouë à la tête des bataillons, le salue général, exhorte les officiers à le reconnoître : *Quant à moi, dit-il, je lui obéirai comme soldat.* Tout céda aux efforts de la bravoure dirigée par la prudence. Les Ligueurs furent battus, & abandonnèrent le siège. La petite armée royaliste victorieuse, alla recevoir les Suisses & les Allemands que le fidèle Sancy avoit levés sur son propre crédit.

Il se présente
devant Paris.

Ils joignirent le roi à S. Cloud dans les derniers jours de Juillet. Par cette

jonction, celle des troupes Calvinistes, & de la noblesse qui accouroit en foule de toutes les parties du royaume, Henri se trouvoit à la tête d'une armée de plus de quarante mille hommes, braves soldats, chefs aguerris, munis de bonnes armes & de provisions suffisantes. On dit que transporté de joie, à la vue du changement de sa fortune, regardant Paris des hauteurs de Saint-Cloud où il étoit campé, il prononça ces paroles : *Paris, chef du royaume, mais chef trop gros & trop capricieux ; tu as besoin d'une saignée pour te guerir, ainsi que toute la France, de la frénésie que tu lui commyniques ! encore quelques jours, & on ne verra ni tes maisons, ni tes murailles, mais seulement le lieu où tu auras été.* Une seule chose l'embarrassoit, c'est que le Pape venoit de lancer contre lui un premier monitoire qui le menaçoit d'excommunication, si, dans soixante jours, il ne relâchoit les prélats prisonniers, & s'il ne faisoit pénitence de la mort du cardinal de Guise : mais le malheureux prince ne vit pas la fin de ce terme.

HENRI III.
1589.

Paris étoit réduit au point de ne pouvoir être sauvé que par un miracle, ou par un crime. Le duc de Mayenne,

Extrémité
où Paris se
trouve réduit,

78 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III.

1589.

qui s'y étoit renfermé, faisoit toutes les dispositions pour une belle défense, dispositions telles que lui permettoit la surprise. Il avoit élevé des bastions, creusé des fossés, tiré des lignes derrière lesquelles il comptoit du moins vendre chèrement sa vie; car le petit nombre de ses troupes, incapables de border une si grande enceinte, ne lui laissoit guère l'espérance de repousser les assaillans.

Ressources de
de la Ligue.

*La véritable
fatalité
de S. Cloud.*

*Journal de
Henri III.
t. II. p. 220.*

Mais ces murs mal défendus, renfermoient des prédicateurs enthousiastes, singulièrement doués du talent de maîtriser les imaginations; des directeurs insinuans, habiles à graver dans les ames les impressions utiles à leurs projets. On y voyoit la mère & la veuve de Guise, & la duchesse de Montpensier leur sœur: les deux premières propres à émouvoir par l'appareil du grand deuil, & par leurs larmes; la dernière violente, emportée, capable de sacrifier ce qu'une femme a de plus précieux pour parvenir à se venger.

Caractère de
Jacques Clé-
ment,

Qu'il se trouve dans ces circonstances un génie sombre & mélancolique, un de ces hommes dévorés d'un feu secret qui les rend ardens & inquiets;

qui prennent à cœur les affaires publiques, comme si elles leur étoient particulières ; qui s'irritent des mauvais succès ; qui se complaisent dans les résolutions extrêmes & désespérées : à quoi ne pourront pas le pousser les louanges, les caresses, les encouragemens des gens qu'il estime, dont il respecte le rang, dont la familiarité l'honore ? Que n'obtiendront pas enfin de lui les sollicitations d'une femme encore aimable & peu scrupuleuse ?

Tel les auteurs contemporains nous dépeignent Jacques Clement, Jacobin ; telles ils nous décrivent les ruses employées pour l'exciter au parricide qu'il commit. Il n'avoit que vingt deux ans ; il étoit ignorant & grossier, libertin, & toujours mêlé avec la plus vile populace, auprès de laquelle il faisoit parade de son courage, répétant sans cesse qu'il falloit faire la guerre aux Héretiques, les exterminer, les anéantir ; d'où ses jeunes confrères l'appelloient ironiquement *le capitaine Clement*.

Mais tout le monde ne méprisoit pas également sa phrénésie. Sur ce détestable principe, prêché alors dans les chaires, & regardé comme incontestable, qu'il est permis de tuer un tyran, Cle-

HENRI III.

1589.

Comment en
le gagne,

HENRI III.

1589.

ment conçu le dessein de tuer le roi ; il s'en ouvrit à son prieur & à un ancien religieux qui y applaudirent. Quelques-uns des Seize eurent vent de ce projet ; ils en parlèrent aux ducs de Mayenne & d'Aumale qui ne le désapprouvèrent pas. Le dessein de Clement parvint jusqu'à la duchesse de Montpensier. Elle voulut le voir, le fit souvent venir chez elle, l'excita, l'encouragea ; & l'on prétend que c'est en se rendant facile, dans une de ces entrevues, aux empressements de ce jeune libertin, qu'elle tira de lui la promesse qu'il réalisa. Pour lui donner plus d'assurance, avant qu'il sortit de Paris, le duc d'Aumale fit mettre en prison plus de cent des principaux bourgeois, dont la vie, en cas qu'il fût arrêté, devoit à ce qu'on lui fit entendre, répondre de la sienne.

Il va trouver
le roi.

Afin de lui ouvrir un accès plus aisé auprès du roi, on lui procura une lettre de créance du premier président enfermé à la Bastille. Ce magistrat la donna sur ce que des gens qu'il croyoit attachés à Henri, lui dirent que le porteur avoit des choses très-importantes à communiquer à sa majesté. Le comte de Brienne, également prisonnier de la Ligue,

trompé par les mêmes impostures, lui donna aussi un passeport. Muni de ces pièces, Jacques Clement sortit de Paris le dernier jour de Juillet. Il tomba bientôt dans les gardes avancées du camp royal. Quand on l'arrêta, il dit qu'il avoit des lettres pour le roi. Sur cette déclaration il fut mené à M. de la Guesle, procureur général. Ce magistrat l'interrogea touchant ce qu'il avoit à dire à sa majesté; mais comme il assura toujours ne pouvoir s'en ouvrir qu'au roi lui-même, on le remit au lendemain parcequ'il étoit déjà tard. Le scélérat soupa bien, répondit en homme simple aux questions qu'on lui fit, & dormit tranquillement.

Le lendemain premier août, Henri III, à son lever, instruit qu'un religieux, chargé de quelques dépêches des prisonniers de Paris, demandoit à lui parler, ordonne qu'on le fasse entrer, s'avance au devant de lui, prend ses lettres, & dans le moment qu'il les lisoit attentivement, l'assassin tire un grand couteau de sa manche & le lui plonge dans le ventre. Henri blessé s'écrie, retire lui-même le couteau & en frappe le scélérat au visage. Aussitôt les gentilshommes présens, poussés d'un

HENRI III.
1582.

Le blessé.
*Mém. d'Aut-
vergne.*

82 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III.

1589.

La blessure
est reconnue
mortelle.

zèle inconsidéré, mettent en pièces le meurtrier, & enlèvent par sa mort le moyen de connoître ses complices.

Quelques symptômes favorables firent d'abord conjecturer que la blessure ne seroit pas dangereuse, & on l'écrivit ainsi par ordre du roi à tous les gouverneurs de province; mais dès le soir elle fut jugée mortelle. Henri montra à sa dernière heure les dispositions les plus chrétiennes; il se confessa, demanda l'absolution des censures renfermées dans le monitoire du Pape, & reçut la communion.

Il proclame
le roi de Na-
varre son suc-
cesseur,

Quand il eut mis ordre aux affaires de sa conscience, il fit ouvrir les portes de sa chambre. Autour de son lit se rangèrent les principaux seigneurs du royaume. Il leur dit que sa seule peine en mourant, étoit de laisser la France dans un si triste état; qu'il avoit appris dès l'enfance à l'école de J. C. à pardonner, & qu'il ne desiroit pas qu'on vengeât sa mort. Il exhorta ensuite tous les assistans à reconnoître après lui le roi de Navarre. Il dit que lui seul avoit droit au trône, qu'il ne falloit pas s'arrêter à la différence de religion; que ce prince, d'un naturel franc & sincère, rentreroit tôt ou tard dans l'Eglise.

Puis le faisant approcher, il jeta ses bras à son col, le tint long-temps pressé contre son sein, les yeux levés au ciel, comme s'il eût prié pour lui, & lui dit : *Soyez certain, mon cher beau frère, que jamais vous ne ferez roi de France, si vous ne vous faites Catholique.*

HENRI III.
1589.

A cette scène attendrissante, toute l'assemblée fondit en larmes; on n'entendoit que soupirs & sanglots. Henri, foible roi, mais bon ami, excellent maître, étoit chéri comme un père par tous ceux qui l'approchoient. Il fallut une malice aussi profonde que celle des chefs de la Ligue, pour le faire détester de ses peuples. On a vu dans le cours de l'histoire comment des défauts, qui auroient été sans conséquence dans un particulier, chargèrent de la haine publique un monarque fait pour être adoré de son peuple. Toutes ses actions mal interprétées, prirent aux yeux du plus grand nombre de ses sujets, la couleur que vouloient lui donner ses ennemis. On ne vit dans ses dévotions que leur bisarrerie; dans ses libéralités, que leur profusion; dans sa patience, qu'un excès de timidité; dans sa politique, trop circonspecte, que de la fraude & de la mauvaise foi. On commença par

Il meurt &
est regretté.

84 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III. 1589. le mépriser , & on finit par le haïr. Mais au moment d'une mort si tragique , la pitié effaça le souvenir de ses défauts. On ne se souvint plus que de ses vertus. Sa bonté sur-tout , son affabilité , cette douceur qui ouvroit si aisément son ame aux épanchemens de la confiance & de l'amitié ; sa bienfaisance naturelle , & ses autres qualités estimables , le firent regretter sincèrement. Henri eut la consolation de voir couler des larmes véritables. Il expira le deux août , âgé de trente-huit ans , entre les bras de ses serviteurs , persuadé par leurs regrets , que ses fautes ne lui avoient pas enlevé tous les cœurs.

LIVRE SEPTIÈME.

HENRI IV. 1589. *Regrets de Henri IV & de l'armée, à la mort de Henri III.* *Math. I. II. t. I, p. 1.* **H**ENRI de Bourbon roi de Navarre , entra dans la chambre de Henri , au moment que ce prince venoit de rendre l'esprit. Il se jeta sur le corps sanglant , l'embrassa avec transport , puis se relevant , il dit d'un air pénétré & le cœur gros de soupirs : *Les larmes ne le feront pas revivre. Les vraies preuves d'affection & de fidélité sont de le venger , pour moi j'y sacrifierai ma vie,*

nous sommes tous François ; & il n'y a rien qui nous distingue au devoir que nous devons à la mémoire de notre roi , & au service de notre patrie. Plusieurs seigneurs & capitaines tombèrent à ses genoux , & lui baisèrent la main en signe d'engagement à le seconder. On proposa d'élever un catafalque sur le pont de Saint-Cloud , d'y faire défiler l'armée , & jurer à chaque soldat sur le corps du monarque de le venger ; de fondre ensuite sur Paris avec ces troupes dévouées pour ainsi dire à la mort par cette action ; d'y porter le fer & le feu , & de massacrer le conseil de l'union , les seize , tous les Ligueurs , qui , autant que l'assassin , avoient plongé le poignard dans le sein de leur roi.

Ils auroient bien mérité ce traitement , encore trop doux , pour les excès auxquels ils se livrèrent , quand ils apprirent la mort de Henri III. La duchesse de Montpensier sauta au col de celui qui lui en apporta la première nouvelle. Elle s'écria transportée de joye : *Hà mon ami , soyez le bien venu ! Mais est-il bien vrai au moins ce méchant , ce perfide , ce tyran est-il mort ? Dieu que vous me faites aise ! Je ne suis marrie que d'une chose , c'est qu'il*

HENRI IV.
1589.

Joie des
Ligueurs.

Cayet , t.
II.

Satire de
Ménippée ,
page 147.

*n'ait su, avant mourir, que c'est moi
qui l'ai fait faire.* Elle monta ensuite
en carrosse avec sa mère, & se promena

HENRI IV.

1589.

en carosse avec sa mère, & se promena dans les rues de Paris, criant *bonnes nouvelles*; & excitant le peuple à se réjouir. On alluma des feux de joie: les prédicateurs firent l'éloge de Jacques Clement, qu'ils appeloient *saint martyr*. On couroit en foule voir sa mère, pauvre villageoise, que la duchesse de Montpensier avoit reçue chez elle. Le conseil d'union lui fit une pension: & les séditieux harangueurs des seize eurent l'effronterie de lui appliquer, comme ils avoient fait à la mère des Guises, ces paroles de l'écriture, *Heureux le ventre qui t'a porté, & benies soient les mamelles, qui t'ont allaité!* Sixte V combla de louanges en plein consistoire le crime affreux du parricide. Il s'échappa jusqu'à le comparer pour l'utilité à l'incarnation & à la résurrection du Sauveur, & pour l'héroïsme aux actions de Judith & d'Eléasar. Cette déclamation scandaleuse, fut puissamment réfutée par des écrits qui joignent trop d'aigreur aux raisons.

Partage d'opinions sur le droit de Henri IV au trône,

Tout ceci n'arriva que successivement. C'étoit dans l'armée qui assiégeoit Paris, que les événemens se pressoient,

Qu'on se représente Henri IV, au milieu de ce gros corps, composé des meilleurs guerriers & de la principale noblesse du royaume, aussi divisés d'intérêts que de religion : les uns attachés personnellement au nouveau monarque, lui juroient une fidélité inviolable : *Sire, lui disoit Givry ; vous êtes le roi des braves, & ne ferez abandonné que des poltrons.* Les autres incapables d'égards & de ménagemens ; comme gens forcenés, en présence du roi lui-même, enfonçoient leurs chapeaux, les jetoient par terre, crioient, heurloient, fermoient les poings, complottoient se touchant dans la main, formant des vœux & promesses, dont on oioit pour conclusions : *Plutôt mourir que d'avoir un roi Huguenot.* Mais les transports de ces zélés étoient moins à craindre, que le silence sombre des grands, qui, tantôt séparés, tantôt réunis, paroissoient méditer quelque projet important.

La vraie cause de l'embarras qu'on remarquoit dans leur contenance, est que chacun vouloit profiter de l'occasion & faire acheter au nouveau monarque sa soumission par des graces. Quelques-uns eurent l'impudence de

HENRI IV,
1589.

*Mém. de la
Ligue. t. IV.*

*Le Labour,
tome II.*

*Matthieu,
tome II.*

*D'Aubigné,
t. III, l. II,
p. 253.*

Cause de cette
diversité.

~~Henri IV.~~ mettre ouvertement un prix à leur fi-
 HENRI IV. délité. D'autres moins effrontés for-
 1589. moient des difficultés, afin d'entamer
 une négociation ou de se faire offrir
 ce qu'ils n'osoient demander.

Henri tient
 ferme.

*Mém. de la
 Ligue. t. IV.*

Le roi dévoilé de soupçons tenoit
 conseil avec ses ministres, incertain
 s'il devoit confier sa fortune & sa vie
 à une armée, dont les principaux chefs
 lui étoient suspects à tant de titres, ou
 s'il devoit se retirer avec ses meilleures
 troupes, dans les provinces outre Loi-
 re, où étoit le plus grand nombre de
 ses partisans. Chaumont sieur de Guित्रy,
 un de ses capitaines, le détermina pour
 l'avis le plus honorable, quoique le plus
 dangereux; il lui fit sentir que s'il se
 reléguoit au-delà du grand fleuve, qui
 partage le royaume, les Ligueurs fe-
 roient aisément croire qu'il désespéroit
 lui-même de sa cause, & que ces bruits
 répandus avec adresse porteroient un
 coup mortel à son parti. Cette réflexion
 engagea le roi à tenir ferme.

Il est recon-
 nu.

Ses courtisans s'employèrent vive-
 ment à gagner les troupes & leurs chefs.
 Harlay de Sancy amena aux pieds du
 monarque les Suisses, dont le bon exem-
 ple entraîna le corps de l'armée. Plus-
 sieurs princes & seigneurs, honteux
 d'avoir

d'avoir balancé, revinrent d'eux-mêmes; ils tinrent une assemblée dans laquelle quelques-uns, encore indéterminés, proposèrent de remettre l'élection d'un roi à l'assemblée des états, qui devoient être convoqués incessamment & en attendant de nommer le roi de Navarre seulement généralissime; mais le plus grand nombre conclut à reconnoître Henri de Bourbon, héritier légitime de la couronne, & à lui prêter serment de fidélité.

HENRI IV.
1589.

En conséquence de cette décision, on fit jurer au roi de conserver dans le royaume la religion Catholique, Apostolique & Romaine, de se faire instruire, de se soumettre à la décision d'un concile général, ou national, qui seroit assemblé dans six mois, & de poursuivre contre les assassins du feu roi la vengeance de sa mort. Après cet engagement solennel de la part de Henri, les princes, les grands officiers de la couronne, les seigneurs & les gentilshommes, qui se trouvoient alors à la cour, lui rendirent hommage, comme à leur légitime Souverain, & jurèrent de sacrifier leurs biens & leurs vies à son service.

A quelles conditions.

Tous ne se portèrent point avec la
Tome III. H

Quelques

HENRI IV. même affection à l'accomplissement de cette promesse. Le duc d'Epemon favori de Henri III, sous prétexte d'une affaire de famille pour laquelle il avoit déjà obtenu un congé du feu roi, se retira dans son gouvernement d'Angoulême avec toutes ses troupes. On lui supposa des vues secrètes d'ambition, comme l'espérance de se rendre indépendant à l'aide des troubles, qui alloient agiter le royaume. D'autres attribuèrent sa retraite à vanité & à dépit de se voir réduit à ne jouer qu'un rôle inférieur dans la nouvelle cour, après avoir joué le premier avec tant d'empire dans l'ancienne. Plusieurs seigneurs l'imitèrent & quittèrent l'armée sous des prétextes aussi frivoles. Mais il n'en passa presque aucun dans le parti opposé. Le roi fit bonne contenance, parut indifférent sur cette désertion, & dit publiquement qu'il permettoit à tous les mécontents de se retirer : qu'il aimoit mieux cent François bien intentionnés, que deux cents, dont l'attachement lui seroit suspect.

Il met ordre
à toutes les
affaires.

Il mit ensuite ordre aux affaires du royaume. Les gouverneurs des provinces, les commandans de villes, les magistrats, tous ceux qui avoient be-

soin de l'attache du nouveau roi, pour continuer leurs fonctions, furent confirmés. Il écrivit des lettres circulaires aux Parlements & aux autres tribunaux. Il convoqua les états généraux à Tours pour le mois d'Octobre, & en même temps partagea les troupes, qui lui restoient, en trois corps. Le premier fut donné au duc de Longueville, gouverneur de Picardie, pour s'opposer aux Espagnols, qui menaçoient cette province; le second au duc d'Aumont, pour contenir la Champagne : avec le troisième le roi gagna la Normandie, où il devoit être joint, par les troupes auxiliaires d'Angleterre.

Cependant les seize & le peuple des Ligueurs continuoient à se déchaîner insolemment contre la mémoire de Henri III, contre Henri IV, qu'ils appelloient par dérision, *le Navarrois*, *le Bearnois*; & les chefs travailloient efficacement à profiter de cette fureur. De la formidable maison de Guise, il ne restoit en état de figurer, que le duc de Mayenne, frère des deux tués à Blois. Le duc de Guise fils aîné du héros de la Ligue, avoit été arrêté au moment de la mort de son père, & quoiqu'il fût encore très-jeune, on le gardoit soi-

HENRI IV.
1589.

Dispositions
des rebelles.

*Mém. de
Villeroi.*
t. I, p. 147.

Matthieu,
t. II. liv. I.
pag. 10.

gneusement dans le château de Tours.
HENRI IV. Pour ses frères puînés, ils sortoient à
 1589. peine de l'enfance. Mayenne naturellement modéré dans ses vues, modeste dans ses desirs, fait pour être bon citoyen & sujet fidèle, devint par le concours des circonstances, rebelle & chef de parti; tous ceux qui l'environnoient lui souffloient l'esprit de trouble & de révolte. Sa mère lui redemandoit ses fils massacrés à Blois. La veuve du duc le rendoit responsable du sang de son époux, s'il ne poussoit la guerre. La furieuse Montpensier, sa sœur, crioit encore vengeance, & non contente de l'assassinat du roi, elle auroit voulu faire ressentir à tous les royalistes les transports de la haine qui l'animoit contre leur chef. De leur côté les Ligueurs conjuroient le duc de ne les pas abandonner à la merci d'un roi Hérétique. Les moins belliqueux paroissoient trouver du courage en cette occasion. Tout Paris étoit en armes : les levées se faisoient avec le plus grand succès dans les provinces. Dom Bernardin de Mendose, envoyé d'Espagne, montroit à Mayenne les trésors de son maître ouverts, & ses bataillons prêts à marcher au secours de la religion.

Tant de motifs , tant d'espérances empêcherent le duc de prêter l'oreille aux propositions d'accommodement , que Henri IV lui fit faire sous main , au moment même de la mort de Henri III. Jeannin président au Parlement de Bourgogne , homme de grand sens , & inviolablement attaché à la maison de Guise , donna pour lors à Mayenne un conseil , dont l'exécution auroit fort embarrassé le nouveau roi : c'étoit d'appeler les princes , les pairs , les principaux officiers de la couronne à la tête des deux armées , & de sommer Henri de se faire Catholique , faute de quoi , on l'auroit déclaré déchu de ses droits au trône. Mayenne goûta peu cet avis , craignant que les royalistes au contraire ne gagnassent les autres , & qu'il ne se vît abandonner lui-même. Quelques-uns lui proposèrent aussi de se faire roi ; il ne le voulut pas non plus. Mais le sept Août il fit proclamer roi , sous le nom de Charles X , le vieux cardinal de Bourbon , qui étoit alors prisonnier entre les mains de Henri IV son neveu ; & il prit lui-même le titre de lieutenant-général du royaume : ensuite , pendant que son armée se formoit , il alla concerter les opérations de la guerre , avec

HENRI IV.

1589.

Le cardinal de Bourbon déclaré roi par la Ligue.

Journal de Henri IV, tome I.

HENRI IV.
1589.

le duc de Parme, commandant en Flandre pour les Espagnols, & revint à Paris, d'où il sortit à la fin d'Août à la tête de plus de vingt-cinq mille hommes, *publiant qu'il alloit prendre le Bearnois.*

Mayenne
poursuit le
roi.

*Journal de
Henri IV,*
liv. I.

*Mém. de la
Ligue, tom.
IV. p. 287.*

Henri IV en partageant son armée, n'avoit gardé qu'environ sept mille hommes. Il n'étoit pas à présumer que cette poignée de monde tint contre les forces de la Ligue : néanmoins le monarque ne désespéra pas, & en attendant que les Anglois, avec les troupes de Picardie & de Champagne, qu'il avoit rappelées pussent le joindre, il se fortifia auprès de Dieppe à l'extrémité du pays de Caux, résolu d'y soutenir les premiers efforts de l'ennemi.

Mayenne s'achemina lentement, & ne parut à la vue du camp royal, qu'au milieu de Septembre ; il y resta jusqu'au six Octobre, & pendant cet intervalle il livra plusieurs assauts. Le plus meurtrier fut le vingt-un Septembre, du côté du village d'Arques, d'où ce combat a pris son nom.

Combat d'Arques.

Mém. d'Angoulême.

Le duc y employa tout ce que la science militaire peut imaginer d'expédiens, dans une attaque dangereuse ; & le roi tout ce que l'intrépidité peut

fournir de ressources dans une défense difficile. Pressé de toutes parts, il se montroit par-tout; tantôt il se tenoit ferme dans ses lignes, tantôt il en sortoit à la tête de sa cavalerie, à la poursuite des fuyards.

Les ennemis ne pénétrèrent qu'une fois dans les retranchemens, encore ne fut-ce que par surprise. Il y avoit des lansquenets dans les deux armées; ceux de la Ligue, étant un jour chargés soit exprès, soit par hasard, de l'attaque d'un poste défendu par leurs compatriotes, s'approchent les armes basses, comme s'ils vouloient se rendre. Les royalistes trompés leur tendent la main, pour les aider à monter sur le revers du fossé; mais les traîtres n'y sont pas plutôt, que fondant avec impétuosité sur ces soldats surpris & déconcertés, ils les chassent de leur poste, & leur enlèvent trois drapeaux. Heureusement des troupes fraîches accoururent au secours des fuyards; les Reitres de Mayenne furent à leur tour culbutés du haut du fossé; mais on ne recouvra pas les drapeaux, dont les Ligueurs se parèrent comme d'un trophée légitime.

HENRI IV.
1589.

A cette même action, qui fut très-

HENRI IV.
1589.

chaude, le roi se trouva dans le plus grand danger. Emporté par l'ardeur du combat, il s'étoit engagé entre deux corps considérables de cavalerie. Se voyant presque investi, il s'écria d'un ton de désespoir : *Eh, quoi ! n'y aurait-il pas dans toute la France, cinquante gentilshommes, qui aient assez de résolution, pour mourir avec leur roi ?* Courage, Sire, lui cria Chatillon, nous voici prêts à mourir avec vous ; en disant ces mots, il charge les escadrons opposés & dégage le roi. Il y eut, les jours suivans, d'autres escarmouches aussi peu avantageuses, pour le duc de Mayenne : ce qui le détermina à décamper. Il gagna la Picardie, d'où il devoit se rendre en Flandre, pour y prendre de nouvelles mesures avec les Espagnols.

Erreurs des
Parisien.

Tant que durèrent les attaques du camp d'Arques, les émissaires des Ligueurs répandoient dans Paris les nouvelles les plus avantageuses au parti. On faisoit venir de Dieppe des courriers qui publioient que le camp du roi étoit investi, qu'il ne pouvoit échaper, & que le duc de Mayenne alloit l'amener dans la capitale en triomphe lié & garrotté. Cette nouvelle s'acrédita si bien,

bien , qu'on loua des fenêtres pour le voir passer. Les trois drapeaux arrachés par trahison aux Lansquenets servirent à entretenir l'erreur , parceque sur leur modèle la duchesse de Montpensier en fit faire plusieurs autres , qu'on exposa en public, comme des témoignages certains de la victoire du duc.

HENRI IV.
1589.

Mais ce peuple aveuglé ne fut pas long-temps dans cette agréable illusion. Pendant qu'il se laissoit abuser par de fausses relations , & qu'il chantoit des chansons insolentes , Henri IV fortifié de cinq mille Anglois, avec les troupes de Picardie & de Champagne , & une nombreuse noblesse accourue au secours de son roi , parut devant Paris. Il attaqua les fauxbourgs & les força , le premier Novembre fête de la Toussaints. Les Parisiens prirent les armes ; mais ils furent repoussés & menés battant jusque dans la ville dont les royalistes auroient pu s'emparer dès ce jour , s'ils n'avoient craint quelque embûche.

Découverte
par la prise de
leurs faux-
bourgs.

Henri permit le pillage des fauxbourgs à ses soldats , & le butin qu'ils y firent tint lieu de la solde que le roi n'avoit pas moyen de payer. Il donna de bons ordres pour empêcher les meurtres , l'incendie & la licence ordinaire en ces

HENRI IV.
1589.

occasions. Les églises & les monastères furent épargnés, l'office divin s'y célébra comme en pleine paix, & plusieurs officiers Catholiques des troupes du roi y assistèrent le jour même du combat. Henri garda quatre jours sa conquête. En sortant le cinquième novembre, il mit son armée en bataille, invitant au combat le duc de Mayenne, qui étoit venu promptement au secours de la capitale. Personne ne parut hors des murs, & le roi prit tranquillement le chemin de Tours, soumettant toutes les villes, qui se rencontroient sur son passage.

Embarras
du duc de
Mayenne.
*Mém. de
Villeroi,*
t. I. p. 178.

Mayenne fit aussi quelques expéditions; mais il étoit plus occupé des affaires du cabinet, que de la guerre. D'un côté il avoit à se tenir en garde contre la vivacité du conseil de l'union, qui auroit toujours voulu le porter aux partis extrêmes; mais le duc ne pouvoit suivre ces avis emportés, sans s'abandonner entièrement aux Espagnols sa seule ressource. Leur zèle si vanté en faveur de la religion Catholique ne lui paroissoit plus si pur & si désintéressé. D'un autre côté Henri IV lui faisoit toujours de nouvelles propositions d'accommodement. Etoient-elles sincè-

res ou mises en avant pour le rendre HENRI IV.
suspect aux zélés de la Ligue ? C'est 1589.
ce que Mayenne ne pouvoit démêler ;
& cette incertitude le forçoit à mesurer
toutes ses démarches.

Jeannin auparavant assez favorable
aux Espagnols, voyant que, pour nantif-
fement de leurs avances, ils exigeoient
les meilleures villes de France qui
étoient à leur bienséance, conseilloit au
duc de traiter avec le roi. Villeroi ancien
ministre de Henri III, quoiqu'il se dît
attaché par conscience à la Ligue, étoit
du même avis ; mais la duchesse de
Montpensier au contraire exhortoit son
frère à tout risquer & à se faire roi lui-
même. » Vous en avez déjà l'autorité,
» lui disoit-elle, & ne doutez pas que
» les seigneurs Catholiques ne combat-
» tent plus volontiers pour un roi, que
» pour un lieutenant-général. Donner
» la couronne au cardinal de Bourbon,
» c'est reconnoître qu'elle appartient
» à sa famille ; & si ce roi vieux & in-
» firme vient à nous manquer, qui met-
» tra-t-on à sa place » ? Malgré ces rai-
sons, Mayenne persista dans sa pre-
mière résolution, de remplir le vuide
du trône par un roi prisonnier, qui lui
en laissoit toute la puissance.

HENRI IV

1589.

Arrêts con-
traires des
Parlemens.

En conséquence, il parût le vingt-un Novembre un arrêt du Parlement séant à Paris, présidé par Brissou, qui ordonnoit de reconnoître pour roi Charles X, & le duc de Mayenne pour son lieutenant. Par un autre donné quelques jours après, il étoit enjoint aux princes & aux grands officiers de la couronne, de se rendre aux états généraux convoqués à Melun pour le mois de Février.

L'arrêt portant injonction de reconnoître Charles X, ainsi que toutes les dispositions qui y étoient énoncées, fut cassé & annullé par un arrêt du Parlement séant à Tours, sous l'autorité du roi, composé des conseillers échappés de Paris, & présidé par Achille de Harlay, qui, moyennant une grosse rançon étoit sorti de la bastille, où Bussi le Clerc l'avoit renfermé après les barricades. D'autres Parlemens donnèrent aussi des arrêts plus ou moins semblables à celui de Paris, qui essuyèrent le même traitement à Tours. Enfin chacun cherchant à s'étayer de la même puissance, les Ligueurs & les seigneurs Catholiques envoyèrent des ambassadeurs au pape.

1590.

Ceux de la Ligue arrivèrent les pre-

miers. Ils dirent à Sixte V que tout le royaume , les villes , les campagnes , la magistrature , le clergé & la plus grande partie de la noblesse reconnoissoient pour roi le cardinal de Bourbon , & que le Navarrois étoit presque abandonné & incapable de résister aux forces qui l'investissoient. Sur ce rapport le pape crût qu'il n'étoit plus question que de munir de son autorité l'élection déjà faite d'un cardinal , & tout au plus de pourvoir à sa succession. Il choisit pour ces opérations le cardinal Henri Gaëtan , à qui il donna le titre de légat. Sixte le fit accompagner de plusieurs personnages distingués par leur capacité & leur prudence. De ce nombre étoit le jésuite Bellarmin , célèbre controversiste , plusieurs prélats très-habiles & des prédicateurs fameux. Il fortifia aussi ce cortège honorable d'une somme de trois cents mille écus.

Mais avant même que le légat fût parti , les dispositions du pape étoient déjà changées. François de Luxembourg duc de Piney , envoyé des Catholiques royalistes , ne pouvant se rendre si promptement à Rome , avoit écrit à Sixte , pour lui apprendre l'état des choses , le détromper sur les impostu-

HENRI IV.
1590.

Le pape déterminé d'abord pour la Ligue.

De Thou,
l. XCVIII.

Davila,
liv. XI.

Journ. de
Henri IV,
tome I.

Mém. de
Nevers, t. II.

Mem. de
Villeroi,
tome I.

Mém. de
Chiverni.

Commence
à douter , &
donne des ordres prudents.

HENRI IV.

1590.

res avancées par les Ligueurs, & le prier de suspendre le départ de Gaëtan, jusqu'à ce qu'il pût s'expliquer de vive voix. Cette lettre & la nouvelle des succès du roi, fit faire de sérieuses réflexions au souverain Pontife : néanmoins vaincu par les instances des agens de la Ligue, il laissa partir le légat. Mais au lieu de lui prescrire, comme auparavant, d'employer tous ses efforts à affermir le cardinal de Bourbon sur le trône, dans le bref que Sixte donna, il disoit expressément qu'il n'envoyoit le légat que pour réunir tous les François dans la religion Romaine, & contribuer à l'élection d'un roi Catholique, sans faire mention du cardinal. Il recommanda à Gaëtan de ne se point déclarer ennemi du roi de Navarre, tant qu'il y auroit espérance de le ramener à la foi ; de rester neutre dans toutes les prétentions temporelles des princes ; de ne songer qu'aux intérêts de la religion ; de ne faire acception de personne, & de consentir à tout, pourvû que le roi qu'on éliroit fût François, obéissant à l'église & agréable au royaume.

Mal exécutés
par le légat.

Ces ordres bien exécutés auroient pu rétablir la paix en France, au lieu que

l'infidélité du légat à ses instructions, perpétua le trouble & l'augmenta. Gaëtan loin de rester neutre, comme le pape l'avoit recommandé, montra dès le commencement une partialité entière pour la Ligue & pour les Espagnols. Morosini, ce nonce pacifique, qui avoit été obligé de cesser ses fonctions, après la catastrophe de Blois, conseilloit au légat de ne point aller droit à Paris, trop ouvertement déclaré contre Henri, mais de se tenir dans quelque ville de France agréable aux deux partis; d'examiner de-là le cours des affaires; de ne se déterminer que selon les circonstances, & de rendre son asile le sanctuaire de la paix. Pareil conseil lui étoit donné par le duc de Nevers, qui, retiré dans ses terres, avoit pour le roi tous les égards compatibles avec une exacte neutralité. Mais Gaëtan crut que Morosini ne lui parloit ainsi, qu'afin de lui faire commettre les mêmes fautes que Rome avoit reprochées à ce nonce. On lui rendit aussi le duc de Nevers suspect, comme trop attaché au roi; de sorte qu'il n'écouta ni l'un ni l'autre.

Elevé dans les principes ultramontains, il s'imaginoit que tout alloit plier en France sous son autorité, & que sa

Sa partialité
punie.

HENRI IV.
1590.

volonté feroit un roi. Mais il fut cruellement détrompé, même dans le cours de son voyage. Sa fierté & sa hauteur lui attirèrent des répliques dures, des bravades & jusqu'à des affronts de la part des Catholiques même qu'il prétendoit commander trop despotiquement. Le roi fit publier que si le légat venoit à sa cour, on eût à le recevoir avec honneur & distinction : que, si au contraire il alloit vers les rebelles, on ne le regardât point comme légat, mais comme son ennemi. Les ordres donnés en conséquence de cette déclaration, s'exécutèrent à la lettre. Henri envoya des partis sur la route. Ils battirent & dispersèrent l'escorte destinée à l'amener à Paris; & Gaëtan, qui avoit compté traverser la France en conquérant, se vit réduit à gagner la capitale en fugitif.

Journal de
Henri IV.

Les Parisiens le dédommagèrent comme ils purent. On orna pour lui l'archevêché des meubles de la couronne, & on lui fit une réception royale. La bourgeoisie étoit sous les armes; mais les salves trop fréquentes de cette milice ne plurent aucunement au légat. *Il avoit grand peur que quelques mal-intentionnés ne chargeassent à plomb,*

ou ne tirassent mal adroitement. C'est pourquoi il leur faisoit signe de cesser ; mais eux croyant que ce fussent bénédictions , déchargeoient de plus belle. Il alla ensuite au Parlement , où ses pouvoirs furent lus , enregistrés & applaudis. Il essuya pourtant une mortification qu'il dissimula sagement. Ayant été reçu au parquet , il s'avançoit d'un pas délibéré & montoit droit au dais destiné pour le roi ; mais le président Brisson , sous prétexte de lui faire honneur , le prit par la main , & le rangea au dessous de lui , selon la coutume.

HENRI IV.
1590.

Ces devoirs de parade remplis , il fallut pénétrer le fond des affaires , & ce fut alors que le légat sentit la difficulté de sa commission. Il se trouva plongé dans un cahos inexprimable. Rien de si compliqué que les intérêts de ceux qui faisoient la guerre , & par conséquent rien de si embarrassant que de prendre un parti. Tous sembloient s'accorder sur le premier point ; savoir de ne regarder le vieux Charles X , que comme un phantôme , une décoration de théâtre , qui ne devoit remplir la scène , que jusqu'à ce que le vrai personnage y fût introduit. Il s'agissoit donc de savoir quel seroit ce person-

Diversité
d'intérêts
dans le parti
de la Ligue.

Henri IV.
1590.

nage. Le duc de Mayenne chargé jusqu'alors de tout le poids de la guerre, vouloit disposer de la couronne, ou pour lui, ou pour quelque prince qui lui en eût obligation. Le roi d'Espagne prétendoit qu'elle appartenoit à l'infante sa fille, du chef d'Elisabeth sœur de Henri III mère de la princesse. Il demandoit qu'en la couronnant on le déclarât protecteur de la France, & qu'on lui abandonnât la disposition de toutes les charges & bénéfices. Outre ses prétendus droits, Philippe faisoit sonner haut les secours d'hommes & d'argent qu'il avoit déjà donnés, & ceux qu'il promettoit encore. La populace de Paris étoit pour lui, ainsi que les seize & les plus vifs du conseil de l'union, gagnés par les pistoles d'Espagne. L'ascendant que prenoit Philippe dans ce conseil déterminâ Mayenne à y faire entrer Jeannin, Villeroy, Claude d'Espillac archevêque de Lyon, échappé, moyennant rançon, de la prison où il avoit été retenu depuis le massacre de Blois, & avec eux des magistrats, des militaires, & d'autres personnes de poids capables de balancer les résolutions extrêmes de la cabale des seize.

La noblesse du parti de la Ligue,
vouloit un roi François. Accoutumée HENRI IV.
à servir sous le duc de Mayenne & les 1590.
princes de sa maison, elle penchoit
pour eux. Mais les gens de robe, plus
instruits du droit, inclinoient pour le
roi de Navarre, à condition qu'il se
feroit Catholique. Le duc de Lorraine
croyoit la couronne due au marquis de
Pont son fils, du chef de Claude sœur
de Henri III sa femme, & il ne pensoit
pas qu'on pût la lui refuser, ne fût-ce
que comme récompense des dépenses
qu'il avoit faites pour la Ligue. Il trou-
voit donc fort mauvais que le duc de
Mayenne, ou les jeunes Guises ses
neveux d'une branche cadette, se pré-
sentassent en concurrence avec l'aînée,
& il présumoit qu'on ne pouvoit s'em-
pêcher de lui céder pour le moins Metz,
Toul, Verdun & Sedan en dédomma-
gement de ses avances. A entendre le
duc de Savoye, ses droits à la couronne
de France, étoit bien supérieurs à ceux
de Philippe & du duc de Lorraine,
parcequ'il remontoit plus haut & les
repétoit de Marguerite sa mère, sœur
de Henri II. Il offroit néanmoins de
céder ses prétentions en échange du
marquisat de Saluces, d'où il comptoit.

HENRI IV. s'étendre en Provence, où il possédoit déjà le comté de Nice.

1590.

A l'exemple de ces princes étrangers, beaucoup de grands seigneurs desiroient intérieurement le démembrement de la monarchie. Ils comptoient se rendre insensiblement souverains des provinces où ils étoient cantonnés, & il n'y avoit pas de gouverneur de ville ou de simple château, qui n'espérât aussi, à l'aide des troubles, se perpétuer dans son commandement.

Decret de la Sorbonne.

Journal de la Ligue, t. IV. p. 310.

Concilier tant d'intérêts divers, étoit chose impossible. Aussi, sans prétendre réformer les vues particulières de chacun, on s'appliqua à réunir en un corps, par quelque acte solennel, toutes les personnes opposées au roi de Navarre. Tel fut le but du fameux decret de Sorbonne visiblement dicté par les Espagnols & les seize. Il déclaroit en substance, coupables de péché mortel, en état de damnation & excommuniés, non seulement ceux qui reconnoissoient pour roi Henri de Bourbon, mais encore quiconque ne détecteroit pas la doctrine contenue dans les propositions suivantes. » 1.^o On peut, » on doit même reconnoître pour roi » Henri de Bourbon. 2.^o Il est permis

» en conscience de tenir son parti & de
 » payer les impôts qu'il exige. 3.^o Il
 » n'est pas contre la religion de le re-
 » connoître pour roi, sous la condition
 » qu'il se fera Catholique. 4.^o La cou-
 » ronne de France peut être déferée à
 » un Hérétique relaps & excommunié,
 » si son droit d'ailleurs est légitime. 5.^o
 » Les papes n'ont pas droit d'excom-
 » munier nos rois. 6.^o Il est permis &
 » même nécessaire de traiter avec le
 » Béarnois & les Hérétiques ». Toutes
 ces propositions furent condamnées par
 un decret qu'on fit signer au clergé de
 Paris, & on l'adressa à toutes les villes
 de l'union. Le Parlement rendit ensuite
 un arrêt en faveur du prétendu roi
 Charles X. Il y étoit enjoint à tous les
 François de le reconnoître, & de pren-
 dre les armes pour le retirer de la pri-
 son où son neveu le retenoit; mais le
 cardinal, loin de se prêter aux desirs
 des rebelles, envoya du château où il
 étoit gardé, rendre au roi l'hommage
 d'un sujet soumis.

HENRI IV.
1590.

*Journal de
la Ligue, t.
IV. p. 310.*

Les Ligueurs jugèrent aussi à propos
 de faire renouveler solennellement
 par tous les corps le serment d'union.
 La bourgeoisie commença, ayant à sa
 tête le prévôt des Marchands & ses

On renou-
velle le ser-
ment de l'u-
nion.

HENRI IV.

1599.

capitaines. Le Parlement, la chambre des Comptes, toutes les cours Souveraines & les compagnies suivirent. Cette cérémonie se faisoit en public, à la fin d'une grand'messe, avec les témoignages les plus marqués de piété & de dévotion. Comme il s'étoit répandu un bruit que le roi avoit appelé auprès de lui les évêques & archevêques les mieux disposés, pour écouter leurs instructions, le légat écrivit à tous les prélats du royaume une lettre circulaire, par laquelle il leur défendoit d'aller à Tours. Réciproquement le roi donna une déclaration qui ordonnoit de traiter en criminels de lèze majesté, tous ceux qui entretiendroient un commerce direct ou indirect avec le légat. Mais bien différent de Henri III son prédécesseur, en même-temps que Henri IV défendoit par ses édits la majesté du trône, il se mettoit en état de la faire respecter par les armes.

Opérations
militaires.

L'hiver n'avoit pas suspendu les opérations militaires; elles se continuoient avec chaleur dans toutes les provinces. Le roi ne se reposoit pas plus que ses lieutenans. Après avoir subjugué le Maine & la Normandie presque entière, il tourna vers Paris dans les premiers

jours de mars. Mayenne , intéressé à l'éloigner de la capitale , alla au-devant de lui. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine d'Ivry , près de Dreux. Celle de Mayenne , comme celle de Joyeuse , à Coutras , bien supérieure en nombre , l'étoit aussi en riches armures , en harnois de prix , en casques brillantes d'or & d'argent. Aussi l'événement fut-il pareil. Le courage mâle , la bravoure exercée , l'emportèrent sur le luxe & l'inexpérience , quoique non dénuée de valeur. On se trouva en présence dès le 13 mars au soir ; mais la nuit approchant , le combat , comme de concert , fut remis au lendemain.

Rien n'est à négliger des circonstances personnelles à notre Henri IV , dans cette action , dont le succès affermit pour toujours la couronne sur sa tête. Après une nuit passée dans l'action & l'inquiétude , pendant que le soldat retiré commodément dans deux villages , dormoit sous la sauve garde de son chef , le roi dès le point du jour , donna ses ordres pour le combat. On lui fit remarquer qu'entre ses dispositions il n'y avoit aucune précaution pour la retraite , en cas de fâcheux événemens : *Point*

HENRI IV.

1590.

Bataille d'Ivry.

Mém. de la Ligue, t. IV.

Journal de Henri IV, tome IV.

Math. t. II. liv. I. pag. 24.

Pasquier, liv. I. lett. XIV.

Cayet, t. I.

Mém. de Sully.

d'autre retraite, répondit-il, *que le*
 HENRI IV. *champ de bataille.* Les Calvinistes fi-
 1590. rent dévotement leurs prières, ainsi
 que les Catholiques, dont les princi-
 paux entendirent la messe & commu-
 nièrent.

Henri signala le commencement de
 cette journée par une action de justice
 bien digne de sa générosité & de son
 bon cœur. Schomberg, général des
 Allemands, lui avoit demandé quel-
 ques jours auparavant la paie de ses
 troupes. Le monarque, qui se trouvoit
 sans finances, lui répondit brusque-
 ment : *Jamais homme de courage n'a*
demandé de l'argent la veille d'une ba-
taille. Ce mot trop vif revint dans la
 mémoire du roi au moment du com-
 bat, & s'approchant du général Alle-
 mand, il lui dit : *M. de Schomberg,*
je vous ai offensé. Cette journée, peut-
être la dernière de ma vie, je ne veux
point emporter l'honneur d'un gentil-
homme ; je fais votre valeur & votre
mérite : je vous prie de me pardonner,
& embrassez-moi. Il est vrai, répondit
 Schomberg, *que votre majesté me bles-*
sa l'autre jour, & aujourd'hui elle me
tue ; car l'honneur qu'elle me fait m'o-
blige de mourir en cette occasion pour
 son

son service. En effet il fut tué en combattant vaillamment à côté du roi. HENRI IV.

Déjà les trompettes sonnoient, & les armées s'ébranloient, prêtes à se choquer. 1590.

Henri, monté sur son cheval de bataille, armé de toutes pièces, mais sans casque, pour se faire mieux reconnoître, s'avance à la tête de ses troupes, & joignant les mains, les yeux levés au ciel : *Seigneur, s'écrie-t-il, vous savez mes pensées & vous pénétrez le fond de mon cœur. S'il est avantageux à mon peuple que je possède la couronne, favorisez ma cause & protégez mes armes. Si votre sainte volonté en a autrement disposé, ôtez-moi la vie, ô mon Dieu, en même temps que vous m'ôterez le royaume, & que je meure du moins à la vue de ces braves guerriers qui s'exposent pour mon service.* Ces paroles attendrissantes, prononcées avec véhémence par Henri, furent entendues de tous ceux qui l'environnoient. Aussitôt il s'éleva dans l'armée un cri général de *vive le roi*. A cette acclamation Henri, reprenant un air gai & serein, dit en se tournant vers ses troupes : *Mes amis, vous êtes François, je suis votre roi, voilà l'ennemi, plus de gens, plus d'honneur. Si l'étendard vous*

~~manque~~ *manque, suivez mon panache, vous le*
 HENRI IV. *verrez toujours au chemin de l'honneur*

1590. *& du devoir.* Après ces mots il prend son casque ombragé de plumes blanches, & donne le signal du combat.

Le choc principal fut de cavalerie à cavalerie. Comme elle étoit de part & d'autre presque toute composée de gentilshommes, elle resta long-temps mêlée sans qu'on pût deviner de quel côté pencheroit la victoire. On crut un instant le roi mort ou pris & sa troupe défaite, parceque celui qui portoit la cornette royale, ayant été aveuglé d'un coup de feu, ne faisoit plus ferme, & que dans le même temps un officier dont le casque étoit comme celui du roi, orné d'un panache blanc, fut terrassé. Déjà les ennemis crioient *viçtoire*, & les royalistes demeuroient suspendus entre la défense & la fuite. Henri court à ses gens ébranlés : *Tournez visage*, leur dit-il, *afin que si vous ne voulez combattre, vous me voyiez du moins mourir.* Il dit, & suivi des plus braves, il s'enfonce dans le plus épais des escadrons ennemis. La fumée & la poussière les dérobe bientôt aux yeux. Les Ligueurs s'effraient à leur tour, reculent, se débandent, & bientôt ce

ne fut plus qu'une déroute. Du milieu du carnage on entendit crier *saue les François*, ordre bien digne de Henri IV à qui on l'attribua. HENRI IV.
1590.

La victoire étoit gagnée; les escadrons ennemis épars, fuyoient dans la plaine; mais le roi ne paroissoit pas. L'inquiétude commençoit à s'emparer des troupes, lorsqu'on le vit arriver l'épée haute, couvert de sang & de poussière. Les cris de *vive le roi* redoublèrent à son aspect. Henri remit en ordre son armée, Il restoit sur le champ de bataille un corps de Suisses qui ne vouloit pas se rendre. On fit approcher du canon pour l'enfoncer, & ils composèrent enfin, après avoir exigé un certificat portant témoignage qu'il leur avoit été impossible de se défendre.

Le roi se mit à la poursuite des vaincus; il y périt plus d'hommes que dans la mêlée. L'armée victorieuse les poussa plusieurs lieues devant elles, enlevant tous les drapeaux, & faisant une multitude de prisonniers. On remarqua le soin que prit Henri dans toute cette déroute, d'arracher le plus qu'il put de François à la première fureur du soldat, & son attention à recevoir & consoler les officiers vaincus qu'on

~~Henri IV.~~ lui présentoit. La nuit le torça de s'ar-
 HENRI IV. rêter à Rosny, château appartenant à
 1590. Sully, distant d'une lieue de Manes. A

mesure que ses capitaines arrivoient, il
 alloit au-devant d'eux, les embrassoit &
 les faisoit asseoir à sa table. Comme on
 lui demanda quel nom on donneroit à
 cette bataille, il répondit : *C'est la*
journée du tout-Puissant, à lui seul en
appartient la gloire. Enfin, quand on
 lui présenta son épée de combat, dé-
 goutante de sang, pleine de hachures,
 encore souillée des dépouilles des mal-
 heureux qui étoient tombés sous ses
 coups, il détourna les yeux avec hor-
 reur, gémit des excès auxquels la guer-
 re force les plus humains, & dès le len-
 demain il envoya offrir la paix à ses en-
 nemis.

Consterna-
 tion du duc
 de Mayenne.

C'étoit malgré lui que le duc de
 Mayenne, trop certain par le combat
 d'Arques des ressources de Henri IV,
 avoit risqué la bataille d'Ivry; mais il
 n'avoit pu tenir contre les murmures
 des seize, qui le taxoient de lâcheté,
 & contre les instances impérieuses du
 Légat & des Espagnols. Ceux-ci y per-
 dirent un gros corps de cavalerie & leur
 chef le comte d'Egmont, jeune pré-
 somptueux, auquel il étoit échappé de

dire avant l'action, que si les François avoient peur d'une bataille, ils n'avoient qu'à le laisser faire & que lui seul avec ses troupes sauroit bien réduire le Navarrois. Mais une faute inexcusable dans Mayenne, doutant comme il faisoit du succès, c'est de n'avoir pas du moins pourvu à la retraite. Son armée fut entièrement dispersée; il se retira presque seul à Mantes, où il ne fit que passer la nuit, encore dans les plus vives alarmes, à cause du voisinage des troupes victorieuses. Dès le lendemain il gagna Pontoise, & de-là S. Denis, n'osant rendre les envieux qu'il avoit à Paris, témoins de sa honte.

HENRI IV.

1590.

Le légat, l'ambassadeur d'Espagne, l'archevêque de Lyon & Madame de Montpensier, allèrent le consoler & contérer sur les affaires du parti. Toutes les nouvelles qu'ils recevoient ne pouvoient qu'augmenter leur chagrin. La Ligue étoit battue par tout; les lieutenans de Henri tenoient librement la campagne. Pour lui, après sa victoire, il soumit rapidement les villes voisines, il s'affuta des grands chemins & des rivières, & parut menacer Paris d'un siège ou d'un blocus. Dans cette extrémité, Mayenne écrivit les lettres les plus pres-

Les chefs de la Ligue le consolent.

HENRI IV.
1590.

santes au roi d'Espagne. Ce prince avoit publié depuis peu un fastueux manifeste, dans lequel il se déclaroit disposé à ne point quitter les armes, qu'il n'eût exterminé l'hérésie, & réuni les princes Catholiques, pour chasser les Turcs de la terre sainte. Après ces magnifiques promesses, il ne pouvoit sans honte abandonner la Ligue presque au premier échec. Aussi ses agens s'engagèrent-ils en son nom à un prompt & puissant secours. On fit les plus vives instances auprès du souverain Pontife; mais Sixte commençoit à agir en homme détrompé. Le duc de Luxembourg avoit déjà eu plusieurs audiences, dont les Espagnols & les Ligueurs ressentirent le contre-coup. La politique du Pape ne lui permit pas de marquer d'abord clairement le changement de ses dispositions. Il se contenta de remettre à un autre temps, sous quelque prétexte, les secours qu'il étoit peut-être déjà déterminé à refuser.

On entame
des négocia-
tions.

Loin de laisser entrevoir ses craintes, la Ligue dans ses écrits n'entretenoit le public que de ses espérances; mais les démarches des chefs démentoient ces flatteuses promesses, puisque dans le même temps ils se donnoient tous les

mouvemens possibles pour entamer des ~~_____~~
 négociations; ressource ordinaire des HENRI IV.
 foibles. Les pourparlers, qui devinrent 1590.
 si fréquens depuis ce moment jusqu'à
 la fin de la guerre, étoient ordinaire-
 ment de la part des Ligueurs, le fruit
 de la nécessité; tantôt desir de gagner
 du temps; tantôt envie de pénétrer les
 desseins des seigneurs Catholiques atta-
 chés au roi, ou de les séduire; presque
 jamais volonté d'en venir à une conclu-
 sion.

Ils agirent long-temps d'après ce Conférence
 principe accrédité par les émissaires de Noisy.
 d'Espagne, que le Bearnois ne se con-
 vertiroit pas, & que quand même il le
 feroit, on ne devoit pas le reconnoî-
 tre, parceque sa première apostasie le
 rendoit à jamais indigne du trône. En
 conséquence ce n'étoit pas avec lui qu'ils
 prétendoient traiter, mais avec les sei-
 gneurs Catholiques de son parti, dont
 ils avoient, disoient-ils, pitié comme
 de gens qui couroient aveuglément à
 leur perte. Tels étoient les motifs que
 publia le Légat, quand il demanda une
 entrevue au maréchal de Biron, peu
 de temps après la bataille d'Ivry. Mais
 sa feinte pitié ne trompa personne, &
 à travers ses déguisemens, on entrevit

HENRI IV.

1590.

son but secret, qui étoit de retarder les progrès du roi en obtenant une trêve, ou une suspension d'armes s'il avoit pu.

Dans cette occasion, comme dans toutes les autres, Biron & les seigneurs Catholiques qui se joignirent à lui, demandèrent permission au roi. Ils le firent par devoir, & aussi pour mortifier Gaëtan & les Espagnols, en leur montrant que cet accord, qu'ils ne vouloient pas être censé traiter avec le roi, étoit néanmoins uniquement fondé sur l'autorité qu'ils refusoient de reconnoître.

Plaisanterie
de Givry.

Il n'y eut rien de remarquable à l'entrevue de Noisi, qu'une plaisanterie d'Anne d'Anglure, connu sous le nom de Givry. Comme il étoit très-bon officier, le légat employa toutes sortes de caresses pour le détacher du roi. Voyant ses efforts inutiles, il l'exhorta du moins à demander au Pape, en la personne de son représentant, pardon du passé. Givry prend un air touché, se prosterne aux pieds du prélat & lui demande pardon des maux qu'il a faits aux Parisiens, & une absolution générale. Le Légat la lui accorde très-satisfait. Givry, toujours à genoux, ajoute : *Donnez-moi aussi l'absolution de l'avenir, parceque je suis disposé à ne leur pas moins faire*

faire par la suite. Il se relève aussitôt & disparoit. Quoiqu'on rit de cette saillie, néanmoins à cause du Légat, elle mortifia les spectateurs, même royalistes. Ils lui en firent excuse, & l'entrevue finit par des politesses réciproques comme elle avoit commencé.

HENRI IV.

1590.

Il s'entretint depuis des négociations tantôt publiques, tantôt secrètes, entre Henri lui-même & Villeroi. Ce ministre traitoit toujours; il s'avançoit, on désavouoit ses propositions, & il ne se rebutoit pas. On juge par son application à justifier sa bonne foi dans ses mémoires, qu'elle fut souvent soupçonnée; fort ordinaire à ceux qui dans les affaires, suivent plus la vivacité de leur zèle, que les lumières d'une saine politique.

Le cardinal de Bourbon, reconnu roi par la Ligue, mourut dans le mois de mai. Ce prince reconnoissoit publiquement le droit de Henri son neveu; mais de peur que les rebelles n'abusassent de sa foiblesse, le roi fut obligé de le faire garder dans un château fort, où il finit ses jours. Cet événement mit de l'embarras dans les démarches des Ligueurs. Jusqu'alors les ordres s'étoient donnés: on avoit rendu des arrêts dans les parle-

Mort du
prétendu roi
Charles X.

mens, & même frappé monnoie dans
 HENRI IV. plusieurs villes au nom de Charles X;
 1590. mais il étoit question maintenant de
 décider sous quel étendard on combat-
 troit désormais. L'absence du duc de
 Mayenne qui étoit allé en Flandre con-
 férer avec le duc de Parme, & l'em-
 barras du siège de Paris, firent remet-
 tre la délibération à un autre temps.
 On ne songea pour le présent qu'à se
 défendre contre Henri, & à lui susciter
 tous les obstacles qui pouvoient l'empê-
 cher de conquérir la capitale.

Blocus de
 Paris.

On prétend que s'il fût venu camper
 devant Paris aussitôt après la victoire
 d'Ivry, cette ville consternée lui auroit
 ouvert ses portes. On croit aussi que
 malgré ce retard, s'il avoit voulu brus-
 quer les attaques, quand il fut une fois
 en présence, il l'auroit emportée de
 force. Il étoit impossible qu'une place
 de si grande étendue, n'eût bien des
 endroits foibles. D'ailleurs elle n'avoit
 qu'une médiocre garnison Espagnole,
 soutenue de quelque noblesse François-
 se, & d'une bourgeoisie très-peu capa-
 ble de résister à des troupes aguerries.
 Mais le roi craignit pour Paris les suites
 d'un assaut qui pouvoit ruiner en un
 moment cette cité opulente, la gloire

& la ressource de son royaume. Il pré-
féra le blocus, persuadé que quelques HENRI IV.
jours suffiroient pour affamer le peuple 1590.
immense contenu dans ses murailles,
& le contraindre à se rendre.

Mais ce dessein pénétré donna aux
émisaires d'Espagne la facilité de pren-
dre les mesures propres à rendre la ré-
sistance invincible. Quand on s'aper-
çut qu'il y avoit peu à craindre de la
force, sans négliger absolument les pré-
cautions ordinaires dans une ville assié-
gée, on s'appliqua principalement à
prévenir les esprits contre l'impatience,
suite ordinaire des incommodités d'un
blocus. Le zèle de la Religion parut le
moyen le plus sûr pour opérer. En ef-
fet il réussit peut-être au-delà des espé-
rances. Des femmes délicates, des hom-
mes accoutumés à leurs aises, supportè-
rent sans murmure, non quelques pri-
vations passagères, mais une famine
cruelle, une espèce de mort lente qu'on
leur fit goûter en leur persuadant qu'ils
étoient martyrs de la bonne cause. Cet-
te adresse à entretenir une opiniâtreté
inflexible dans tout un peuple, paroît
plus admirable, quand on sait combien
les chefs de la Ligue furent obligés de

varier les ruses, selon la différence des
HENRI IV. génies & des dispositions.

1590.

Moyens em-
ployés pour
encourager les
Parisiens.

*Journal de
Henri IV.
tome I.*

*Mém. de la
Ligue. t. IV.*

*Mém. de
Villeroi,
tome IV.*

Cayet, t. I.

*Satire de
Ménippée, p.
417.*

Il y avoit à tromper des simples & des hommes raffinés, des personnes sées, mais prévenues, & une populace grossière. Plus que tout cela, il falloit contenir ceux que leurs lumières & leur droiture mettoient en état & dans la disposition d'éclairer les autres. La politique Espagnole pourvut à tout : on donna au peuple & à ceux qui lui ressembtent, des spectacles bisarres; aux personnes déjà séduites, des raisons spécieuses à leur portée. Pour ceux qui pouvoient détromper les autres, on les enchaîna si bien par la crainte des seize & de leurs satellites, qu'ils n'osèrent long-temps, quoiqu'en très-grand nombre, risquer des démarches dont le danger étoit évident, & le succès très-incertain. Mais le principal moyen dont on se servit pour échauffer les esprits, fut de renouveler le fameux décret de Sorbonne, qui déclaroit un hérétique relaps, incapable de succéder au trône, de publier ce décret dans les chaires, & de le faire valoir dans les confessionnaux. On exigeoit des pénitens abusés, qu'ils le regardassent

comme un oracle du S. Esprit, & qu'ils promissent de s'y conformer au risque de leur fortune, & au péril de leur vie.

HENRI IV
1590.

Pour mieux persuader cette espèce de dévouement par leur exemple, les zélés imaginèrent une procession militaire qui se fit le trois juin. Elle étoit composée d'écoliers, de prêtres, de religieux de tous les ordres, excepté les chanoines réguliers de sainte Genevieve & de S. Victor, les Bénédictins & les Célestins. A la tête marchaient Guillaume Rose, évêque de Senlis, & le prieur des Chartreux, tenant d'une main le crucifix, & de l'autre une hallebarde. Ils étoient suivis des religieux qui marchaient sur deux lignes, revêtus des habits de leur ordre, & armés par dessus, les uns de toutes pièces, les autres d'une cuirasse, ou d'un simple casque, selon ce qu'ils avoient trouvé à emprunter. Leurs armes offensives consistoient en épées, en piques, en sabres, & surtout en arquebuses, qu'ils manioient avec la dextérité propre à leur état. On chantoit pendant la marche des hymnes & des psaumes entremêlés de fréquentes décharges.

Processions
de la Ligue.

Cayet. t. I.
page 361.

126 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI IV.

1590.

Le Légat crut devoir autoriser cette cérémonie par sa présence. Un de ses domestiques fut tué presque à côté de lui, dans la décharge que firent ces nouveaux arquebusiers. Cet accident causa de la rumeur; mais elle s'apaisa bientôt, parcequ'on répandit parmi le peuple, que cet homme ayant été tué dans une cérémonie si sainte, son ame s'étoit envolée droit au ciel, & *qu'il falloit le croire, parceque monseigneur le Légat, qui savoit bien ce qui en étoit, l'assuroit ainsi.* Cette procession passa par les rues les plus fréquentées de Paris, & réjouit autant la populace qu'elle affligea les gens de bien.

Il s'en fit quelques jours après une autre plus grave & plus décente, peut-être en réparation de cette bouffonnerie dont on fut apparemment honteux. La plus grande partie du clergé de Paris y assista très-dévotement; on y porta les reliques des Saints, & elle finit par une messe solennelle dans la Cathédrale. Le duc de Nemours, frère utérin du duc de Mayenne, gouverneur de Paris pour la Ligue, les chefs de la bourgeoisie & des troupes étrangères appelées pour soutenir le siège,

le Parlement & les autres Cours souveraines, y jurèrent de défendre la ville & la Religion jusqu'à la mort.

HENRI IV.
1590.

Mais ce n'étoit pas tant l'épée du vainqueur qu'on avoit à craindre, que les trahisons intérieures, & sur-tout la famine. On tâcha de prévenir ces inconvéniens en établissant de bons corps de gardes & des patrouilles exactes, & en économisant le grain. On occupoit aussi le peuple de sermons, de processions, de vœux, de saluts, où tous les grands assistoient exactement. Le Parlement donna un arrêt qui défendoit, sous peine de la vie, de parler de paix; & il courut des billets par lesquels on menaçoit de jeter dans la rivière les premiers qui se plaindroient.

Précautions
contre les
complots &
la famine.

Malgré ces précautions, sitôt que le roi eut assuré les postes, qu'il eut brûlé les moulins & investi la ville de tous côtés, la disette commença à se faire sentir. Les magistrats firent fouiller les maisons qu'ils soupçonnoient les mieux approvisionnées. On tira de celles des Jésuites & des Capucins, de quoi soulager pour quelque temps la misère publique : mais bientôt les assiégés retombèrent dans la même nécessité.

Elles sont
inutiles.

Le pain étant devenu rare, on y

Extrémité

HENRI IV.

1590.

où la ville est
réduite.*De Thou,*
*liv. XCIX.**Davila,*
*livre XI.**Mém. de la*
Ligue, t. IV.
page 272.

substitua des bouillies de différentes farines que le légat & l'ambassadeur d'Espagne faisoient distribuer aux plus pauvres. Ils y joignirent de l'argent qui fut bien reçu tant qu'on trouva quelques alimens à acheter : mais les greniers s'épuisèrent, & le peuple rejetant un métal inutile, s'écrioit douloureusement, *point d'argent, mais du pain.* Ils mangèrent bientôt les chevaux, les ânes, les chats, les rats, les fouris, enfin tous les animaux qu'ils purent trouver. On faisoit bouillir leurs peaux, ainsi que les vieux cuirs, dont ces malheureux soutenoient en gémissant leur vie languissante. Ils sortoient quelquefois en troupes pour fourager les bleds qui approchoient de leur maturité, mais ils étoient repoussés par le canon des royalistes. Néanmoins ceux-ci, touchés de compassion, en laissoient toujours échapper quelques-uns, & souffroient que les autres remportassent leur butin dans les murs : mais cette foible ressource leur manqua aussi, parceque le roi rapprocha ses postes, & resserra la ville ; de sorte qu'ils se trouvèrent réduits à brouter l'herbe des rues les moins fréquentées.

Ces nourritures mal-saines causèrent

beaucoup de maladies. *La médecine qu'ils y faisoient étoit la patience*, dit un témoin oculaire, bien persuadé du mérite de cette opiniâtreté, & ne laissoit - on de faire infinies processions avec les indulgences & pardons que le légat leur donnoit, qui se gagnoient en la plûpart des Eglises, avec les sermons qu'ils oioient, qui leur faisoient prendre tant de courage, que les sermons leur tenoient lieu de pain; & quand un prédicateur les avoit assurés qu'ils seroient secourus dans huit jours, ils s'en retournoient contens, & s'entretenoient de ces espérances, encore qu'on leur eût donné beaucoup de telles remises & dilations, & ne leur souvenoit plus de ce qu'ils avoient enduré.

HENRI IV.
1590.

Par ces artifices on en vint jusqu'à leur faire essayer du pain de son, mêlé de poussière d'ardoise, de foin & de paille hachés. Il s'en fit de la farine des os des bêtes qu'on tuoit, & même de vieux ossemens ramassés dans les cimetières. Cette invention vint encore du légat & des Espagnols, qui trouvoient tous moyens bons, pourvu que leurs projets s'accomplissent. Le jour, on étoit attendri par la vue des moribonds qui se traînoient dans les rues : la, nuit on étoit

130 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI IV. 1590. pénétré de leurs plaintes lugubres qu'ils réservoient aux ténèbres, dans la crainte d'être punis comme réfractaires aux arrêts qui défendoient de demander la paix. Les couleuvres & les serpens engendrés dans les décombres des maisons laissées vuides, rongeoient les cadavres restés sans sépultures. Enfin une mère renouvela les horreurs du siège de Jérusalem : elle fit rotir les membres de son enfant mort, & expira de douleur sur cette affreuse nourriture. *Il mourut, dit le témoin déjà cité, plus de treize mille personnes de faim, chose qui doit bien tourner à la louange de la chrétienté. (*)*

Émeute au palais.

Une extrémité si déplorable enhardit plusieurs fois les plus sensés du peuple à hasarder quelque coup de vigueur, pour forcer les Ligueurs à faire la paix, ou à rendre la ville. Mais ces tentatives furent toujours découvertes & prévenues. Il n'y eût en deux mois que dura le blocus, qu'une émeute un peu importante. Le projet qui y donna lieu étoit assez bien concerté. Le conseil de

(*) Une vache valoit quatre-vingts écus, un veau quarante, un mouton trente-cinq, une poule un écu, un œuf vingt sols, une livre de beurre deux écus, &c. *Mathieu, tom II. liv. I pag. 43.*

l'union, composé du gouverneur, du ~~_____~~
légat, de l'ambassadeur d'Espagne, des HENRI IV.
chefs des troupes, & des autres person- 1590.
nes en état de donner les ordres, se te-
noit ordinairement au palais. Des mé-
contents, gens de marque, apostèrent
eux-mêmes des hommes résolus pour
bloquer le palais quand le conseil y se-
roit assemblé; & pendant qu'on les au-
roit tenus, pour ainsi dire, sous la
clef, dans l'impossibilité de communi-
quer au dehors, les auteurs de l'entre-
prise devoient se présenter au peuple,
publier que la paix étoit faite, faire met-
tre les armes bas comme de l'aveu du
conseil de l'union, & ouvrir les portes
aux troupes du roi. Ceux qui étoient
marqués pour former le blocus, paru-
rent au palais en grand nombre; mais
ils eurent l'imprudence de crier trop
tôt *pain ou paix*. Ces clameurs donnè-
rent des soupçons à la garde étrangère
qui veilloit à la sûreté du conseil; elle
se mit en défense. Les autres mal con-
duits reculèrent en tirant quelques
coups de pistolet. La garde alors fit main
basse; il y en eut néanmoins peu de
tués; mais plusieurs des plus échauffés
furent pris & pendus, pour intimider
les autres.

HENRI IV. Il résulta cependant de cet éclat une résolution de donner du moins une apparence de satisfaction au peuple, en entamant une négociation avec le roi. On savoit qu'on le trouveroit disposé à embrasser tous les moyens possibles de pacification. Outre les raisons politiques qui le portoient à presser la réduction avant l'arrivée du duc de Parme, général Espagnol, dont l'armée étoit déjà sur la frontière, Henri trouvoit dans la bonté de son cœur, les motifs les plus forts de se prêter à tous les expédiens capables de sauver ses sujets, lors même qu'ils s'obstinoient à périr. Il avoit fait jeter dans la ville des lettres, par lesquelles il promettoit paix & amnistie entière, si on vouloit se rendre. Tous les royalistes qui avoient occasion de parler aux Parisiens, soit dans les sorties, soit dans la ville même où ils entroient avec des sauf-conduits pour leurs affaires, les exhortoient à se délivrer par une prompte obéissance, de la misère qui les accabloit. Tous vantoient la bonté du roi, sa générosité, sa bienfaisance, sa facilité à pardonner. Ce prince lui-même, en particulier comme en public, plaignoit le sort de ce peuple aveugle. En faisant repousser

Les affamés dans la ville, il gémissoit sur la nécessité qui le forçoit à se rendre sourd aux cris de ses sujets. Tous ceux qui, échappés de Paris, pouvoient pénétrer jusqu'à lui, le trouvoient affable, prévenant, montrant non la majesté d'un roi irrité, mais la tendresse d'un père.

HENRI IV.

1590.

C'est ce que tous, amis & ennemis, remarquèrent dans la conférence qui se tint le cinq août à l'abbaye de S. Antoine des Champs. Il y en avoit eu de temps en temps plusieurs autres depuis le commencement du blocus, mais seulement entre des seigneurs autorisés des deux côtés. Le roi lui-même se trouva à celle-ci, environné de la principale noblesse de son royaume. Quelqu'un lui faisant remarquer que cette foule pourroit l'incommoder, il répondit : *J'en suis bien autrement pressé un jour de bataille.* Les représentans des Ligueurs étoient tirés du clergé, & avoient à leur tête le cardinal de Gondî, évêque de Paris, & Pierre d'Espînac, archevêque de Lyon. Ces députés, au lieu de prendre la qualité de supplians, se donnèrent celle de médiateurs. Ils dirent au roi que le Parlement & le peuple de Paris, touchés des maux qu'en-

Conférence
de S. Antoine;

duroient les François par leur obstina-
HENRI IV. tion aux guerres civiles, les envoyoient
1590. vers lui & vers le duc de Mayenne ,
pour voir si on ne pourroit pas trouver
quelqu'ouverture de paix.

Henri leur fit sentir combien la proposition d'un pareil arbitrage étoit peu convenable de la part d'une ville réduite aux dernières extrémités de la famine. Ensuite , quoique leurs pouvoirs ne fussent pas en forme, il voulut bien entrer en matière avec eux , & leur proposa à son tour de traiter de la reddition de la ville, de lui donner des ôtages pour sûreté des conditions, d'aller après cela trouver le duc de Mayenne. Si le duc réussissoit à faire lever le siège sous huit jours, le roi s'engageoit à rendre les ôtages. Si même dans cet intervalle les députés pouvoient amener Mayenne à une paix générale, dans laquelle Paris fût compris, le roi promettoit de renoncer à la première capitulation, fût-elle plus avantageuse pour lui; toujours néanmoins à condition que, faite par le duc de Mayenne de conclure la paix, ou de secourir la ville sous huitaine, elle ouvreroit ses portes.

Les députés rejetèrent ces propo-

sitions; ils s'en tinrent toujours à la résolution de ne faire aucune convention, qu'ils ne se fussent auparavant abouchés avec le duc de Mayenne. Ils demandoient un passe-port, & permission de l'aller trouver. Le roi le leur refusa, persuadé qu'ils ne s'en serviroient que pour hâter le secours, & rapporter dans la ville des espérances qui rendroient le peuple plus opiniâtre.

Henri, dans cette conférence, montra son cœur paternel. Il s'attendrit jusqu'aux larmes sur les malheurs de la France; il peignit avec feu les horreurs de l'anarchie, les tribunaux sans magistrats, les villes sans commerce, les campagnes sans cultivateurs, la Capitale autrefois si florissante, dévastée par les étrangers, & devenue la proie d'une famine effroyable. Il conjura les députés de reprendre des sentimens François, de ne se pas rendre les instrumens de l'ambition Espagnole; & les trouvant inflexibles, il les congédia honorablement. Le monarque leur remit en main des offres par écrit, dans l'intention qu'ils fussent lus publiquement : mais les seize répandirent au contraire que Henri vouloit avoir la ville sans conditions. Par-là on confirma le peuple dans

HENRI IV.

1590.

son opiniâtreté, & on le détermina à
 HENRI IV. attendre patiemment l'arrivée du se-
 1590. cours.

Le duc de
 Parme vient
 en France.

A force de sollicitations & d'instan-
 ces, les Ligueurs avoient enfin obtenu
 de l'Espagne une forte armée, malgré
 la résolution où cette cour étoit d'abord
 de n'entretenir la guerre en France que
 par les François, en leur fournissant seu-
 lement quelques troupes auxiliaires,
 assez fortes pour balancer les succès, &
 trop foibles pour amener un événement
 décisif. Mais les affaires de la Ligue
 étoient réduites à un état qui ne permet-
 toit plus ces ménagemens politiques.
 Toute la force du parti résidoit dans la
 Capitale, dont le sort alloit décider de
 l'issue d'une intrigue tramée à si grands
 frais, aux dépens du sang le plus pur de
 la France. Paris étant pris, toute la fac-
 tion tomboit d'elle-même. Or Paris
 abandonné à lui-même, ne pouvoit
 plus tenir. Le duc de Parme reçut donc
 des ordres pressans & absolus de voler
 au secours des assiégés.

Sa marche.

Il en coûta à ce prince pour quitter
 la Flandre, le théâtre de ses victoires.
 Dans l'expédition où il alloit s'embar-
 quer, il avoit peu à compter sur les
 amis, & tout à craindre d'un ennemi
 courageux,

courageux, exercé aux armes, environ-
né d'une noblesse presque invincible ,
d'autant plus redoutable , qu'il falloit
aller l'attaquer dans sa propre maison
& dans le centre de ses forces. Aussi
contraint par le conseil d'Espagne de
tenter l'aventure, il n'y eut point de
précaution que ce prudent général se
permît de négliger. Il prit une forte
armée, & la pourvut de pontons, d'ar-
tillerie, de munitions de toute espèce ;
pour la rendre capable de se soutenir
par elle-même. Il y établit la plus exac-
te discipline. On ne partoît qu'au soleil
levé ; l'armée étoit couverte par ses cha-
riots dans la marche, & tous les soirs
elle se retranchoit en arrivant. Un corps
de cavalerie légère précédoit toujours
pour fouiller le pays, & assurer les cam-
pemens. Afin d'ôter au soldat tout pré-
texte de s'écarter, les vivres étoient
fournis en abondance, & les repos aussi
fréquens que la nécessité des affaires
pouvoit le permettre.

Comme une marche si bien combi-
née demandoit du temps, le duc de
Mayenne prit toujours le devant avec
un corps d'environ dix mille hommes,
moins dans l'espérance d'interrompre
le blocus, que pour inspirer du courage.

HENRI IV.

1590.

HENRI IV

1590.

Il arrive en
présence du
roi, & fait le-
ver le blocus.

aux Parisiens, quand ils le sauroient près d'eux. Il arriva à Meaux peu de temps avant le duc de Parme, qui le joignit à la tête de son armée le vingt-deux août.

Le roi se trouva dans un extrême embarras. Il ne se sentoît pas assez fort pour faire tête à l'armée du duc, & conserver en même temps ses postes; mais aussi lever le blocus, c'étoit perdre en un moment le fruit de plusieurs mois de peines & de travaux. Il fallut cependant se résoudre à ce dernier parti, dans la crainte de tout perdre en voulant tout gagner. Le monarque rassembla son armée le dernier jour d'août, & prit une position qu'il croyoit devoir forcer le duc, ou à renoncer à la délivrance de la Capitale, ou à livrer bataille. Il envoya même la lui offrir : mais le vieux général répondit au trompette : « Dites » à votre roi que je ne suis pas venu de » si loin pour prendre conseil de mon » ennemi : je sai que mes manœuvres » ne lui plaisent pas; mais s'il est si bon » général qu'on le publie, qu'il me for- » ce au combat, car de moi-même je » ne serai point assez imprudent pour » exposer au hazard d'une bataille ce » que je tiens dans la main. »

Stratagème
du duc.

Instruit des dispositions du duc, Hens-

ri apporta de nouveaux soins à fermer si bien les chemins de Paris, que les Espagnols ne pussent y arriver, sans avoir auparavant risqué une action. Cependant les Parisiens murmuroient hautement : les provisions entrées depuis l'ouverture de quelques passages, loin d'appaîser la faim, n'avoient fait que l'aiguïser davantage. Ils menaçoient à grand cris de se rendre, s'ils n'étoient promptement délivrés.

HENRI IV.
1590.

Comme s'il n'eût pu résister à ces clameurs, le duc de Parme sort de son camp le cinq septembre, publiant qu'il va tenter le sort des armes. A cette nouvelle Henri tressaille de joie : le soldat & l'officier, enflammés de la même ardeur, brûlent d'en venir aux mains. Les deux armées s'avancent ; celle du duc à pas lents, encore retardée par des haltes fréquentes. Le François, poussé par son impatience naturelle, s'élance au-devant de l'ennemi ; mais tout-à-coup ceux-ci se replient sur eux-mêmes ; ils se dérobent par un vallon à la vue des royalistes, prennent une position avantageuse, qu'ils fortifient sur le champ de fossés & de redoutes, & portent toute leur artillerie contre Lagny.

Les vivres
entrent dans
Paris.

Lagny, ville située sur la Marne,

HENRI IV. étoit un poste très-important dans les circonstances, parcequ'au dessus de cette place les Ligueurs avoient fait des magasins de grains considérables, destinés à ravitailler Paris, quand la rivière seroit libre. La même raison engageoit le roi à faire tous ses efforts pour conserver cette ville. Si-tôt qu'il la fait assiégée, il y envoie un renfort. Il délibère ensuite s'il attaquera le duc dans ses retranchemens, ou s'il passera la Marne pour secourir la place. Le premier parti étoit trop dangereux; le second auroit laissé toute la plaine libre aux convois des ennemis, qui n'attendoient qu'un débouché. Pendant ces incertitudes les assauts redoublent à Lagny, la place est emportée sous les yeux du roi, la rivière se couvre de batteaux chargés de bleds, & les vivres arrivent à Paris en abondance.

L'escalade tentée à Paris.

Cet événement inattendu ruinoit tous les projets du roi; il le sentit: cependant il ne pouvoit encore renoncer à ses espérances. Avant que de perdre la Capitale de vue, il fit sur elle une dernière tentative. La nuit du neuf au dix septembre, le monarque présenta l'escalade de trois côtés. Comme les Parisiens avoient eu quelques soupçons, il

les trouva sur leurs gardes. Les royalistes repoussés lâchèrent prise. Mais dans la persuasion que la première alarme passée, chacun avoit abandonné son poste pour aller se reposer, le roi prend lui-même des troupes fraîches & les ramène à l'escalade à la pointe du jour. Déjà quelques soldats franchissoient la muraille, lorsqu'un Jésuite & un marchand libraire qui étoient restés sur le rempart du quartier S. Jacques, entendant du bruit, crient aux armes. Ils renversent une échelle chargée d'hommes, dont les premiers étoient prêts à s'élancer sur le parapet, & précipitent les assaillans dans le fossé. Le corps de garde se réveille & vient à leur secours. En un moment les tambours donnent l'alarme dans les quartiers, les bourgeois courent à leurs postes, la garnison borde les murs, & Henri se retire une seconde fois, non sans remords de n'avoir pas joint plutôt l'activité des attaques, aux progrès lents du blocus.

HENRI IV.
1590.

On prétendit pour lors que l'armée royale, amolée par les délices du camp, s'étoit plus occupée de plaisir, que des fonctions militaires. Il s'y trouvoit beaucoup de jeunes officiers. Presque tous avoient des connoissances dans la ville,

Fautes commises pendant le blocus.

HENRI IV.

1590.

ainsi que leurs soldats. Comme des postes avancés aux remparts, on se voyoit facilement, & qu'on se parloit même, il étoit rare que les instances & les larmes des assiégés n'obtinsent pas quelque complaisance des assiégeans. Aussi, malgré les défenses sévères du roi, passa-t-il beaucoup de vivres pendant le blocus. D'ailleurs les quartiers regorgeoient de compagnies que la curiosité ou d'autres motifs y amenoient, & le soldat peu occupé y formoit des liaisons toujours funestes à l'activité militaire. Le roi lui-même est soupçonné de s'être trop plu auprès de la belle abbesse de Montmartre. Si sa valeur avoit été assoupie, l'arrivée du duc de Parme la réveilla. Tout ce que pouvoit imaginer un brave capitaine, Henri le tenta, & voyant ses efforts inutiles, il partagea son armée, envoya dans les provinces différens corps sous de bons chefs, & mit de bonnes garnisons dans les villes menacées. Il ne se réserva qu'un camp volant qu'il destina à observer les démarches du général Espagnol, & à traverser ses desseins.

Le duc de
Parme peu
content des
Ligueurs,

Forcé par la cour d'Espagne à une expédition qui n'étoit pas de son goût, il paroît que le duc de Parme ne songea

qu'à remplir au plus vîte l'objet principal de sa mission, qui étoit la délivrance de Paris, & à se retirer. Ce prince, aussi habile politique que grand capitaine, pendant le séjour qu'il fit à Paris, fonda la faction de la Ligue, en essaya, pour ainsi dire, les ressorts, & n'y vit point ce qu'on faisoit entendre à Philippe. Les agens de ce monarque, soit conviction de leur part, soit pour se faire valoir, ne cessoient de lui mander que le Parlement, les plus grands seigneurs, enfin tout le corps de la nation étoient décidés à ne jamais se réconcilier avec Henri IV, qu'ils aimoient mieux obéir à l'Espagne, & qu'il n'y avoit qu'à profiter des circonstances, pour soumettre la France presque sans coup férir.

C'étoit tout le contraire : à la vérité beaucoup de Catholiques zélés se croyoient obligés en conscience de ne point reconnoître Henri, tant qu'il ne seroit pas rentré dans la religion de ses pères : mais loin d'être disposés à préférer une puissance étrangère, ils desiroient ardemment sa conversion, pour rentrer sous la domination légitime. Il n'y avoit à proprement parler de dévoués sincèrement à Philippe, que les seize ; ces rebelles de Paris déjà coup-

HENRI IV.

1590.

HENRI IV. 1590. blés de trop d'excès contre le roi pour espérer grâce, & la populace gagnée par les pistoles d'Espagne. Quant aux seigneurs ligueurs, tous, sans excepter le duc de Mayenne, avoient des vues d'ambition & d'intérêt bien éloignées de celles qu'auroit désiré le conseil de Philippe.

Il se retire. Le duc de Parme pénétra ces motifs, & eut même lieu d'en ressentir les effets, au moment, pour ainsi dire de sa victoire. S'étant emparé de Corbeil, ville située sur la Seine, à quatre lieues de Paris; il proposa d'y mettre une forte garnison & des troupes, afin d'assurer la navigation de la rivière; mais le conseil de l'union crut deviner que le dessein du général Espagnol, étoit de faire de cette ville comme une place d'armes, pour s'en servir au besoin contre Paris même. Dans cette persuasion, on lui fit tant de difficultés, que dégoûté d'ailleurs d'une entreprise où il voyoit de gros risques & peu de profit, il reprit au commencement de Novembre le chemin de la Flandre.

Le roi le harcele. A peine étoit-il parti, que les royalistes rentrèrent dans Corbeil. Le roi, qui avoit employé la moitié de Septembre & tout le mois d'Octobre à prendre

dre plusieurs places, grossit son camp volant, & se mit à la poursuite du duc. **HENRI IV.**
Il le harcela en tête & en queue pendant toute la marche, couvrit les villes sur lesquelles Farnèse pouvoit avoir quelques desseins, & ne le quitta que quand il le vit hors des frontières. 1590.

Quoique le duc de Parme fût resté peu de temps à Paris, & que ses exploits se fussent bornés à la levée du blocus ; l'appareil d'une armée, les caresses du général, & sur-tout la promesse d'un prompt retour, dont il flatta les seize, releva merveilleusement leur courage. Ils conçurent aussi de grandes espérances du côté de Rome, parceque le pape Sixte V mourut. Ce Pontife étoit devenu suspect à la Ligue, depuis qu'ayant pénétré ses motifs secrets, qui n'étoient rien moins que le zèle de la religion, il avoit refusé de la secourir. A la nouvelle de sa mort, Aubry, curé de S. André-des-Arts, eut l'effronterie de dire en chaire : *Dieu nous a délivré d'un méchant pape & politique. S'il eût vécu plus longtemps, on eût été bien étonné de voir prêcher dans Paris contre le pape, & il l'eût fallu faire.* Le conclave qui suivit, obligea Gaëtan de quitter Paris ; mais le parti ne perdit rien à son ab-

Présomption des seize.

Journal de Henri IV. t. I. p. 94.

fence, parcequ'à sa place il laissa Philip-
 HENRI IV. pe Sega, un de ses conseillers intimes,
 1590. imbu des mêmes principes, & aussi dé-
 voué aux Espagnols.

Entreprises
 des étrangers
 sur la France.

Ceux-ci ne laissoient échapper au-
 cune occasion de susciter des embarras
 au roi. Eux & les autres voisins regar-
 doient la France comme un vaisseau
 destiné à périr, dont les débris devoient
 nécessairement devenir la proie des plus
 habiles. En conséquence, sous prétexte
 d'aider l'un ou l'autre parti, ils se dis-
 putoient déjà les provinces à leur bien-
 féance, comme un bien propre. Pres-
 que par tout où les François acharnés à
 leur propre ruine, ensanglantoient le
 sein de la patrie, on voyoit d'un côté
 les Espagnols, de l'autre les Anglois,
 auxiliaires aussi dangereux, entretenir
 par leur présence une fureur, qui, sans
 leurs secours intéressés, se seroit peut-
 être calmée d'elle-même.

La Bretagne fut long-temps victime
 de cette politique ruineuse. Henri III
 y avoit nommé gouverneur le duc de
 Mercœur de la maison de Lorraine. S'i-
 maginant à la mort de ce monarque,
 que le royaume alloit se démembler,
 Mercœur conçut le projet de se rendre
 souverain dans son gouvernement; à

l'aide des prétentions de Marie de Luxembourg sa femme , héritière de la maison de Penthievre. Il trouva beaucoup de gentilshommes disposés à le seconder , dans l'espérance d'avoir un prince particulier. Cependant, comme il ne se sentoît pas assez fort contre les troupes que Henri IV lui opposoit, il appela les Espagnols à son secours : Henri eut recours aux Anglois. Les deux nations sollicitées, envoyèrent des troupes en nombre à peu près égal, qui perpétuèrent la guerre dans cette province.

HENRI IV.

1590.

Le duc de Savoie, trouvant aussi la Provence à sa bienséance, y fit marcher des soldats, & conduisit si bien son intrigue, qu'il fut reçu à Aix avec tous les honneurs de la souveraineté, & que le Parlement le déclara, lui présent, protecteur & gouverneur de la province. Plusieurs autres commandans en faisoient autant en différentes provinces, & menaçoient le royaume d'un démembrement.

Ces entreprises déplaïsoient au duc de Mayenne ; il faisoit tous ses efforts pour les empêcher : mais assez embarrassé lui-même à justifier le titre de son autorité, il n'osoit sévir contre les coupables, trop

Henri &
Mayenne s'y
opposent.

HENRI IV.

1590.

heureux quand ils avoient encore la complaisance de lui montrer des égards. Aussi il fut obligé de fermer les yeux sur la conduite du duc de Mercœur, & de se contenter des excuses du duc de Savoie, accompagnées d'offres de service. Henri IV prenoit des mesures plus efficaces : il marquoit, pour ainsi dire, toujours ses droits sur les provinces & les villes usurpées, par la guerre qu'il faisoit aux usurpateurs. Mais comme il ne pouvoit pas donner de grosses troupes à ses lieutenans, & qu'entre ces petits corps les succès n'étoient jamais décisifs, le roi prit la résolution de former une grande armée, capable de soumettre successivement tous les rebelles, & de faire tête au duc de Parme, s'il lui prenoit envie de revenir en France.

Négociations
du roi en Al-
lemagne, &.

L'invasion des Espagnols, entrés dans le royaume en corps d'armée, fournit au roi une raison toute naturelle de solliciter le secours des princes voisins. Il envoya des négociateurs en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, & les fit suivre par le vicomte de Turenne, en qualité d'Ambassadeur. Ce seigneur s'aboucha avec la reine d'Angleterre & le prince d'Orange. Il vit les rois de Suede & de Danemarck, les électeurs,

les princes, & les villes libres de l'Empire. Par tout il trouva des préventions bien fondées contre les vues ambitieuses de Philippe II, & un vif desir d'empêcher l'agrandissement de la maison d'Autriche; par conséquent des dispositions à aider le roi, soit par des secours directs, soit par des diversions. Le reste de l'année & le commencement de la suivante, furent employés à ces négociations que Henri conduisoit de son cabinet, sans néanmoins se ralentir sur les opérations militaires.

Celles qui ouvrirent l'année ne réussirent pas mieux à un parti qu'à l'autre. Ce fut deux entreprises qui échouèrent également, l'une sur la ville de S. Denis, par les Ligueurs, l'autre sur la capitale, par le roi. La nuit du 3 Janvier, un gros détachement de la garnison de Paris, commandé par le chevalier d'Aumale, à l'aide des glaces & des anciennes brèches, pénétra dans la ville de S. Denis, dont le comte de Vic étoit gouverneur. Aux cris de victoire des assaillans, le comte crut la ville prise, & moins dans l'espérance de la recouvrer, que pour ne point survivre à sa perte, il se jeta lui septième dans les rangs des ennemis. Un seul trompette que de Vic

HENRI IV.

1590.

1591.

La ville de
S. Denis prise
& reprise.

De Thou,
liv. CI.

Davila,
liv. XII.

HENRI IV.
1591.

avoit mené avec lui, sonnoit la charge. A cette brusque attaque les Parisiens croyant les ennemis beaucoup plus nombreux, commencent à s'ébranler. Le gouverneur les presse plus vivement; les soldats de sa garnison se joignent successivement à lui. Dans le désordre, le chevalier d'Aumale est tué; les assaillans, dispersés & sans chef, se précipitent en foule par les mêmes brèches qui leur avoient procuré une entrée facile, & la ville est reconquise.

Journée des
farines.

Dans le même mois, le roi tenta à son tour de surprendre Paris. Cette entreprise fut nommée *la journée des farines*, parcequ'elle se fit par des officiers déguisés en paysans, qui, menant des ânes, des charettes, & des chevaux chargés de farines, devoient demander à être reçus dans la ville. Leur dessein étoit d'embarrasser la porte, de se rendre maîtres des corps de gardes, & d'y tenir ferme jusqu'à l'arrivée des troupes qui étoient cachées dans les fauxbourgs. Ils se présentèrent en effet avant le jour; mais soit connoissance du projet, soit simple soupçon, on ne voulut pas les recevoir. Pendant qu'ils faisoient instance, le jour parut; les Parisiens coururent aux armes. Henri qui n'avoit

compté que sur une surprise, n'osa ha-
zarder une attaque. Il retira ses troupes
avec la douleur de voir que cette ten-
tative n'avoit abouti qu'à fournir aux
factieux un prétexte plausible d'intro-
duire une forte garnison Espagnole :
précaution dangereuse à laquelle les
plus sages s'étoient jusqu'alors opposés
avec succès.

HENRI IV.
1591.

En attendant des circonstances plus
heureuses, le roi continua à s'emparer
des villes circonvoisines : il y mettoit des
garnisons, dont les courses gênoient
l'approvisionnement de Paris. Presque
toutes furent aisément emportées ; la
seule ville de Chartres, fortifiée par l'art
& la nature, soutint un siège opiniâtre.
Elle subit néanmoins le joug comme les
autres : le roi lui accorda une compo-
sition honorable. A son entrée, le magis-
trat lui fit les protestations ordinaires
de fidélité & d'obéissance à laquelle,
dit-il, nous sommes obligés par le droit
divin & humain ; & par le droit canon,
reprit le monarque, en poussant brus-
quement son cheval.

Prise de Char-
tres.
Matthieu,
liv. I. t. II.
page 65.

Ce prince étoit alors tourmenté par
des inquiétudes qui l'empêchoient de
goûter le plaisir de ses succès. En même
temps que la Ligue soulevoit son royau-

Commence-
ment du tiers-
parti.

Journ. de

HENRI IV.

1591.

Henri, IV.
*tome I.**Mém. de la*
*Ligue, t. IV.**Mém. de*
*Villeroi.**t. I. p. 83.**& tome IV.*
*page 263.**Mém. de*
Sully, t. I.
*p. 457.**Pasquier,*
liv. XIV.

me, l'ambition de quelques particuliers lui suscitoit des ennemis dans sa propre cour, & jusques dans sa famille. Le Cardinal de Bourbon, neveu de celui que les Ligueurs avoient autrefois reconnu pour roi, crut trouver dans les délais que Henri son cousin apportoit à sa conversion un prétexte plausible d'aspirer au trône. Naturellement le jeune prélat étoit plus ami de ses aises, que jaloux de commander. Il avoit même de la répugnance pour les travaux & les sollicitudes inséparables de l'intrigue; mais ses anciens précepteurs, son gouverneur, enfin les gens de sa petite cour, espérant tirer avantage de sa fortune, furent lui inspirer les sentimens convenables à leur projet.

Ses écrits.

Le cardinal se prêta à tout ce qu'on voulut; il souffrit qu'on répandît des écrits qui pouvoient être très-nuisibles au roi, en ce qu'ils l'accusoient de n'avoir aucun dessein de se convertir, & en conséquence exhortoient les Catholiques à se séparer de lui. Le prélat envoya même demander au pape sa protection, & solliciter une injonction à la Ligue de le reconnoître pour roi. Les prétentions du cardinal présentées aux courtisans par des agens habiles, causè-

rent de la fermentation dans les esprits, & donnèrent naissance à une faction qu'on appela *le tiers-parti*. HENRI IV. 1591.

Mieux conduite, & par un chef plus hardi, elle auroit pu devenir dangereuse. Mais tantôt la fortune, tantôt la vigueur manquèrent aux projets; & ils échouèrent, quoique les Ligueurs se joignissent volontiers au tiers parti, quand il étoit question d'attaquer le roi. Ainsi les uns & les autres concoururent à l'entreprise de Mantes. On avoit remarqué que Henri ayant fixé son conseil dans cette ville, y venoit quand les opérations militaires le lui permettoient, & y demeuroid sans grandes précautions. Cette sécurité fit concevoir quelque possibilité à l'enlever. Belin, gouverneur de Paris, & Villars, gouverneur de Rouen, convinrent, l'un de remonter, l'autre de descendre la rivière avec le plus grand nombre de troupes qu'ils pourroient rassembler, de se réunir à jour nommé sous les murs de Mantes, & de brusquer l'attaque. Ceux du tiers parti qui devoient être dans la ville avec le roi, avoient promis de seconder les assaillans en causant quelque émeute. Ils ne doutoient presque pas du succès. Leur embarras, au rapport de Sully, n'é-

Ses entreprises.

Satire
Menippée,
page 44.

Mém. de
Sully, chap.
II & III,
pag. 16.

Matthieu,
t. III l. 1,
page 63.

toit que de savoir ce qu'ils feroient du
 HENRI IV. roi quand ils l'auroient pris; *car*, di-
 1591. soient-ils, *tels oiseaux ne sont pas bons en cage*, expression qui insinue qu'on auroit bien pu s'en défaire; mais le complot fut découvert, & par conséquent manqua, parceque les royalistes surprirent des dépêches adressées au Pape, qui en contenoient tout le détail.

Les conseillers du cardinal tâchèrent de l'enhardir à un autre éclat qui ne réussit pas mieux. Sachant que le roi devoit proposer dans son conseil une surseance aux édits portés contre les Calvinistes, ils exhortèrent le jeune prélat à profiter de cette occasion pour signaler son zèle, & engager ses partisans à se déclarer. Il va au conseil dans ces dispositions. Le roi fait sa proposition: le cardinal se leve, bégaye quelques mots de protestation & veut sortir; mais le monarque voyant que les autres évêques présens ne faisoient aucun mouvement pour le suivre, jette sur lui un regard d'indignation, & lui ordonne de rester. Le cardinal couvert de confusion se remit à sa place, & ne remporta de sa démarche inconsidérée, que la honte de s'être avancé mal à propos.

Néanmoins les ministres du roi, Sully entre les autres, ne furent point d'avis qu'on brusquât ce jeune imprudent. On tâcha de le ramener en lui remontrant qu'agir comme il faisoit, c'étoit fournir des armes aux ennemis de sa maison. On prit même un biais encore plus sûr, savoir de gagner par des charges, des emplois & des gratifications, les personnes qui le conseilloyent. Par là le grand zèle de ces ardens Catholiques se rallentit, & les prétentions du tiers parti tombèrent pour un temps.

HENRI IV.
1591.

On suspend
sa mauvaise
volonté.

Le roi eut aussi alors un chagrin domestique suscitée par une femme qui lui avoit été chère, & que le dépit rendit une ennemie dangereuse. Dans sa première jeunesse Henri s'étoit laissé prendre aux charmes de Corisande d'Andouin, comtesse de Guiche : on l'a même soupçonné d'avoir sacrifié ses intérêts, après la bataille de Coutras, au plaisir d'aller porter les trophées de sa victoire aux pieds de sa maîtresse. De son côté Corisande aima de bonne foi le jeune monarque. Elle vendit ses pierreries & engagea ses biens pour l'aider dans la nécessité de ses affaires. Mais quelques années firent disparaître les charmes de la comtesse. Elle changea

Autre chagrin du roi.

au point que Henri eut honte de l'avoir
HENRI IV. aimée, & le lui fit sentir.

1591.

Rarement une femme pardonne un affront de cette espèce. L'amour de Corisande outragé, lui conseilla la vengeance, & lui en fournit les moyens. Elle savoit combien le roi redoutoit l'union de sa sœur Catherine avec le comte de Soissons, son cousin. Il appréhendoit que ce jeune prince, devenu trop puissant par ce mariage, ne voulût un jour lui donner la loi. Il comptoit d'ailleurs, en différant l'hymen de Catherine, se faire des partisans de ceux qui y prétendoient ; mais le prince & la princesse s'aimoient. Ce fut sur la connoissance de cette inclination mutuelle, que Corisande bâtit le système de sa vengeance. Elle se rend leur confidente & leur conseil, applaudit à la passion de ces jeunes amans, nourrit leurs feux, leur fournit les moyens de les entretenir en dépit du roi. Enfin elle les amène au point qu'ils étoient prêts à se marier à l'insçu du monarque. Il l'apprit cependant à l'extrémité, & n'eut que le temps de faire partir un de ses ministres qui heureusement arriva assez tôt pour parer le coup. Henri appela sa sœur auprès de lui, & fut obligé de prendre

contre la mauvaise volonté de la com-
tesse, des précautions toujours gênantes
en elles-mêmes, & qui le deviennent
encore davantage, quand l'attention
est partagée par d'autres objets d'une
importance plus marquée.

Tout cela arriva dans le temps que
le roi se trouvoit entre le tiers parti qui
le menaçoit d'élever un trône contre
le sien, s'il ne se faisoit Catholique, &
entre les Calvinistes qui parloient de se
choisir un autre chef, si Henri abandon-
noit leur religion; dans le temps qu'un
nouveau Nonce entroit en France, ar-
mé de tous les foudres du Vatican, pour
exhorter la noblesse & le peuple à for-
cer le clergé, sous peine d'excommuni-
cation, à embrasser la Ligue.

De la part
de la cour de
Rome.

A Sixte V avoit succédé Urbain VII,
qui ne regna que treize jours; il fut
remplacé par Gregoire XIV, après un
conclave long & orageux. Pendant sa
durée, le duc de Luxembourg, chargé
par le roi des affaires de Rome, écrivit
aux cardinaux une lettre qui dévelop-
poit toutes les ruses du conseil d'Es-
pagne, & qui les avertissoit de ne pas
prendre le change sur le but de la Li-
gue. « C'est l'ouvrage, leur disoit-il, de
» l'ancien ennemi des François; qui se

HENRI IV.

1591.

» sert du prétexte de la religion, pour
 » déchirer le royaume, afin de l'enva-
 » hir plus aisément, quand il aura épui-
 » sé ses forces par la guerre civile. Pres-
 » que tous les seigneurs François, & les
 » principaux Magistrats sont attachés
 » au roi : il a promis de se faire instruire
 » & il le fera, si, par une sévérité dé-
 » placée, on ne met obstacle à ses bons
 » desseins. Rappelez-vous les change-
 » mens funestes qu'un zèle imprudent
 » a fait éprouver à la religion, en Alle-
 » magne & en Angleterre, & craignez
 » le schisme qui éclatera infailliblement
 » en France, si vous voulez forcer les
 » Catholiques à abandonner le roi. »

Le duc de Luxembourg écrivit dans les mêmes termes au nouveau Pape, & le conjura de suspendre son jugement, jusqu'à ce que les princes & les seigneurs François lui eussent donné les éclaircissements nécessaires par une ambassade solennelle qui se préparoit.

Nouveau
 Nonce en
 France.

Mais les intrigues des Espagnols & des Ligueurs avoient déjà prévalu auprès de Gregoire. Au lieu d'attendre les instructions qu'on lui annonçoit, il commença par lever des troupes, leur assigna des fonds, & en donna le commandement au duc de Montemarcano

son neveu. En même temps il fit partir pour la France avec les pouvoirs les plus amples un nouveau Nonce nommé Marfile Landriano, prélat Milanois, aussi attaché aux Espagnols que Philippe Segá, & non moins entêté que lui des maximes ultramontaines.

HENRI IV.
1591.

A son arrivée dans le royaume, il se tint à Reims une assemblée où se trouvèrent avec le Nonce, les ducs de Mayenne, de Lorraine, & les autres princes de leur maison, les envoyés de Savoie & d'Espagne, & le cardinal de Pellevé, nommé depuis peu par le Pape, archevêque de cette ville. Ce prélat disoit qu'il étoit venu en France exprès pour sacrer le roi que les états généraux éliroient. On faisoit déjà grand bruit de ces états : les Ligueurs les regardoient comme le coup mortel pour le parti des Bourbons ; mais ils n'étoient pas encore convoqués. Il fut alors question de décider s'il convenoit de les assembler ou non. Quand on eût bien discuté les raisons pour & contre, les plus ardens se trouvèrent enfin contraints d'avouer qu'avant d'hasarder un pareil éclat, la dernière ressource de la sainte Union, il falloit mettre en meilleur train les affaires de la Ligue, de

Il se trouve
à l'assemblée
de Reims.

peur de se rendre ridicules en décidant
 HENRI IV. ce qu'on ne pourroit exécuter. On re-
 1591. garda donc comme nécessaire de sa-
 voir auparavant quelles forces l'Espagne
 voudroit employer au soutien de la
 bonne cause. Le président Jeannin fut
 chargé par l'assemblée d'aller s'en in-
 former. Le duc de Mayenne lui donna
 en particulier la commission de sonder
 les dispositions de Philippe à son égard,
 & de découvrir s'il pouvoit personnel-
 lement s'en promettre des secours par-
 ticuliers dans une occasion décisive.

Il use impru-
 demment de
 ses pouvoirs.

On agita aussi dans l'assemblée de
 Reims, s'il étoit à propos que le nonce
 fit valoir ses pouvoirs dans toute leur
 étendue. Le duc de Mayenne avec les
 plus sensés opinoit à user de ménage-
 ment, de peur de révolter les Fran-
 çois, toujours en garde contre les en-
 treprises de la cour de Rome. *D'ail-
 leurs, disoient-ils, les menaces d'ex-
 communication seroient bonnes après
 une victoire, pour servir de prétexte aux
 transfuges; mais à présent, que les af-
 faires du roi sont florissantes, ne croyez
 pas que personne l'abandonne sur de
 pareilles craintes.* Les autres préten-
 doient au contraire, qu'un coup de vi-
 gueur réchaufferoit les tièdes. Ils di-
 soient

soient qu'on savoit dans le public les intentions du pape, & que retrancher quelque chose de la sévérité de ses ordres, ce seroit paroître se défier de sa propre cause ; qu'il falloit donc frapper le coup au hasard de tous événemens. Ce sentiment prévalut & Landriano livré à l'impétuosité de son caractère, fulmina les bulles, par lesquelles il exhortoit les laïcs à quitter le parti du roi, & l'ordonnoit aux ecclésiastiques, sous peine d'être excommuniés & privés de leurs bénéfices.

HENRI IV.
1591.

Mais il fut bien étonné, lorsqu'au lieu de voir plier les François sous ses menaces, comme il s'en étoit flatté, il entendit une réclamation générale. Le roi donna un édit, dans lequel, renouvelant la promesse de se faire instruire, qu'il avoit solennellement jurée en montant sur le trône, il se plaignoit amèrement des obstacles que ses ennemis apportoit à sa conversion, en lui suscitant tous les jours de nouveaux embarras. Il taxoit la conduite du pape de précipitation, celle du nonce d'imprudence. Pour la conservation de son autorité royale, des Loix de son royaume, des libertés de l'église Gallicane, il renvoyoit l'affaire à ses Parlemens &

Réclamation
du roi.

162 *L'Esprit de la Ligue.*

 exhortoit les archevêques, évêques &
HENRI IV. autres prélats de s'assembler au plutôt,
1591. pour statuer selon les saints Canons, sur
l'injustice des censures prononcées par
les monitoires de Landriano.

Des Parle-
mens.

En conséquence, les Parlemens de
Tours & de Châlons appelèrent com-
me d'abus des bulles du nonce. Ils les
déclarèrent scandaleuses, pleines d'im-
postures, tendantes à exciter la révolte;
& comme telles, les condamnèrent à
être brulées par la main du bourreau.
Ces cours décrétèrent le nonce lui-mê-
me d'ajournement personnel & ensuite
de prise de corps. Elles promirent une
récompense à ceux qui le livreroient,
& défendirent sous peine de mort de
le recevoir & de le loger chez soi. Le
même arrêt déclaroit criminels de lèze-
majesté, déchus de leurs bénéfices,
tous ceux qui publieroient & soucri-
roient ces bulles. Il défendoit d'envoyer
de l'argent à Rome, & recevoit le pro-
cureur-général appelant au futur concile
de l'élection de Grégoire XIV.

De; évêques.

Les évêques royalistes ne montrèrent
pas moins de zèle. En termes plus mé-
nagés que les Parlemens, ils n'en déci-
dèrent pas moins que les excommuni-
cations fulminées par le nonce étoient

injustes dans le fond & dans la forme, qu'elles avoient été lancées à la sollicitation des ennemis de la France, & qu'elles ne devoient lier, ni les évêques, ni les autres Catholiques fidèles au roi. Ils exhortoient en conséquence les foibles à ne se pas laisser effrayer, & à continuer d'agir dans l'obéissance due au prince légitime.

HENRI IV.

1591.

Ce sage mandement des évêques royalistes fut contredit par d'autres mandemens des évêques Ligueurs, comme les arrêts de Tours & de Châlons furent combattus par ceux du Parlement de Paris. On écrivit, on se réfuta, on fit brûler les ouvrages les uns des autres. Ces exécutions mirent beaucoup de chaleur dans les esprits, sans avancer les affaires; mais ce fut beaucoup pour le roi, que la Ligue n'y gagna rien, sur-tout après une démarche que ce prince avoit hasardée dans ces circonstances délicates.

On a vu qu'en 1577, Henri III avoit donné à Poitiers, un édit très-favorable aux Calvinistes. Il le révoqua malgré lui, lorsque huit ans après le duc de Guise le força à la paix de Nemours. Henri IV pressé des deux côtés, crut ne pouvoir mieux établir la bonne in-

Edit en faveur des Calvinistes.

HENRI IV.

1591.

telligence nécessaire entre les Calvinistes & les Catholiques de son parti, qu'en rappelant les dispositions de cet ancien édit. » Si on n'accorde quelque chose aux réformés, *dit le roi*, dans un conseil assemblé à ce sujet, il est à craindre qu'ils ne le prennent d'eux-mêmes, & que rebutés par leur principe naturel, ils ne se choisissent un chef, comme a été autrefois l'amiral de Coligny : ainsi il y auroit deux rois dans le royaume. Voici, *ajoutoit le roi*, une armée étrangère qui marche à notre secours; si en arrivant, elle trouve les réformés dans l'oppression, il ne faut pas douter qu'elle ne fasse en leur faveur des demandes exorbitantes. Prévenons ce moment. Accordons de bonne grace ce que nous ne pourrions refuser alors : c'est le seul moyen d'empêcher toute division entre les sujets fidèles, & de les faire vivre en paix, sous la protection des Loix ». Le conseil étoit presque tout composé de Catholiques, entre lesquels se trouvoient beaucoup d'évêques ; néanmoins ils applaudirent aux motifs du roi, & l'édit fut renouvelé avec la clause qu'il auroit force de Loi dans l'état, seulement jusqu'à ce que la paix

étant rétablie, les différends de la religion pussent être terminés à l'amiable.

HENRI IV.

1591.

Cette armée auxiliaire, dont parloit Henri, s'avançoit enfin, de toutes les parties de l'Allemagne, vers les frontières de France. Dès la fin de l'année dernière, sur la nouvelle des préparatifs que faisoient contre lui les princes Catholiques, le roi, comme nous l'avons dit plus haut, avoit envoyé Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, parcourir les cours Protestantes, & y chercher du secours. Quelqu'activité qu'il mît dans la négociation, les succès en furent lents, mais du moins réels. Il forma un corps de cinq à six mille cavaliers, & d'environ onze mille fantassins, qu'il amena sur les frontières au milieu de Septembre.

Une armée étrangère vient au secours du roi;

Henri, après le siège de Chartres assiégea Noyon, que le duc de Mayenne, quoiqu'à la tête d'une armée supérieure, laissa prendre sans coup férir. Le roi mit ensuite son infanterie en garnison dans les places de Picardie, & avec sa cavalerie il alla au devant de l'armée Allemande. Il la trouva composée d'excellentes troupes, & en reconnaissance du service, que Turenne venoit de lui rendre, il lui fit épouser

Et se joint à lui.

HENRI IV.

1591.

l'héritière du duché de Bouillon : récompense politique , qui réunissoit plusieurs avantages. Par cette alliance Henri éloignoit Turenne des terres considérables qu'il possédoit dans le Quercy , le Limousin & le Périgord , où la multitude de ses vassaux le rendoit redoutable ; il opposoit au duc de Lorraine un adversaire actif , & il assuroit cette frontière contre les irruptions étrangères. Dès le lendemain des nôces , le roi fut obligé d'emprunter les pierres de la jeune épouse , pour appaiser les Allemands , qui commençoient à murmurer de ne pas trouver , en arrivant , l'argent qu'on leur avoit promis. Son intention ensuite étoit d'attaquer le duc de Mayenne.

Ce général avoit été renforcé par les troupes du pape , dont la Ligue attendoit un grand effort ; mais ces auxiliaires , au lieu d'aller droit à leur destination , s'étoient arrêtés sur la route à faire la guerre en Dauphiné , pour le duc de Savoye , contre les généraux du roi , & ils l'avoient fait malheureusement , de sorte qu'ils arrivèrent auprès de Mayenne très-diminués & fort maltraités. N'osant les exposer contre des troupes fraîches , il les mit avec le reste

de son armée, dans de bons quartiers, où il se fortifia; & le roi appréhendant de perdre trop de temps à les en tirer, prit à travers la Picardie, la route de Rouen, dont il avoit promis aux Anglois de faire le siège.

HENRI IV.
1591.

Il recevoit de tous côtés les nouvelles les plus favorables. Ses lieutenans tenoient la campagne dans presque toutes les provinces, & dans celles où ils n'étoient pas supérieurs, ils balançoient du moins les succès. Telle étoit la Bretagne dont le duc de Mercœur, prince Lorrain, comptoit se faire un état particulier, à l'aide des Espagnols qu'il y avoit appelés. Un seul homme arrêtoit ses progrès, & tenoit lieu au roi du grand nombre de troupes qu'il auroit été forcé d'opposer à Mercœur. C'étoit le brave la Noue, dont la capacité est assez connue par les *Commentaires politiques & militaires* qu'il nous a laissés. Excellent sur-tout dans une guerre de chicane : bois, ravines, montagnes, marais, tous les obstacles que présente un pays coupé & couvert, il savoit les tourner à son avantage. Jamais il n'étoit sans ressource. Battu un jour, il se remontroit en force le lendemain. Sa réputation seule lui donnoit des soldats;

Mort de la
Noue.

HENRI IV.
1591.

sans cesse il harceloit l'ennemi, & formoit des entreprises. Il périt enfin au siège de Lamballe, dont il voulut reconnoître lui-même la brèche pour livrer l'assaut, & il emporta les regrets de tous les François. Ses vertus militaires étoient relevées par l'innocence de ses mœurs, sa modération, sa droiture & une équité incorruptible. La Noue ne laissa pour héritage à ses enfans que des dettes, qu'il avoit contractées pour le service de l'état & qu'ils acquitèrent fidèlement.

Le jeune duc de Guise se fauve de prison.

De Thou,
liv. CII.

Davila,
liv. XII.

Ainsi la France se voyoit enlever ses meilleurs citoyens, pendant que les factieux, dépouillant tous sentimens patriotiques, s'indignoient de ce que le duc de Mayenne avoit mis à ses desirs des bornes qui pouvoient faciliter la paix. Selon eux, il auroit dû prendre la couronne, dès le commencement; faire ducs & comtes tous ses parens & les gouverneurs de province les plus accrédités; traiter avec les Catholiques royalistes, & pousser le roi de Navarre à outrance. Il n'est point douteux que le duc de Guise ne se fût conduit ainsi, si ses projets ambitieux n'eussent été terminés à Blois avec sa vie; & les esprits étant affectés comme ils

ils l'étoient, on peut presque assurer qu'il auroit réussi. Mais outre qu'une résolution si extrême n'alloit pas au caractère du duc de Mayenne naturellement modéré, peut-être encore l'auroit-il hasardé en pure perte. Guise dans son parti ne voyoit personne qui eût osé lui disputer la couronne. Mayenne au contraire étoit environné de compétiteurs, parens & étrangers, & lorsqu'il y pensoit le moins, il lui en survint un plus dangereux que tous les autres, savoir, son neveu le duc de Guise qui ayant été enfermé dans le château de Tours, après le meurtre du duc son père, s'en sauva heureusement, le mois d'Août de cette année.

HENRI IV.

1591.

Henri IV fut d'abord fâché de cette évasion; mais il s'en consola par la réflexion, qu'un chef de plus dans le parti en diviseroit davantage les membres; ce qui arriva. La fameuse duchesse de Montpensier croyant voir revivre un frère chéri dans ce jeune neveu, s'y attacha plus, dit-on, qu'il ne convenoit à une tante, (*) & com-

Joie des
Parisiens.

(*) J'ai vu autrefois, dit Menage, des lettres fort passionnées, qu'elle lui avoit écrites. C'est pour cela que dans la Saïre Ménippée, le héraut qui donne les places aux Etats crie : *Madame de Montpensier,*

HENRI IV. 1591. mença à négliger le duc de Mayenne. Les Parisiens firent des feux de joie à l'occasion de sa délivrance, & les Espagnols fondèrent dès-lors sur lui les espérances, qu'ils firent dans la suite éclater aux états de Paris. Ils lui marquèrent les plus grands égards pour se l'attacher. Mayenne en prit de l'ombrage, & les factieux de Paris se flattant désormais d'être mieux appuyés par un chef plus entreprenant, en conçurent une nouvelle audace.

Opinions diverses dans Paris.

Journal de Henri IV, tome I.

Après la journée des farines, les seize, comme nous l'avons dit, prirent le prétexte de la crainte d'une autre surprise, pour faire augmenter de quatre mille hommes la garnison étrangère de Paris : nouveauté qui ne passa point sans altercation, entre les zélés partisans d'Espagne & le Parlement. Cette dispute fut comme un trait de lumière, qui éclaira les deux partis sur leurs intentions réciproques. Jusqu'alors ils s'étoient crus dans les mêmes sentimens, guidés dans leurs actions uniquement par l'amour de la religion & de la patrie ce fut donc avec la dernière sur-

prise, que par les explications auxquelles l'affaire de la garnison donna lieu, le Parlement s'aperçut que les seize & leurs adhérens étoient une troupe de traîtres, achetés par les Espagnols, prêts à bouleverser l'état, pour remplir leurs engagemens. Les seize au contraire étoient étonnés qu'on ne fût pas aussi vif qu'eux sur les intérêts de l'Espagne, qu'ils regardoient comme inséparables de ceux de la sainte union.

HENRI IV.
1591.

Il naquit de ces découvertes une grande défiance entre ces personnes auparavant si unies. Elles ne prenoient plus de résolution, elles n'imaginoient plus de projets, qui ne fussent regardés, par le parti opposé, comme un piège. Dès-lors l'aigreur de la faction se joignant au desir naturel qu'ont tous les hommes de faire prévaloir leurs opinions, on s'attaqua dans les conversations & dans les écrits, d'abord avec quelques ménagemens, ensuite avec toute la fureur de la haine. Pour se soutenir, chaque parti s'attacha à ceux dont il espéroit plus de secours : les seize aux Espagnols, le Parlement au duc de Mayenne.

Réciproquement le duc commença à avoir plus d'égards pour le Parle- But des Espa- gnols décou-

HENRI IV. ment, sur-tout depuis qu'il se fut bien assuré des dispositions des Espagnols.

1591. Il en eut les premières certitudes par le président Jeannin, que l'assemblée de Reims avoit député auprès de Philippe. Jusqu'alors Mayenne s'étoit imaginé que, si les affaires n'avançoient pas, c'é-

vert par
Mayenne.

*Mém. de
Villeroi,
t. I. p. 276.*

*Mém. de
Jeannin.*

toit la faute des ministres d'Espagne, toujours lents dans leurs procédés, & il ne doutoit pas que Philippe mieux instruit, ne le secourût puissamment. Mais Jeannin l'assura que le conseil n'agissoit que par ordre du roi, & que le retard venoit non d'indécision, mais d'un parti pris de le laisser toujours dans le besoin : afin de le faire entrer malgré lui dans les vues de l'Espagne ; que tout tendoit dans cette cour à faire assembler les états généraux à Paris, dont elle se croyoit maîtresse, par la faction des seize, & à faire élire reine de France l'infante, jeune princesse, singulièrement aimée de son père : qu'après cela il n'y avoit pas d'efforts auxquels la Ligue ne dût s'attendre. Sur ces connoissances Mayenne prit aussi son parti. Ne pouvant se flatter d'obtenir la couronne, il résolut de retenir du moins le plus long-temps qu'il pourroit l'autorité de lieutenant général du royaume,

- Dans ces entrefaites arriva la mort de Grégoire XIV, dont la nouvelle consterna les Ligueurs. Innocent IX son successeur, quoique redevable en grande partie de son élection à la faction d'Espagne, déclara que l'état de ses finances ne lui permettoit pas de soudoyer désormais les troupes que Grégoire avoit envoyées en France ; de sorte qu'elles se feroient débandées dans les quartiers de rafraichissement où elles étoient encore, si l'Espagne ne les eût prises à sa solde. Il paroît d'ailleurs que le nouveau pontife n'étoit pas fort porté à favoriser les menées sourdes de Philippe, puisqu'il montra un vif desir de voir finir l'anarchie en France, par l'élection d'un roi Catholique. Il insinua qu'on devoit jeter les yeux sur le cardinal de Bourbon, ce qui donna quelque ressort au tiers-parti. Néanmoins le pape laissa toujours légat dans le royaume le fougueux Sega évêque de Plaisance, fait cardinal depuis peu, à la recommandation d'Espagne, & il le continua sur ce principe : *Que les nouveaux ministres ne font qu'estropier les affaires, avant que de les entendre.* Ainsi le ministre continua de porter tout à l'excès, quoique sa cour fût

HENRI IV.
1591.

Mort de Grégoire XIV.

HENRI IV.

1591.

Les Espagnols
veulent mai-
triser le duc
de Mayenne.

rentrée dans des sentimens de modération.

Il se livra d'autant plus hardiment à son penchant, qu'il se flattoit de voir bien-tôt les projets de la cour d'Espagne réalisés, par le retour du duc de Parme en France. Deux motifs engagèrent ce général à y ramener son armée : 1.^o les instances du duc de Mayenne, qui déclara qu'il traiteroit avec le roi, si on ne se hâtoit de faire lever le siège de Rouen, dont la prise entraîneroit nécessairement la défection de beaucoup d'autres villes, & peut-être la dissolution de la Ligue.

2.^o L'envie d'assembler les états, pour y faire élire l'infante; mais Farnèse moins confiant que les ministres de son roi, vouloit, en cas de mauvais succès, avoir du moins entre ses mains une place forte qui le dédommageât de ses frais. Il demanda la Fère, sous prétexte d'y former son dépôt d'artillerie. Mayenne rejeta bien loin la proposition: jamais, disoit-il, il ne se dessaisiroit de cette place, qu'il prétendoit lui appartenir en propre, comme faisant partie de la dot de sa femme. D'ailleurs, si on s'attache à ce qui coûte, cette ville devoit lui être très-précieuse, puisqu'il en

avoit déjà acheté la conservation par un crime. La Ligue y avoit nommé gouverneur le marquis de Maignelay, seigneur de Picardie : Mayenne eut quelque soupçon qu'il traitoit secrètement avec le roi ; & sur ces simples indices, il le fit assassiner. On se récria contre cette action ; mais le duc la soutint juste, & n'excédant point son pouvoir de lieutenant général du royaume. Tout le monde dans son parti ne convenoit pas de ce droit, & on dit alors assez publiquement : *Que les armes de la Ligue n'étoient éguisées que contre ceux qui ne s'en défioient pas.* Malgré ses premières protestations, Mayenne fut obligé de se relâcher. Il permit que la Fere reçût garnison d'Espagnols, & qu'ils en restassent maîtres, tant que l'artillerie y demeurerait.

HENRI IV.
1591.

Farnèse, politique prudent, comptoit pour beaucoup de s'être acquis une ville de défense dans le royaume ; mais Jean-Baptiste Taxis & Diego d'Ibarra, agents d'Espagne, résidens à Paris, avoient des vues plus étendues. C'étoient de ces hommes à projets, dont les cours sont pleines, génies ardens, qui forment un plan, l'ornent de toutes les possibilités dont il est suscepti-

Caractère &
but de leurs
ministres.

HENRI IV.
1591.

ble ; & , pourvu seulement qu'on les laisse commencer , ils engagent bientôt ceux qui les écoutent , dans des dépenses que l'appas du succès & la honte de perdre ses avances , en reculant , rend toujours plus considérables. Ce furent sans doute des conseillers de cette espèce , qui , du projet très-possible d'envahir quelques provinces , à l'aide de la guerre civile , amenèrent Philippe II au dessein chimérique de subjuguier la France entière. Il crut y parvenir , par le moyen des factieux de Paris , auxquels il prodigua ses trésors ; mais il ne réussit qu'à leur faire commettre des crimes , dont l'énormité décrédita son parti.

Expulsion de
l'évêque de
Paris.

*Journal de
Henri IV.
tome I.*

Mayenne à qui le zèle inconsidéré des seize étoit suspect depuis longtemps , regarda leur crédit comme un rempart élevé contre sa puissance , si-tôt qu'il eut lui-même séparé ses intérêts de ceux des Espagnols : c'est pourquoi il s'appliqua à miner leur autorité. De leur côté , conseillés par les agens Espagnols , ils ne négligèrent rien pour se rendre maîtres absolus dans la ville. Les plus échauffés tenoient des assemblées séditieuses , dans lesquelles on murmuroit hautement contre la

lenteur du duc de Mayenne : on se plaignoit de la tiédeur qui commençoit à s'emparer même des seize, & on l'attribuoit au secret penchant que le cardinal de Gondi, évêque de Paris, avoit pour la paix. Ce prélat doux & modéré, gênoit le légat, qui imagina, pour s'en défaire, de le mettre dans la dure alternative de signer le decret de Sorbonne, ou de quitter Paris. Gondi aima mieux se retirer, que de signer un acte qui excluoit du trône le prince légitime : il s'évada. On fit contre lui des procédures : ses revenus saisis furent appliqués aux besoins du parti, & le légat se trouva ainsi maître du spirituel dans la capitale.

Pour qu'il fût aussi maître des affaires générales, il auroit fallu que les seize y eussent eu la même influence qu'autrefois ; mais nous avons vu que le duc de Mayenne avoit eu soin d'introduire dans le conseil de la Ligue nombre de personnes prudentes, capables d'arrêter la fougue des factieux. Ceux-ci sentirent le frein : & pour le secouer, ils imaginèrent de dresser une requête, par laquelle ils demandoient au duc, qu'il lui plût d'admettre désormais au conseil des hommes plus habiles & plus

HENRI IV.
1591.

Affaire de
Brigard.

*Journal de
Henri IV.*
tome II.

Cayet l. II.
pag. 522.

Pasquier,
liv. XVII.

178 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI IV.

1591.

affectionnés à la sainte-union ; cela vou-
loit dire dans leur langage , des fanati-
ques , & des enthousiastes comme eux.
Leur requête contenoit encore un au-
tre article. Ils se plaignoient que le
Parlement avoit absous un nommé Bri-
gard , procureur de la ville , accusé
d'intelligence avec le *Béarnois*. Mayen-
ne les tança vivement de ce que bor-
nés d'abord à la ville de Paris , ils vou-
loient maintenant se mêler de gouver-
ner l'état. Il leur reprocha qu'ils ne
s'occupoient qu'à donner de mauvai-
ses interprétations à ses actions , & à
le noircir dans l'esprit des peuples ,
pendant qu'eux-mêmes se livroient en
aveugles au conseil d'Espagne , au pré-
judice de la fidélité qu'ils lui devoient
comme lieutenant général de la cou-
ronne. Cependant il finit par leur pro-
mettre quelque satisfaction sur l'affaire
de Brigard.

Complot con-
tre le prési-
dent Brisson.

Comme cette promesse faite unique-
ment pour les calmer , ne s'exécutoit pas ,
outrés de ne pouvoir faire sur ce mal-
heureux un exemple qui auroit inti-
midé les autres , ils s'en prirent à ses
juges , c'est-à-dire , au Parlement mê-
me. Il étoit alors présidé par Brisson ,
très-habile jurisconsulte , fort attaché

à ses études & à ses livres. Quand le Parlement se dispersa après l'attentat de Buffly le Clerc, Briffon se laissa mettre à la tête de la partie qui restoit à Paris. On le taxe même d'avoir été flatté de la préférence. Mais, s'il eut la foiblesse d'accepter la place & de s'en croire honoré, du moins s'y conduisit-il toujours selon les règles d'une exacte probité, ne souffrant pas qu'on procédât autrement que selon les formes juridiques. C'est ce qui sauva Brigard, que Briffon renvoya absous, parcequ'il ne le trouva pas convaincu.

HENRI IV.

1591.

Tant de circonspection ne pouvoit plaire à des brouillons qui ne vou-
Fureur de Pelletier.
 loient point de délais dans leurs vengeances. Briffon, l'organe de la justice & des loix, leur devint odieux. Ils tentèrent d'abord de le faire assassiner. Le coup manqua, parcequ'un soldat, qu'ils avoient voulu gagner, refusa de se prêter à cette action infâme. On est surpris de voir jusqu'où ces furieux pouf-
 foient la rage & l'effronterie. Pelletier, curé de saint Jacques de la boucherie, eut l'audace de dire en pleine assemblée : *Messieurs, c'est assez connivé. Il ne faut pas espérer jamais avoir raison de la cour de Parlement en justice.*

~~Henri IV.~~ *C'est trop endurer. Il faut jouer des*

HENRI IV. *couteaux.* Il ajouta avec la même hardiesse : *Je suis averti qu'il y a des traîtres dans cette compagnie , il faut les chasser & jeter dans la rivière.*

Arrêt de
mort contre
le président
Brissot , les
conseillers
Tandif & Lar-
ther.

En effet , pour l'exécution de l'affreux complot qu'ils méditoient , il ne leur falloit que des gens dévoués & incapables de remords. Tels étoient Bussy le Clerc , gouverneur de la Bastille , Cromé , conseiller au grand Conseil , Louchard commissaire , Ameline avocat , Emmonot , Cochery & Anroux capitaines de quartiers , chefs de l'entreprise. Ces hommes de sang jurèrent la mort du président ; mais tant pour leur sûreté , que pour l'exemple , ils voulurent revêtir leur arrêt d'une forme de justice. On a remarqué qu'il y avoit dans le conseil de la Ligue , des gens sages & éclairés , qu'il n'étoit facile ni de séduire ni de surprendre ; néanmoins les conjurés conçurent le projet de s'appuyer du suffrage même de ces sages ; de donner à la condamnation de Brissot l'apparence d'un decret du conseil général , & ils y réussirent.

Sous prétexte que les délibérations ne pouvoient rester secrètes entre un si grand nombre , ils demandèrent qu'il

fût fait sur la totalité un choix de douze personnes qui auroient plein pouvoir d'expédier les affaires pressées : ce qu'on accorda, à condition néanmoins de communiquer à l'assemblée générale les résolutions importantes, avant leur exécution. Ce point obtenu, à force de démarches & de brigues, ils composèrent leur comité comme ils voulurent. Tous les jours, ils assembloient le grand conseil de l'union & fatiguoient les députés de l'affaire de Brigard, des mesures à prendre pour forcer le Parlement à rendre justice, & de la crainte que la trahison ne devînt plus commune par l'impunité. Ces douze hommes répandus dans l'assemblée remuoient les esprits, communiquoient leur feu & faisoient des prosélites. Ils propo-
soient tantôt des prières & des suppliques, au duc de Mayenne, tantôt des voies de fait, puis ils revenoient aux murmures, & aux plaintes contres les traîtres & leurs fauteurs. Dans l'embarras qu'ils affectoient, on n'étoit pas surpris de leur voir quelquefois prendre comme par inspiration, des résolutions inattendues. Quand elles ne présentoient rien de dangereux, les sages cédoient, pour éviter pire.

HENRI IV. 1591. Un jour Buffy le Clerc se lève, comme un enthousiaste, & propose de signer de nouveau l'édit d'union. Aussitôt il présente un papier blanc, sous prétexte qu'on n'a pas le temps d'inscrire la formule, mit son nom au bas, & le fait passer à ses voisins qui l'imitent. Une autre fois, l'un du conseil des douze élève une difficulté; & comme on ne tomboit pas d'accord, il propose de la consulter en Sorbonne. Il présente donc encore un papier blanc, disant qu'il n'y a qu'à toujours signer, & que le mémoire s'inscrira au dessus. Quelques-uns cependant résistoient; mais enfin, ils se laissent entraîner par l'exemple.

Il est exécuté.

Maîtres de ces signatures, ces scélérats écrivent au dessus l'arrêt de mort du président Brisson, de Claude Larcher conseiller au Parlement, & de Jean Tardif conseiller au Châtelet: les deux derniers, odieux aux factieux, parcequ'ils montroient du penchant pour la paix. Le seize Novembre de grand matin, des députés du conseil des Douze, se rendent à la maison du président Brisson. Il sortoit dans le moment pour aller au Palais. Ils lui disent que le conseil de l'union le de-

mande à l'hôtel-de-ville. Brissou se laisse conduire. En passant près du petit Châtelet, ils détournent la mule & le font entrer en prison.

HENRI IV.

1591.

Il y trouve pour premier objet : *des hommes couverts d'un roquet noir, sur lequel il y avoit une grande croix rouge.* Sans lui donner le temps de se reconnoître, ils lui annoncent qu'il faut mourir. L'un lui arrache son chapeau, l'autre le fait mettre à genoux. Le greffier lui lit sa sentence. Il y étoit dit qu'on le condamnoit à être pendu, pour avoir entretenu commerce avec les Hérétiques, ennemis de la religion & du royaume. Quels sont mes juges ? demande Brissou étonné ? où sont les témoins. Quelles sont les preuves ? Les scélérats se regardent, sourient de sa simplicité & lui disent de se hâter, qu'il n'y a pas de temps à perdre. Le président demande du moins qu'on lui fasse venir un avocat nommé d'Alençon, qui demeurait chez lui. On lui refuse cette grâce. *Je vous prie donc,* dit-il à ses boureaux, *de lui dire que mon livre que j'ai commencé ne soit point brouillé, qui est une tant belle œuvre.* Il se tourna ensuite vers un prêtre, qu'on avoit fait venir, se confessa

& fut pendu à une échelle arc boutée
 HENRI IV. contre une poutre.

1591.

A peine étoit-il mort , que d'autres satellites amènent Claude Larcher & Jean Tardif. Comme on lisoit leur sentence , Larcher apercevant le corps de Brissot , s'écrie qu'il n'est pas besoin d'en lire davantage , que la vie lui est à charge après l'indigne traitement qu'on a fait à ce grand homme. Ils se confessèrent , s'abandonnèrent au bourreau & moururent sans plaintes ni murmure. Les corps des trois magistrats furent portés à la grève , & attachés en chemise chacun à une potence , avec des écriteaux diffamans.

On tâche
 inutilement
 d'ameuter le
 peuple.

Le peuple alla les voir ; mais sans donner aucune marque de joie. Les conjurés s'attendoient que la populace applaudiroit , & qu'à la faveur de l'impression que feroit ce spectacle , il seroit aisé d'exciter une émeute & de se rendre maîtres de la ville , malgré la noblesse & la bonne bourgeoisie. Il y avoit dans cette intention des gens apostés , qui rodoient dans la place de Grève. Ils se mêloient aux pelotons des curieux , noircissoient par des imputations calomnieuses la mémoire des proscrits , & tâchoient d'échauffer ceux qui
 les

les écoutoient. Il parut aussi à ce dessein

des gens armés, tant François qu'Espa- HENRI IV.
gnols, comme prêts à seconder le zèle 1591.
des bien intentionnés; mais tout cela
inutilement. Le peuple regarda & ne
dit mot. Les bons bourgeois, les ma-
gistrats & les nobles se renfermèrent
chacun dans leurs maisons abattus de
tristesse; & les conjurés, au lieu de l'em-
portement & de la fureur, dont ils
comptoient profiter, ne virent autour
d'eux qu'horreur & consternation. Le
spectacle de ces cadavres leur devenant
plus nuisible qu'avantageux, ils les firent
ôter du gibet au bout de deux jours.

Ce morne silence, signe d'une im- Crainte des
probation universelle, les obligea de coupables.
songer à leur sûreté. Les assemblées
générales se tenoient toujours. Les con-
jurés du petit conseil tâchèrent d'y faire
ratifier leur crime; mais inutilement. Ils
écrivirent au roi d'Espagne, pour se
mettre sous sa protection. Ils reclamè-
rent les bons offices des agents Espa-
gnols, & du jeune duc de Guise auprès
du duc de Mayenne, dont ils appré-
hendoient principalement le courroux.
Ils eurent même le dessein, ne se fiant
pas trop aux recommandations, de s'as-
surer des duchesses de Nemours & de

HENRI IV. Montpensier, mère & sœur du lieutenant général, pour leur servir d'ôtages contre sa vengeance.

1591.
Leur punition.

Mayenne étoit alors avec son armée à Soissons, où il attendoit le duc de Parme. Les princesses alarmées lui écrivirent les lettres les plus pressantes. Le Parlement, les principaux bourgeois, la noblesse joignirent leurs instances. Tous le conjuroient de partir sur le champ, de venir les délivrer de l'esclavage & de la mort. Les agents d'Espagne tentèrent de le retenir, en l'épouvantant : ils feignoient d'appréhender pour lui la fureur du peuple qu'ils disoient très-porté à soutenir les auteurs du meurtre des magistrats. Ils lui conseilloyent de ne point s'exposer & de traiter la chose de loin. Enfin, ils offroient leur médiation, & se faisoient fort d'obtenir des coupables une réparation dont il seroit content. Sans les écouter, le lieutenant général laisse son armée sous les ordres du duc de Guise son neveu, prend un corps de cavalerie d'élite, arrive à Paris, fait mettre les bourgeois sous les armes & somme la Bastille. Bussy le Clerc son gouverneur, demande quelques heures pour délibérer, Mayenne tire du canon de

l'arsenal & le fait pointer contre cette forteresse. Aussi-tôt Bussy se rend à la seule condition de n'être pas recherché pour la mort des magistrats.

HENRI IV.

1591.

Cinq jours se passent à établir de bons corps de garde , à s'assurer de la ville & à faire les informations nécessaires. Les agens d'Espagne , les parens & amis des coupables renouvellent leurs sollicitations. Aucun ne cherche à les justifier du fait , tous ne les excusent que par l'intention. Mayenne impénétrable écoute , ne donne ni alarmes ni espérances. Mais la nuit du trois au quatre Décembre , par son ordre on surprend dans leurs lits Louchard , Anroux , Emmonot , Ameline. Il les fait pendre dans une salle basse du Louvre & on les attache ensuite à des gibets , afin qu'ils soient reconnus de tout le monde. En même temps paroît une amnistie dont étoient exceptés Cromé & Cocheray , qu'on chercha inutilement , & qui échapèrent. Le greffier & le boureau , exceptés aussi de l'amnistie , furent dans la suite pris & punis du dernier supplice. L'ordre étant rétabli dans la ville , & la tyrannie des seize détruite , Mayenne retourna à son armée , qui fut bien-tôt jointe par celle du duc de Parme.

1591.
Siège de
Rouen.

Pendant ce temps le roi pressoit les attaques de Rouen. Cette ville qui dix-neuf ans auparavant avoit soutenu un siège opiniâtre contre les Catholiques, renfermoit alors un peuple tout dévoué à la Ligue. Sa garnison étoit nombreuse, commandée par Villars-Brancas, capitaine expérimenté & jaloux d'honneur; aussi ne négligea-t-il rien de ce qui pouvoit assurer la place. Il fit relever les fortifications : pour la sûreté de la rivière, il arma de longues barques, dont il donna le commandement à un habile marin, nommé Laurent Anquetil. Le Parlement seconda puissamment le gouverneur. On renouvela le serment d'union, après une messe solennelle, comme à Paris. Il fut défendu sous peine de mort, d'entretenir aucune intelligence avec le Navarrois. Les lettres que le roi envoya ne furent point lues, ses hérauts ne furent point écoutés, & quelques citoyens s'étant laissé gagner furent découverts & punis du dernier supplice. Les habitans se partagèrent volontairement les travaux militaires. Ils faisoient la fonction de pionniers & de soldats. Dès le commencement du siège, on dressa un inventaire des vivres & on les distribua avec me-

ture. Malgré ces soins la ville ressentit la disette dès la fin de Décembre ; & elle attendoit avec la plus vive impatience le secours promis par le duc de Parme.

HENRI IV.
1591.

Mais quelque nécessaire que fût ce secours, ce n'étoit ni le premier, ni le principal motif de l'entrée du duc de Parme en France. Les ministres d'Espagne en espéroient l'assemblée des états & l'élection de l'infante. C'est par-là qu'il vouloient commencer. Ils le déclarèrent nettement au duc de Mayenne ; & dans plusieurs conférences, ils firent auprès de lui des instances qui approchoient de la violence. Farnèse voyant que le duc de Mayenne ne goûtoit pas la proposition, suivoit ce projet avec plus de ménagemens & plus d'égards extérieurs pour le lieutenant général. Il n'hésitoit pas à condamner la chaleur de Taxis & d'Ibarra, & les actions indiscrètes qu'elles avoient produites. Pendant que ces deux agens négocioient avec tout le monde, pour tâcher de se passer de Mayenne, Farnèse au contraire lui répétoit souvent qu'il ne vouloit traiter qu'avec lui, qu'il en avoit commission expresse du roi d'Espagne. Pour gagner sa confiance, il en passoit

1592.

Le duc de Parme vient en France.

De Thou,
liv. cii.

Davila,
livre XII.

Mém. de
la Ligue,
tome V.

Cayet t. II.

HENRI IV.

1592.

souvent par son avis, malgré les ministres Espagnols qui, soit feinte, soit persuasion, se plaignoient hautement de Farnèse, & disoient qu'il se conduisoit en homme ennemi des intérêts de Philippe son maître.

Mayenne, loin de se laisser endormir par ce manège, n'en étoit que plus sur ses gardes. Il observoit en homme piqué toutes les démarches des Espagnols. Il s'appliquoit à ne leur laisser prendre aucun avantage ni dans les opérations militaires, ni dans les négociations. Enfin il montra tant de fermeté à différer l'assemblée des états, alléguant la nécessité d'en conférer avec sa famille, de gagner les grands, & de faire auparavant quelque exploit capable de relever la gloire du parti, que le duc de Parme se détermina à commencer par le secours de Rouen.

Le roi & le duc se mesurent à Aumale.

Il marcha par la Picardie avec cet ordre admirable qui lui avoit si bien réussi dans sa première incursion. Le roi laissant Rouen assiégé par la plus grande partie de son armée, prit un corps de cavalerie, pour harceler l'ennemi, & retarder sa marche. Cette campagne fourniroit seule la matière d'un gros volume. Les militaires curieux d'ap-

prendre, ne sauroient trop l'étudier ~~_____~~
 dans les histoires du temps. Du moment HENRI IV.
 que le roi rencontra le duc de Parme, 1592.
 fut la frontière de Normandie jusqu'à
 ce que Farnèse entra en Flandre, le
 monarque ne le perdit pas un moment
 de vue. Quoique grands généraux, ils
 firent l'un & l'autre une infinité de fau-
 tes, mais toujours réparées : le roi, des
 fautes de hardiesse & de témérité ; le
 duc de Parme, des fautes de précaution
 trop circonspecte.

Celui-ci, avec un peu plus de viva-
 cité pouvoit à Aumale prendre ou tuer
 le roi, qui s'étoit avancé inconsidéré-
 ment dans une escarmouche, & qui y
 fut même blessé ; mais malgré les ins-
 tances des ducs de Mayenne & de Gui-
 se, Farnèse ne voulut point hasarder
 son armée. Lorsqu'on fut ensuite l'extré-
 mité dans laquelle le roi s'étoit trouvé,
 & que les François du camp Espagnol
 reprochèrent au duc de Parme d'avoir
 manqué une si belle occasion, il répon-
 dit froidement : *Je le ferois encore,*
parceque j'ai cru avoir affaire à un
général & non à un carabin. Le roi
 piqué de ce jugement, dit quand il
 lui fut rapporté : *Il est bien aisé au duc*
de Parme d'être prudent, parcequ'il

Raisons de
 leur différence
 manœuvre.

192 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI IV. *ne risque que de ne pas faire des conquêtes, dont il peut se passer : au lieu que moi je défends ma couronne, & il est naturel que rebuté d'une si longue guerre, je prodigue mon sang & hasarde tout, pour en voir la fin.* Ces deux réponses expliquent & justifient ce que nous avons appelé fautes dans les deux généraux.

Antipathie des
Espagnols &
des François.

Ce coup manqué, le duc de Parme pouvoit encore, en hâtant sa marche, couper le roi, l'empêcher de rejoindre son armée qui assiégeoit Rouen, ou défaire cette armée consternée de l'heureux succès d'une sortie faite par Villars le vingt-six Février. C'est tout ce qu'appréhendoit le roi ; mais la mésintelligence des ducs de Mayenne & de Parme le sauva. L'un ne proposoit jamais d'avancer, que l'autre ne trouvât des raisons d'attendre. Même contrariété entre les deux nations qui composoient l'armée. Le François, quoique portant les armes contre Henri IV, tiroit vanité de la bravoure de ce roi son compatriote, & en méprisoit davantage le phlegme Espagnol. Celui-ci au moindre échec souffert par l'armée royale, relevoit le savoir & la prudence de son commandant. A la jalousie de nation

nation & de gloire, se joignoit la jalousie d'intérêt. L'auxiliaire craignoit d'être dupe de son secours, & le Ligueur appréhendoit que l'étranger tournât à son profit les avantages communs. Par cette raison ; Villars , après l'heureux succès de sa sortie , se croyant capable de laisser seul les assiégeans , ne demanda plus que l'armée de Farnèse s'avancât dans la crainte qu'en faisant lever le siège , elle ne lui laissât une garnison Espagnole , dont il ne seroit pas le maître.

HENRI IV.

1592.

Mais sa sécurité ne dura pas longtemps. Le roi plus promptement qu'on ne l'auroit cru , répara le dommage de la sortie , se mit à presser de nouveau la ville & la réduisit bien-tôt aux dernières extrémités. Il fallut donc rappeler Farnèse. Ce général peu curieux de s'engager en France, si-tôt que Villars lui avoit marqué que son secours devenoit inutile, étoit retourné au-delà de la Somme, qu'il avoit passée auparavant ; mais instruit que sa présence redevenoit nécessaire, il repasse la Somme , force la marche & arrive près de Rouen en deux journées. Il surprit le roi & lui laissa à peine le temps de ramasser ses troupes répandues autour de la ville.

Le duc de Parme fait lever le siège de Rouen.

HENRI IV.

1592.

Il assiége
Caudebec &
y est blessé.

L'infanterie royale étoit très-diminuée par les fatigues d'un si long siège fait pendant l'hiver, & la cavalerie par les marches & contre-marches continuelles. Cependant au lieu de se retirer, le roi campa fièrement en présence de l'ennemi & fit bonne contenance. Deux moyens se présentoient au duc de Parme de mettre Rouen en sûreté : l'un d'attaquer brusquement l'armée du roi, dans l'épuisement où elle étoit; l'autre d'assiéger Caudebec, ville peu importante par elle même, mais considérable par les magasins, qui s'y trouvoient. Le premier parti n'ayant pas été pris sur le champ, parcequ'on perdit le temps à délibérer, & que le roi fortifia son camp, devint ensuite impraticable. Le duc de Parme contre son gré & entraîné par la pluralité des avis, mena son armée devant Caudebec. En établissant ses batteries, il fut blessé au bras d'un coup de mousquet. On prit la ville; mais la maladie de Farnèse l'empêcha de profiter des occasions que lui fournissoit souvent la trop grande hardiesse du roi.

Il manque
l'occasion de
battre le roi.

Ce prince échappé à l'ennemi qui devoit le terrasser d'abord & toujours plus intrépide, se présentoit sans cesse

avec sa petite armée, encore bien inférieure ; quoique déjà renforcée par un grand nombre de gentilshommes, que le bruit du danger où il se trouvoit, amenoit journellement auprès de sa personne. Il s'embarrassa un jour, avec sa cavalerie, dans un pays coupé, où l'infanterie Espagnole auroit pu le combattre à son avantage. Mayenne en fit la proposition, pressa, insista : *Ah !* s'écria douloureusement le duc de Parme, *pour combattre le roi de Navarre, il faut des corps vivans & non pas des hommes épuisés de sang & à demi-morts comme moi.*

HENRI IV.
1592.

Le roi devint enfin supérieur à l'Espagnol ; ses troupes augmentoient chaque jour ; la noblesse arrivoit en foule dans son camp. Ce n'étoit plus par de petits combats qu'il harceloit l'ennemi ; mais il le bravoit, replioit ses gardes avancées, & gagnoit toujours du terrain. En peu de temps il réduisit cette armée n'aguère triomphante, à une langue de terre, ceinte de trois côtés par la rivière de Seine, extrêmement large en cet endroit, & fermée de l'autre par l'armée royaliste. Le pain manqua aux Espagnols. Bien-tôt il n'y eut plus de fourage pour les chevaux. L'eau

Est bloqué
dans son
camp.

HENRI IV.

1592.

de la Seine gâtée par la marée, ne fournissoit qu'une boisson dangereuse. Les soldats exposés à des pluies continuelles, n'avoient seulement pas de paille pour se garantir de la fraîcheur de la terre. Pour comble de malheur, les deux généraux étoient retenus au lit, Farnèse par sa blessure, Mayenne, par les suites d'une maladie négligée.

Il échappe &
sauve son ar-
mée.

Tout sembloit désespéré; mais que ne peut la confiance du soldat dans son chef ! Cette armée, livrée au dernier péril, ne marqua ni inquiétude ni frayeur : à peine y eut-il quelque désertion. Farnèse, abattu par la douleur & une cruelle insomnie, ramasse toutes les forces de son esprit, combine son projet, donne ses ordres, & le vingt-deux Mai de grand matin, il passe la rivière avec toute son armée, sans être apperçu, ni soupçonné, & met un large fleuve entre lui & son ennemi. Il force ensuite la marche. En deux jours il se rend à S. Cloud, y repasse la Seine, cotoye Paris sans vouloir y entrer, de peur que les soldats ne se débandoient, & ne s'arrête qu'à Château-Thierry, lorsqu'il se voit en sûreté par l'avance qu'il avoit gagné sur le roi.

Etonnement

Ainsi Henri vit en un moment arras-

cher de ses mains une victoire méritée par tant de fatigues, & qu'il regardoit comme certaine. Quand on vint lui annoncer que l'armée ennemie avoit passé la rivière, il ne put se le persuader. A peine en crut-il ses yeux. Sur le champ il envoya quelques détachemens à la poursuite, mais ils ne prirent que des traîneurs. Dans son étonnement il fut deux jours à délibérer sur ce qu'il avoit à faire. Enfin ne pouvant, faute d'argent, garder une si nombreuse armée, il en congédia une partie, comme il avoit fait après le siège de Paris, renvoya les seigneurs dans leurs gouvernemens, & avec une troupe d'élite, il précipita sa marche par la Picardie & la Champagne, pour couper l'ennemi vers la frontière. Mais Farnèse avoit trop d'avance. Henri ne put le joindre, & il se rabattit sur quelques villes de Champagne dont il s'empara.

HENRI IV.

1592.

du roi, qui le poursuit en vain.

Epernai, une de ses conquêtes, lui coûta cher. Sous ses murs périt le maréchal de Biron. Outre sa bravoure & la science militaire, il étoit renommé par son esprit qu'il cultiva plus que ne faisoient les guerriers de ce temps. Il aimoit beaucoup la lecture. *Dès son jeu-*

Mort de Biron, son caractère.

Brantôme, tome IX.

Le Lab. tome II. page 106,

198 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI IV. *ne âge , dit Brantôme , il avoit été curieux de s'enquérir , & savoir tout ; si bien qu'ordinairement il portoit dans ses poches des tablettes & tout ce qu'il voyoit & oioit de bien , aussi-tôt il le mettoit & écrivoit dans lesdites tablettes , si que cela couroit à la cour en forme de proverbe , quand quelqu'un disoit quelque chose : tu as trouvé cela dans les tablettes de Biron. Il paroît que dans le service il donnoit à l'obéissance la préférence sur toutes les autres vertus ; car ayant commandé à un capitaine d'aller brûler une maison , comme celui-ci lui demandoit l'ordre par écrit , de peur d'être inquiété : Ah mord... replichait-il , êtes-vous de ces gens qui craignent tant la justice ? je vous casse , jamais vous ne me servirez ; car tout homme de guerre qui craint une plume , craint bien une épée.*

Cet homme si absolu étoit néanmoins excellent maître. Son intendant lui représentant qu'il avoit un trop grand nombre de domestiques : *Sachez donc deux* , répondit-il , *s'ils peuvent se passer de moi.* Biron avoit une de ces âmes grandes & élevées , qui savent , malgré les préjugés , assigner aux choses leur juste valeur. En présentant au roi ses

titres pour être chevalier de ses ordres : *Sire*, dit-il, *voilà ma noblesse ici comprise*. Puis mettant la main sur son épée, il dit : *mais Sire, la voici encore mieux*.

HENRI IV.

1592.

Cependant, comme il n'y a pas de vertus sans mélange, on lui reproche d'avoir été impérieux, emporté, envieux, jaloux de la gloire des autres, habile à perpétuer la guerre pour se rendre nécessaire; mais aussi on lui reconnoît de la prudence, le talent de la négociation, & la modestie de ne jamais rien faire, sans l'avoir auparavant bien médité.

Le roi le perdit dans un temps où les ressources de son esprit lui auroient été fort utiles. Bourbon étoit en négociation avec Mayenne. Quand le duc de Parme eut échappé au roi auprès de Caudebec, le lieutenant général pressa Farnèse de rester en France. N'ayant pu l'obtenir, soit dépit, soit nécessité de santé, il s'arrêta dans Rouen. Il s'y trouva presque abandonné. Ni capitaines, ni soldats ne voulurent demeurer auprès de lui. Toutes les troupes suivirent la grande armée, même celles du pape; elles affectèrent de s'attacher au jeune duc de Guise, que le duc de Parme favorisoit extérieurement, & au-

Embarras
du duc de
Mayenne.

Mém. de
Villeroi,
tome II.

HENRI IV.**1592.**Entre en
négociation
avec le roi.

quel il faisoit mine de vouloir donner le commandement du corps qu'il laisseroit en France.

Dans ces circonstances, Mayenne se livra volontiers à une négociation, dont Villeroi fut l'entremetteur, & que Dupleffis Mornay conduisit de la part du roi. Elle pensa se rompre dès la première proposition, parceque le duc exigeoit pour base du traité une promesse du roi de se convertir, & ce prince ne vouloit pas être forcé. On prit donc un milieu : savoir que l'affaire de la conversion seroit renvoyée au pape, à qui le roi adresseroit une ambassade solennelle, chargée de régler cet article. Voici les autres conditions proposées par le duc de Mayenne. Que les villes & places fortes possédées actuellement par des gouverneurs Catholiques, leur resteroient pendant six ans; qu'il auroit pour lui & ses descendans, à perpétuité, le gouvernement de Bourgogne, Lyon & Lyonnais, avec tous les droits régaliens, & une des principales charges de la couronne, comme celle de connétable, ou de lieutenant général du royaume; qu'on donneroit un bon gouvernement au duc de Nemours, la Champagne au duc de Gui-

se, la Bretagne au duc de Mercœur, le Languedoc au duc de Joyeuse, & la Picardie au duc d'Aumâle, que les Catholiques seroient maintenus dans toutes les charges, & que le roi déclareroit par un édit, que la guerre s'étoit faite uniquement en vue de la religion, & que Mayenne étoit innocent de la mort de Henri III. Le duc exigea pour préliminaire, que si ses propositions n'étoient pas acceptées, elles seroient du moins tenues secrètes; ce qu'on lui promit.

HENRI IV.
1592.

Dupleffis rejeta hautement des conditions si dures; mais de plus persuadé que le duc de Mayenne en prêtant l'oreille à ce pourparler, n'avoit en vue que de donner de la jalousie aux Espagnols, afin d'en être mieux traité, contre la parole donnée, il divulgua les articles, espérant causer de la division dans la Ligue, quand on verroit que le duc de Mayenne traitoit seul & ne pensoit guère qu'à ses avantage & à ceux de ses parens; mais la ruse de Dupleffis tourna contre ses espérances, à l'avantage du duc. Les grands en possession des principales villes du royaume, lui furent bon gré d'avoir stipulé qu'elles leur resteroient du moins pendant six

Elle ne réussit pas.

~~_____~~ ans. Ses parens furent contents des avantages qu'il leur procuroit. Le peuple lui voulut du bien de ce qu'il paroïssoit pencher pour la paix. Le duc de Parme pour ne pas le pousser au désespoir, lui remit le commandement des troupes qu'il laissoit en France. Enfin le pape prit une entière confiance dans le lieutenant général, en voyant sa déférence scrupuleuse pour le saint Siége. Voilà où aboutit la fausse politique de Duplessis. C'est aussi un exemple, entre mille autres, que présente cette histoire, de l'attention qu'on doit avoir dans toutes les affaires, à ne jamais s'écarter des règles strictes de la bonne foi.

Dispositions
modérées du
pape.

Le pape dont il s'agit ici, étoit Clement VIII, qui à la fin de Février succéda à Innocent IX. Porté sur le saint Siége, comme son prédécesseur, par la faction Espagnole, toute puissante alors dans les conclaves, il ne put s'empêcher de se conformer d'abord aux vues de ses bienfaiteurs; mais sa grande intelligence dans les affaires, & la disposition qu'on lui connoissoit à ne se pas laisser dominer, donnèrent lieu d'espérer de lui, pour la suite des procédés plus prudents. Il confirma néanmoins le cardinal de Plaisance dans sa légation & lui

adressa un bref, par lequel il lui enjoignoit de procurer au plutôt l'élection d'un roi Catholique, excluant le roi de Navarre, mais sans le nommer. Ce bref fut enregistré au Parlement de Paris en Octobre, supprimé en Novembre par les Parlemens de Tours & de Châlons, dont les arrêts furent condamnés au feu à Paris en Décembre.

Tout cela étoit pour le peuple ; car les ministres des affaires ne prétendoient pas pousser les choses à outrance de part ni d'autre. Ils laissoient toujours des ouvertures aux propositions d'accommodement, & sembloient attentifs à ne point prendre de ces partis éclatans, qui ne permettent plus de retour. Le souverain pontife, après quelques difficultés, reçut à Rome le cardinal de Gondy évêque de Paris, quoiqu'il fût très-attaché à Henri IV ; le roi ne voulut pas non plus laisser nommer un patriarche en France, comme plusieurs prélats Catholiques l'en pressoient ; & malgré les remontrances des Parlemens de Tours & de Châlons, il envoya une ambassade à Rome, dont il chargea Jean de Vivonne Marquis de Pizany, accoutumé à négocier dans cette cour.

HENRI IV.
1592.

Egards réciproques des chefs.

HENRI IV.

1592.

Difcrédit des
Seize.*Cayet, t. II.
page 74.*

Tant de ménagemens ne plaifoient pas aux zélés Ligueurs de Paris. Les seize plus abattus que corrigés par la punition de leurs chefs, auroient voulu trouver matière à de nouveaux troubles; mais ils n'étoient plus les maîtres. L'effrayant exemple du président Brisson & de ses infortunés collègues, avoit ouvert les yeux aux principaux de la ville, fût leurs vrais intérêts. Les colonels de quartiers, les capitaines de compagnie, les officiers de ville & les chefs des meilleures familles s'assemblerent; les uns chez le sieur d'Aubray ancien prévôt des Marchands, les autres chez l'Abbé de sainte Geneviève.

Conseils tenus
contre eux
chez d'Aubray
& chez l'abbé
de sainte Ge-
neviève.

Ils convinrent après un mûr examen que les malheurs précédens étoient arrivés, parceque les gens d'honneur & bien nés, avoient souffert avec eux dans les charges des hommes de basse naissance, sans lumières & sans principes, que les Espagnols & les chefs de la Ligue avoient facilement engagés aux excès nécessaires à leurs projets. Telle avoit été la politique du duc de Guise, lorsqu'il changea les officiers municipaux, après les barricades, & celle du duc de Mayenne, après la mort de Henri III. Bien convaincus du

principe du mal, les bons bourgeois résolurent de reprendre l'autorité qu'ils avoient laissé échapper, de ne plus souffrir dans les places naturellement destinées aux citoyens distingués, des gens que leur pauvreté rendoit plus susceptibles de séduction. Il fut arrêté que les anciens colonels rentreroient dans le droit usurpé par les seize, de commander chacun leur quartier. Cette seule résolution porta un coup mortel à la faction Espagnole, parceque de seize colonels, treize se déclarèrent contre elle, & le peuple même commença à la tourner en ridicule, si-tôt que le duc de Parme fut éloigné.

HENRI IV.
1592.

Ce peuple se lassoit de la guerre, dont il recommençoit à ressentir les horreurs. Le pain devenoit cher à Paris, parceque le roi de retour dans les environs, après la poursuite de Farnèse, bouchoit les avenues, soit en prenant les villes circonvoisines, soit en occupant les grands chemins & fermant les rivières. Il bâtit vers la fin de l'été, à Gournay sur la Marne, un fort que les royalistes appellerent *Pille-Badaut*, nom qui désignoit l'effet qu'on s'en promettoit. La garnison qu'ils y mirent interceptoit tous les convois de sorte

Desirs d'accommodement avec le roi.

HENRI IV.

1592.

que la disette augmenta à Paris & avec elles les murmures. On osa donc, dans une assemblée tenue chez l'abbé de sainte Geneviève, parler de la nécessité d'entrer en accommodement avec le roi. Ceux qui penchoient pour ce parti, les factieux les appeloient *politiques*, voulant faire entendre qu'ils sacrifioient l'état & la religion à leurs intérêts particuliers.

Les Seize &
les prédica-
teurs confor-
més.

Mais peu inquiète de ces imputations, la nouvelle confédération, du moins aussi forte que l'ancienne, réduisoit celle-ci au silence & à l'inaction. Le président d'Aubray eut avec ce qui restoit des seize, devant le comte de Belin gouverneur, une conférence, dans laquelle il les amena, de questions en questions, à avouer qu'ils ne vouloient reconnoître au dessus d'eux, ni le Parlement, ni le duc de Mayenne; par là il mit en évidence le genre de liaison qu'ils avoient avec les Espagnols & leurs pernicioeux desseins. Il leur prouva aussi, par l'amnistie même du duc de Mayenne, qu'il ne leur étoit plus permis de s'assembler. N'osant donc plus parler en leur propre nom, ils se servirent de celui de la Sorbonne, dont ils étoient encore maîtres, par la

retraite volontaire ou forcée des plus habiles docteurs. Elle présenta requête au duc de Mayenne, le suppliant de faire exécuter ses decrets, qui défendoient sous les peines de droit de parler jamais d'accommodement avec le roi de Navarre. Cette requête n'eut d'autre suite, que de manifester une mauvaise volonté toujours existante. Les politiques s'en vengèrent en décrivant les prédicateurs de la Ligue; on accoutuma aussi le peuple à entendre dire, qu'il étoit indécent que les ministres de la Religion parlaient dans les sermons d'affaires d'Etat & fissent retentir les chaires d'invectives.

HENRI IV.
1592.

Ces préliminaires ne promettoient pas une issue avantageuse aux Etats que la Ligue étoit prête d'assembler à Paris. Il n'y avoit plus à reculer. Excepté le roi, toutes les parties belligérantes le desiroient, parceque toutes, Espagnols, Ligueurs, grandes villes, princes, commandans, se trouvoient pendant la guerre dans une situation chancelante, à laquelle ils espéroient qu'une assemblée solennelle des Etats du royaume donneroit une assiette fixe. Tous comptoient y gagner quelque chose : les chefs, la confirmation de leurs digni-

On se prépare à l'assemblée des états

~~Henri IV.~~ tés; les étrangers des places frontières;
 HENRI IV. peut-être des provinces; & les peuples,
 1592. la paix.

De Sully,
 2. II. c. 1. Le roi au contraire ne pouvoit re-
 garder cette assemblée, que comme un
 orage formé contre lui. Le moins qu'il
 dût appréhender, c'étoit d'y voir livrer
 à l'examen de la multitude un droit
 aussi certain que le sien : épreuve tou-
 jours dangereuse pour un Souverain
 qui ne doit jamais se mettre à la dis-
 crétion de ses peuples. Cette assemblée
 exposoit de plus le roi à la situation
 critique que le sage Sully lui avoit re-
 commandé d'éviter sur toutes choses.
Gardez-vous, lui disoit-il, *de traiter*
avec vos ennemis en les unissant ensem-
ble en forme d'associés, ni de leur don-
ner à poursuivre de communs intérêts,
qui les puissent lier, leur donner une
tête, des bras, des jambes, pour les fai-
re agir & aller d'un même branle. Il lui
 conseilloit au contraire de recevoir
 les particuliers à part, les diviser, les
 gagner l'un après l'autre : *Ainsi*, ajoû-
 toit-il, *de tant de diverses têtes, capri-*
cieuses humeurs, avidités, fantaisies,
il s'engendrera tant d'ennuis, jalousies,
haines, desirs, desseins, prétentions si
contraires, qui s'entre-choqueront telle-
ment,

ment, qu'étant impossible de les concilier, mal-contens les uns des autres & HENRI IV. 1592. désespérés, ils se jeteront entre vos bras. Que si vous voulez vous faire Catholique, la chose en sera encore plus sûre. Ce conseil renferme en peu de mots, le plan de conduite que le roi suivit durant & après les Etats.

Il y eut difficulté entre les intéressés, Difficulté sur le lieu. sur le lieu de l'assemblée. Les Espagnols desiroient Soissons, parceque cette ville étant peu éloignée des frontières, il leur seroit aisé d'en faire approcher une armée & de se rendre maîtres des délibérations. Les princes Lorrains souhaitoient Reims, dont les habitans leur étoient dévoués; mais le duc de Mayenne, sùr de Paris, depuis le châ-timent des seize, les convoqua dans la capitale, pour le mois de Janvier de l'année suivante.

LIVRE HUITIEME.

L'ASSEMBLÉE ne fut pas d'abord nombreuse. On n'y vit ni princes du Sang, ni pairs de France, ni grands officiers de la couronne. L'ouverture HENRI IV. 1593. Etats de Paris.

~~se fit par des discours peu dignes des~~
 HENRI IV. états généraux, d'un royaume aussi illustre que la France : & à peine les séances
 1593. étoient-elles commencées, qu'elles furent suspendues, sous prétexte d'expéditions militaires, qui obligeoient le duc de Mayenne à quitter Paris; mais en effet parcequ'il se ménageoit une négociation, dont les parties intéressées vouloient voir l'issue avant que d'aller plus loin; & aussi parceque les chefs de la Ligue & les Espagnols n'étoient pas bien d'accord sur le but même des états.

Intentions
 publiques &
 secrètes.

A en croire les écrits, qui furent publiés avant l'ouverture des états, tels que l'édit de convocation par le duc de Mayenne, en qualité de lieutenant général de l'Etat & couronne de France, une lettre du légat adressée aux Catholiques qui suivoient le parti du roi : à en croire aussi les harangues prononcées dans l'assemblée par les chefs de la Ligue & les envoyés d'Espagne, tous se propoisoient également la fin des troubles, & le bien du royaume, qu'ils croyoient dépendre de l'élection d'un roi Catholique. Mais à travers cette prétendue conformité de sentimens, on apperçoit une diffé-

rence d'opinions bien importante : savoir, que le duc de Mayenne, en rap- pelant dans sa déclaration les vains efforts qu'il avoit faits, pour engager le roi à se convertir, sembloit permettre d'en tirer l'induction, qu'il reconnoîtroit Henri, s'il embrassoit la foi Catholique ; au lieu que le légat & les Espagnols, en avançant comme une vérité incontestable qu'un hérétique relaps ne pouvoit jamais être élevé au trône, se ménageoient des raisons de ne pas reconnoître Henri, quand même il se convertiroit, & par conséquent d'éterniser la guerre. Mais tous les politiques furent trompés, & les affaires eurent une issue que nul homme n'avoit pu prévoir.

Le duc de Mayenne, dans l'écrit qu'il publia pour la convocation des États, avoit exhorté les Catholiques royalistes, à y envoyer leurs députés ; promettant de leur donner toutes les sûretés possibles, & déclarant que s'ils refusoient, ce seroit à eux & non à lui, qu'il faudroit imputer désormais la continuation des troubles, qui alloient infailliblement causer la ruine du royaume. Henri donna une déclaration con-

HENRI IV.

1593.

Édit du roi
contre la con-
vocation.

~~Henri IV.~~ **HENRI IV.** 1593. traire à cet écrit ; mais en même temps que par un édit plein de vigueur , il condamnoit cette convocation audacieuse des prétendus Etats, comme attentatoire à l'autorité royale , & qu'il chargeoit de crime de lèze-majesté les députés ; qui s'y rendroient , les plus affectionnés de ses ministres lui conseillèrent de se prêter à l'invitation par laquelle le duc de Mayenne terminoit son écrit.

Adresse des royalistes à profiter des termes du duc de Mayenne.

Si , disoient-ils , après une promesse si solennelle , il refuse une conférence publique avec les Catholiques royalistes , ce sera de quoi le convaincre de mauvaise foi , à la face de l'univers : s'il accepte , on trouvera , en s'abouchant , des moyens de conciliation ; ou bien la justice des propositions qui seront faites , désillera les yeux des personnes prévenues , confondra les mal intentionnés , & rendra inutile & même pernicieuse à ses auteurs cette grande machine des états , dressée avec tant d'appareil contre l'autorité légitime. Sur ces raisons le roi consentit à la conférence. Il ne fut plus question que de trouver des termes & des expédiens qui liassent la partie , sans compromettre la dignité royale , à qui il ne con-

venoit pas de reconnoître les Etats de Paris, & sans choquer les Etats qui vouloient être reconnus.

HENRI IV.
1593.

Tout cela fut sagement exécuté dans un écrit dressé au nom des princes, prélats, seigneurs & autres Catholiques, fidèles sujets du roi, & signé par un secrétaire d'Etat, avec la permission expresse de sa majesté. Après les protestations ordinaires, & communes à tous les partis, de n'avoir pour but dans leurs actions que l'avantage du royaume & de la Religion; après une excursion contre les Espagnols, sur lesquels on rejetoit la cause de tous les malheurs de la France, les seigneurs royalistes sommoient le duc de Mayenne & ses partisans, de fixer un endroit commode entre Paris & Saint-Denis, & d'y envoyer des députés, pour traiter à l'amiable des affaires présentes, avec ceux qu'ils envoyeroient eux-mêmes.

Ils proposent une conférence aux Ligueurs.

Cette lettre envoyée à Paris par un trompette & rendue publique à la fin de Janvier, deux jours après l'ouverture des Etats, les jeta dans un grand embarras. Les gens attachés aux formes y découvrirent un grand défaut, en ce qu'elle n'étoit point signée par

Diversité d'opinion entre ceux-ci

HENRI IV.
1593.

les seigneurs royalistes, au nom desquels elle étoit écrite ; mais seulement par un secrétaire d'Etat. Les politiques y apperçurent le dessein de retarder les opérations des Etats & de les rendre odieux aux peuples, s'il ne répondoient pas favorablement. Pour les Espagnols & le légat, ils n'y virent que l'hérésie pure, en ce qu'elle paroissoit mettre le bien de l'Etat avant celui de la Religion, & soutenir qu'un Hérétique relaps, condamné & excommunié, pouvoit avoir quelque droit à la couronne de France. Ils mirent la lettre entre les mains de leurs théologiens, qui sur ce motif la déclarèrent absurde, hérétique, schismatique, remplie d'impiété & dictée par un esprit de revolte contre l'église.

Ils acceptent
la conférence.

Il s'en falloit bien que le gros des députés pensât de même. Malgré la rigueur de la censure, on mit la proposition de la lettre en délibération, & il fut décidé, que le duc de Mayenne ayant lui-même invité les royalistes à l'assemblée, on ne pouvoit, sans se deshonorer, refuser la conférence qu'ils offroient. Cependant, afin de ne pas trop mécontenter le légat, les Espagnols & leurs adhérens, il fut statué

que pendant la conférence, on n'auroit aucun commerce direct ni indirect avec le roi de Navarre, ni quelque autre Hérétique que ce fût, & qu'on ne traiteroit qu'avec les Catholiques du parti contraire. Cette résolution fut le fruit de deux mois de peines, de soins & de courses & aboutit à choisir le village de Surenne, à deux lieues de Paris, où les députés de part & d'autres, munis chacun de passe-ports, commencèrent à conférer les derniers jours d'Avril.

Pendant cet intervalle, il se tint quelques séances des Etats peu importantes. On agita dans une, s'il étoit à propos de recevoir le concile de Trente; & au grand regret du légat, ces Etats qu'il croyoit lui être si dévoués, laissèrent la proposition indécidée.

Tant de langueur dans une assemblée qui promettoit tant de zèle, venoit de l'absence du chef. Mayenne, incertain du but auquel il devoit diriger les Etats, les avoit quittés après la première séance, pour aller en Picardie, recevoir les troupes & l'argent d'Espagne, ainsi que pour s'instruire plus à fonds des intentions de cette cour.

Le duc de Parme venoit de mourir

HENRI IV.

1593.

Séances des
Etats peu im-
portantes.

Le duc de
Mayenne son-
de les Espa-
gnols.

HENRI IV. des suites de la blessure qu'il avoit reçue devant Caudebec & des fatigues de sa dernière campagne. La perte d'un si grand général devoit nécessairement occasionner en Flandre un changement désavantageux aux Espagnols, & par contre-coup aux Ligueurs de France. Il étoit donc de la prudence du duc de Mayenne, avant d'hasarder l'élection d'un roi, de connoître les ressources qu'on lui offriroit pour la soutenir, & de savoir aussi à qui ces auxiliaires intéressés destinoient le trône. Ce mystère de politique se dévoila dans l'entrevue que le duc eut à Soissons avec le duc de Feria, Mendose, Taxis & d'Ibarra, ministres Espagnols.

Ils pressent
pour l'élection
de l'infante.

Il les trouva butés à ce point : que les Bourbons étant Hérétiques, ne pouvoient occuper le trône. Or, disoient-ils, les Bourbons exclus, la Loi Salique est annullée d'elle-même, & l'infante Isabelle fille du roi Catholique, succède de droit à la couronne comme la plus proche héritière de Henri III, née de sa sœur Elisabeth, l'aînée de toutes les autres : ou, si l'élection appartient à la nation, c'est encore Isabelle qui doit régner, tant parcequ'il est convenable d'appeler la personne la plus

plus proche, que par reconnoissance pour le roi d'Espagne, sans lequel la France seroit depuis long-temps hérétique & sous le joug du roi de Navarre.

HENRI IV.
1593.

Les Espagnols s'étoient si bien persuadés la bonté de ces raisons, qu'ils n'y concevoient pas de replique. En conséquence ils faisoient les plus belles promesses au duc de Mayenne, & lui offroient dès-lors le commandement absolu des armées, toutes les dignités & les biens qu'il pouvoit desirer. Mais instruit que ces armées se réduisoient à mille chevaux & à quatre mille hommes de pied, & qu'on n'avoit pas plus de vingt-cinq mille ducats à lui donner, Mayenne répondit froidement qu'on avoit pris bien peu de mesures pour un si grand projet, & que si on s'en tenoit à ces secours, jamais on ne réussiroit. D'ailleurs, ajouta-t-il, » vous croyez donc que les François » prêteront volontiers l'oreille à la destruction de la Loi Salique, & qu'ils se » soumettront aisément à un joug étranger ? Désabusez - vous. Jamais vous » ne réussirez, qu'en répandant l'or & » l'argent à pleines mains, & sur-tout » en montrant une armée florissante & » nombreuse, prête à appuyer votre pro-

Vive altercation du duc avec eux.

HENRI IV. » position. Sans cela il est fort à craindre
 1593. » que le seul soupçon de vos desseins
 » n'engage la plupart des députés à se
 » tourner du côté du roi de Navarre ».

Confus de ces objections , auxquelles ils ne s'attendoient pas , les ministres répondirent , que leurs secours avoient toujours été assez forts , pour arrêter le roi de Navarre , s'ils avoient été bien employés. Que ce n'étoient pas eux qui avoient perdu les batailles , & qu'il y auroit assez d'argent , si on n'avoit pas affaire à des gens trop avarés. » Au
 » reste , ajoutèrent-ils avec vivacité ,
 » Qu'on élise seulement l'Infante , alors
 » argent , vivres , munitions , soldats ,
 » récompenses , rien ne manquera. Faut-
 » il une armée de cinquante mille hom-
 » mes de pied & de dix mille chevaux ?
 » Vous n'avez qu'à demander , elle sera
 » bien-tôt prête ». Le duc de Mayenne , souriant à ce pompeux étalage , répliqua , » Ne parlons pas tant de l'ave-
 » nir , & songeons plus au présent :
 » comptez qu'à moins d'un avantage
 » actuel bien assuré pour chacun des
 » députés , vous ne les déterminerez ja-
 » mais à avaler un morceau aussi amer ,
 » que celui de soumettre la France à
 » une domination étrangère ».

A ces mots, Mendose, plus propre
à une dispute scolastique, qu'à une
pareille négociation, se leve en cole-
re : » Et nous, dit-il, nous savons que

HENRI IV.

1593.

» les Etats, non seulement accepteront
» l'Infante, mais même qu'ils prieront
» le roi de la leur donner. Il n'y a que
» vous qui vous y opposez. Allez, leur
» répondit Mayenne, d'un ton plus rail-
» leur que piqué, vous ne connoissez
» ni le caractère des François, ni la
» manière de traiter avec eux. Vous
» croyez apparemment les conduire,
» comme les peuples simples & igno-
» rans de l'Inde; mais vous êtes bien
» loin de votre compte.

» Nous verrons, reprit Mendose
» irrité, & nous vous montrerons que
» nous n'avons pas besoin de vous, pour
» faire tomber la couronne à l'Infante.
» Je ne le crains pas, répondit Mayen-
» ne, & sans moi l'univers entier n'y
» réussiroit pas. Vous le pensez ? dit
» Feria; mais pour vous détromper,
» nous n'aurions qu'à vous ôter le com-
» mandement de l'armée & le donner au
» duc de Guise. Et moi, s'écria Mayen-
» ne outré de dépit, je n'ai qu'à parler,
» & je vais soulever toute la France
» contre vous, & je ne veux que huit

_____ » jours, pour vous chasser du royaume.
 HENRI IV. » Vous agissez, comme si vous étiez
 1593. » payés par le roi de Navarre. Ne
 » croyez pas avoir droit ici de me don-
 » ner des loix, comme à votre sujet.
 » Je ne le suis pas encore, & votre
 » manière d'agir est pour moi un avis
 » de ne le devenir jamais».

Le besoin les
 appaise.

Après une scène aussi vive, il sem-
 bloit qu'on ne dût jamais se rappro-
 cher; mais comme on avoit besoin l'un
 de l'autre, Taxis réussit à adoucir les
 esprits. On se revit, on convint de
 quelques conditions; bien déterminés
 à ne les remplir qu'autant qu'on y trou-
 veroit son avantage: ainsi ils se séparè-
 rent réconciliés en apparence. Les am-
 bassadeurs gagnèrent Paris. Mayenne
 alla presser le siège de Noyon, dont
 il s'empara. Après cette conquête, il
 renvoya en Flandre la plus grande par-
 tie des Espagnols de son armée, dans
 la crainte, disoit-il, s'il les gardoit entre
 les troupes qu'il meneroit à Paris, qu'on
 ne l'accusât de vouloir gêner les suffra-
 ges. Il créa alors pour donner du relief
 à ses états, quatre maréchaux de Fran-
 ce & un amiral.

Les ministres
 Espagnols pa-

Le duc de Feria porteur d'une lettre
 de créance adressée aux Etats, fut admis

à les haranguer. Cet Espagnol ne parla que de la nécessité d'élire un roi Catholique; mais quelque modération qu'il affectât dans son discours, la fierté nationale perça & déplut. On diroit même qu'il ne fallut que la présence de cet étranger au milieu d'une assemblée de François, pour réveiller les sentimens patriotiques dans les cœurs les plus aliénés, puisque le cardinal de Pellevé, ce partisan si zélé de la Ligue & de l'Espagne, ne put entendre les éloges dont Feria combloit sa nation, comme à dessein d'abaisser la nôtre, sans s'élever contre lui en pleins états. Peut-être même Henri IV ne dût-il les dispositions favorables d'une bonne partie des députés & du Parlement, qu'au dépit des François, irrités de voir les Espagnols s'ériger en arbitres de leurs destinées.

HENRI IV.

1593.

roissent aux
Etats.

Il est un terme fixé par la Providence aux malheurs, comme à la prospérité des royaumes. Souvent ce terme échappe à l'œil perçant des politiques, & le nuage qu'ils croient devoir éclater en tempêtes, est celui qui, par une douce rosée ramène le calme & la sérénité. La France, après vingt-trois ans de guerres civiles, loin de pouvoir se pro-

Crise dangereuse des affaires.

De Thou, liv. CVI.

Davila, liv. XLII.

HENRI IV. mettre un avenir moins malheureux ,
1593. se trouvoit à la veille de troubles plus
funestes & plus difficiles à terminer.

Les Etats généraux du royaume ,
assemblés dans la capitale , menaçoient
d'élire un roi , pendant qu'en la per-
sonne de Henri IV , les François en
avoient un qu'ils auroient dû choisir ,
quand même la Loi fondamentale du
royaume ne le leur eût pas donné. Il
étoit brave , affable , généreux , doué
de toutes les qualités royales ; mais
malheureusement élevé dans une reli-
gion différente de la dominante. Sans
répugnance pour elle , il ne vouloit
pas être forcé à l'embrasser ; mais les
circonstances sembloient lui en faire
une nécessité. S'il ne changeoit pas ,
ses partisans Catholiques lui montroient
un de ses propres parens , le cardinal
de Bourbon , chef du tiers-parti , au-
quel ils menaçoient de s'attacher : ou
ils lui montroient les Etats , qui alloient
élire un roi de leur religion , dont
ils suivroient les étendarts. S'il chan-
geoit , les Calvinistes ses anciens amis
demandoient des sûretés , qui ne pou-
voient qu'allarmer les Catholiques.
Etoit-il même sûr qu'en adoptant la
religion Romaine il gagneroit les Li-

guez, dont le plus grand nombre publioit que jamais ils ne reconnoïtroient un Hérétique relaps? S'ils persévéroient dans leur opiniâtreté, si le Pape les y soutenoit, il s'en suivroit donc que Henri auroit fait une démarche, qui lui enleveroit des partisans d'un côté, sans lui en rendre de l'autre.

En vain aussi se flattoit-il que la rivalité des aspirans au trône les exclûroit réciproquement. Dans une assemblée de personnes préoccupées, accoutumées par les dernières guerres aux résolutions extrêmes, il ne falloit qu'une acclamation peu réfléchie pour former une élection; qui coûteroit ensuite bien du sang. Les efforts des Espagnols n'étoient pas non plus à mépriser. Ils répandoient de l'argent. Ils en promettoient davantage. Ils offroient leur Infante à quiconque des princes du sang oseroit prendre la couronne avec elle. Combien une pareille offre ne pouvoit-elle pas faire d'infidèles & de traîtres? On se trouvoit donc entre un roi existant, & le danger éminent d'en voir créer un autre. Ainsi point d'apparence de paix : trop heureux les François, si le désespoir ne redoubloit pas les anciennes calamités ! Tel étoit

HENRI IV.**1593.**

l'état des affaires, les derniers jours
 HENRI IV. d'Avril, à l'ouverture des conférences
 1593. de Surenne.

Conférence
 de Surenne.

*Mém. de
 la Ligue,
 tome V.*

*Journal de
 Henri IV.
 t. I.*

Deux prélats portèrent la parole, Renauld de Beaulne de Samblancay archevêque de Bourges, pour les royalistes, & Pierre d'Espinac archevêque de Lyon, pour les Ligueurs. On accusoit le premier d'ambition & de ne montrer un si vif attachement au parti désapprouvé du pape, qu'afin de se faire élire patriarche en France. Le second, disoit-on, s'étoit livré à la Ligue en haine du duc d'Epemon, qui sous Henri III lui avoit fait une insulte, dont il n'avoit pu tirer vengeance, & il y persévéroit pour couvrir sa vie licencieuse du manteau de la religion. Mais quels qu'aient été leurs motifs secrets, qu'il ne faut pas juger d'après les libelles du temps, tous deux montrèrent en cette occasion les qualités propres à la fonction dont ils étoient chargés : intelligence, érudition, science des affaires, éloquence, plus douce, plus insinuante, plus fournie de raisons dans Renauld de Beaulne; plus vive au contraire, plus véhémence dans Pierre d'Espinac, comme il convenoit à une cause, qui demandoit qu'on fût plus

échauffer les esprits, que les éclairer. D'autres ministres de part & d'autre, sans jouer un rôle aussi brillant, partageoient le travail : du côté du roi, Pom-pone de Bellièvre, Chavigny, Nicolas Dangennes de Rambouillet, Pont-Carré, de Thou, Revol, Devic gouverneur de Saint-Denis, Schomberg Allemand, mais plus zélé que bien des François, pour le bonheur du royaume : du côté des Etats, Villars créé depuis peu par le duc de Mayenne, amiral de France, Belin gouverneur de Paris, Jeannin, Villeroy & plusieurs autres hommes d'Eglise & de Palais.

HENRI IV.
1593.

L'archevêque de Bourges ouvrit la conférence, par un discours énergique sur les avantages de la paix, sur la nécessité de sacrifier vengeance, intérêts particuliers, haines personnelles, & de se réunir pour prendre des résolutions capables de remédier aux maux, dont tous gémissaient. L'archevêque de Lyon, dans sa réponse non moins pathétique, insista beaucoup sur cette union ; mais il fit entendre qu'elle devoit être entre Catholiques, contre les sectaires. Le premier reprit, & par l'énumération des calamités qui affligeroient le royaume, tant qu'il n'y

Discours &
repliques.

HENRI IV.

1593.

auroit pas un chef reconnu de toute la France, il prouva que le premier fondement de la tranquillité publique devoit être la soumission à un roi, & qu'il y auroit de l'injustice à en choisir ailleurs que dans l'illustre maison, qui pendant une si longue suite de siècles, avoit donné des maîtres & des peres à la patrie. D'Espinac répondit, qu'une démonstration sans réplique, que ce ne seroit pas la réunion sous un même prince qui rétabliroit le calme en France, c'est que sous Henri III le dernier roi dont l'autorité n'étoit pas contestée, les troubles n'avoient pas été moins violens; d'où il concluoit que ce n'étoit pas une nécessité de commencer par l'obéissance à un même roi, encore moins à un roi Hérétique qui avoit si souvent trompé les peuples par la promesse illusoire de se convertir.

Questions
qu'on agite &
plaintes.

Ces discours tinrent plusieurs séances. On agita aussi les grandes questions: Si l'église est dans l'état, ou l'état dans l'église; si les Catholiques doivent obéir à un roi Hérétique; si la puissance qui n'est pas approuvée par le vicaire de Jesus-Christ en terre est légitime. On parla des Libertés de l'église Gallicane & des censures. Les Ligueurs

se plaignirent des procédés des Parlemens de Tours & de Châlons, injurieux au saint siège, & des arrêts favorables aux Hérétiques donnés par Henri; le tout sans altercation & sans aigreur, mais aussi sans rien décider. Enfin, une proposition des royalistes, inattendue par les Ligueurs, mit ceux-ci dans la nécessité de donner les mains à un accommodement, ou de faire voir leur mauvaise volonté.

L'archevêque de Bourges appuyoit toujours sur les espérances que Henri donnoit de se convertir, & il apportoit en preuve l'ambassade envoyée à Rome. L'archevêque de Lyon répondoit, que cette ambassade étoit au nom des seigneurs Catholiques & non du roi, & qu'il avoit trop souvent amusé les peuples par de vaines promesses, pour qu'on dût s'y fier davantage. C'étoit réduire l'affaire au point unique de la conversion du roi. Les plus fidèles ministres de Henri le lui firent sentir. On lui représenta que, ne donner comme il avoit fait jusqu'alors que des paroles vagues, pour un terme illimité, c'étoit fournir toujours des raisons aux malintentionnés, & leur laisser le temps de consommer leurs mauvais desseins, par

HENRI IV.

1593.

Le roi se fait instruire.

228 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI IV.
1593.

l'élection d'un roi : qu'il falloit enfin un engagement fixe , public & irrévocable. Les confidens de Henri le conjurèrent d'y penser sérieusement. Toute sa cour lui fit les plus vives instances. Les seigneurs Catholiques prièrent les Calvinistes de ne s'y point opposer. Plusieurs de ceux-ci non seulement ne s'y opposèrent pas , mais le lui conseil-
lèrent. Du Perron , homme habile & aimable , s'insinua dans sa confiance ; le roi goûta sa conversation & se laissa insensiblement amener à des conférences réglées , qui en peu de temps avancèrent beaucoup son instruction.

On le déclare
de sa part
aux Ligueurs ,
& il leur offre
une trêve.

Les choses étant à ce point , les députés Catholiques se rendent à Surenne le seize Mai. Les Ligueurs recommencent à insister comme à leur ordinaire sur la nécessité de se réunir pour l'élection d'un roi Catholique. Pour toute réponse , l'archevêque de Bourges leur présente une déclaration du roi qui leur signifie que désormais il n'apportera plus de délais à sa conversion ; que dès à présent il se fait instruire , & que pour cela il a mandé les meilleurs théologiens & les évêques , qu'il invite de venir concourir à cette bonne œuvre. Puis , sans laisser aux Ligueurs

le temps de se reconnoître, le prélat leur offre de traiter sur le champ de la paix en prenant la conversion du roi, comme base de l'accommodement, qui seroit nul, si ce préalable n'avoit pas lieu dans un terme convenu.

HENRI IV.
1593.

Notre monarque, ajoutoit l'archevêque, souhaite bien sincèrement que sa réconciliation avec l'église se fasse par l'autorité du pape : mais comme le crédit des Espagnols à la cour de Rome fait craindre des délais, qui ne peuvent être que dangereux, le roi croit pouvoir achever cet ouvrage, sans préjudicier aux droits du saint siège ; déterminé comme il est, à rendre ensuite au souverain Pontife les témoignages de respect & de soumission qu'il lui doit. Mais de peur que les embarras de la guerre ne retardent l'exécution d'un si louable dessein, Sa Majesté offre une trêve générale de trois mois, quoique la trêve suspende ses avantages & soit contraire à ses intérêts. Elle se flatte de donner la paix à son peuple dans cet intervalle, pendant lequel on recueillera tranquillement les fruits de la terre, ce qui ne pourroit arriver si la guerre continuoit à dévaster la France.

HENRI IV.

1593.

Leur étonnement & leur embarras.

Impression de l'offre de la trêve sur le plus grand nombre.

A ce discours les députés Ligueurs, frappés d'étonnement, ne purent cacher leur trouble. Ils répondirent en peu de mots qu'ils se réjouissoient de ce que le roi de Navarre avoit formé le dessein de revenir à la religion de ses ancêtres, qu'ils souhaitoient que sa résolution fût sincère ; mais que n'ayant pas de pouvoir de leurs commettans sur les propositions qui venoient d'être faites, ils demandoient un délai pour consulter le légat, les seigneurs de leur parti, & les Etats généraux.

L'embarras fut plus grand encore dans le conseil de la Ligue où ils firent leur rapport. Les opinions y furent si diverses, que jamais on ne put prendre de résolution. Les royalistes avant que de partir de Surenne avoient offert aux Ligueurs copie de la déclaration du roi & du discours de l'archevêque de Bourges. Ceux-ci la refusèrent. Mais le président le Maître, qui étoit à la tête du Parlement de Paris, l'avoit demandée secrètement, & il en fit transcrire un grand nombre d'exemplaires, qui se répandirent dans le public. La bonne-foi du roi, les espérances qu'il donnoit, & sur-tout la trêve qu'il offroit, causèrent une révolution remarquable, dans

plusieurs esprits. Pour leur faire encore plus désirer les douceurs de la paix, HENRI IV.
1593.
Henri alla mettre le siège devant la ville de Dreux, un des entrepôts de Paris. Il la prit & rendit par cette conquête la disette encore plus sensible dans la capitale.

Tout y étoit dans la plus grande confusion. La haute bourgeoisie, la populace, le clergé, le duc de Mayenne, le duc de Guise & ses autres parens, les députés des Etats, le Parlement, le légat, les Espagnols, chacun avoit ses intérêts à part, & se conduisoit par des vues différentes, souvent contraires, & qui changeoient quelquefois d'un jour à l'autre. Les uns faisoient valoir le pouvoir des Etats, d'autres les déprimoient. Il paroissoit des écrits plaisans & sérieux, qui développoient les projets politiques des chefs & les tournoient en ridicule. Le plus grand nombre commença à ne se plus laisser conduire en aveugles. On raisonna ; on dit son avis tout haut. Des ecclésiastiques osèrent non seulement ne plus prêcher la Ligue, mais encore blâmer en chaire ceux que le préjugé soulevoit contre un accommodement.

Malgré cette révolution les chefs Les Espagnols

HENRI IV.

1593.

persévèrent
dans leurs
mauvais des-
seins.

n'abandonnoient pas leurs projets. Ils crurent même devoir profiter du reste de chaleur qui exaltoit encore les esprits, pour mettre la dernière main au grand ouvrage de l'élection. Les Espagnols la desiroient sincèrement, ainsi que le légat & les François achetés de leurs deniers, ou entraînés par le fanatisme. Ou plutôt, les François Ligueurs vouloient effectivement un roi Catholique; mais les Espagnols tendoient sous prétexte d'élection, à envahir la France entière, à s'emparer des provinces à leur bienséance, ou enfin à y jeter les flambeaux d'une discorde qu'on ne pût éteindre de long-temps.

Pour le duc de Mayenne, sa conduite est presque inexplicable. On croit qu'il ne vouloit pas de nouveau roi, s'il ne l'étoit lui-même, & que, s'il laissa si long-temps l'élection en suspens, ce fut pour pénétrer les dispositions où on étoit à son égard; & voir s'il ne pourroit pas faire pencher la balance de son côté. D'autres pensent avec plus de vraisemblance, qu'entraîné par le branle général des affaires, il agit sans système; conduite qui paroît plus conforme à son caractère indécis. Cependant, comme en
qualité

qualité de lieutenant général de la couronne, il étoit chef de toutes les assemblées, on lui a obligation des obstacles qui arrêterent la fougue Espagnole, & l'empêchèrent de consommer ses mauvais desseins.

Avant que les Ligueurs rendissent réponse aux députés royalistes, sur leurs dernières propositions de l'instruction du roi & d'une trêve générale, Feria, Taxis & Mendose, résolurent d'engager sérieusement l'affaire de l'élection. Ils demandèrent audience à ce sujet, & furent entendus dans un conseil tenu chez le légat. Feria ne s'arrêta pas, ainsi que dans le premier discours, à ses exhortations vagues d'élire un roi. Il en vint droit au fait & proposa l'infante Isabelle issue de la fille aînée de Henri II, & réunissant sur sa tête, par la mort des trois derniers rois ses frères, tous les droits à la couronne.

Il propose l'élection de l'Infante.

A ce début, Roze évêque de Senlis, ce Roze panégiriste de l'assassin de Henri III, Roze qu'on n'auroit jamais soupçonné de conserver dans son cœur quelque germe de sentimens François, s'écria transporté qu'il commençoit à croire à cette heure ce qu'il n'avoit ja mais voulu regarder que comme une

Il sont marqués.

imputation calomnieuse des Hérétiques, savoir que les Espagnols, sous prétexte de religion, ne cherchoient qu'à satisfaire leur ambition; que la Loi Salique observée depuis douze cens ans en France, ne permettoit à cet empire d'autres maîtres que les mâles du sang royal, & que, si les Espagnols s'obstinoient dans leurs pernicieux projets, ils auroient pour ennemis lui & tous les Catholiques de bonne-foi.

Cette brusque incartade surprit tout le monde & choqua vivement les Espagnols. Plusieurs François n'en furent pas fâchés; mais pour ne point laisser dégénérer leur assemblée en dispute, ils s'empressèrent de calmer Roze, d'appaiser les ministres, & on leur accorda une audience des Etats, qu'ils demandoient. Le jurisconsulte Mendose y répéta dans un discours très-long, très-chargé de citations & de passages, ce que Feria avoit dit en bref chez le légat, sur les droits de l'Infante à la couronne. Plusieurs députés lui applaudirent; mais il n'y eut point de délibération en conséquence.

Fin de la
conférence de
Surenne.

On étoit encore occupé de la conférence de Surenne, qui traînoit en longueur. Les députés de la Ligue

manquèrent plusieurs séances sous prétexte d'indispositions. Pour leur commodité, les royalistes proposèrent de se rapprocher de Paris. On s'assembla à la Roquette maison de plaisance, près du fauxbourg saint Antoine, ensuite à la Villette, à la tête du fauxbourg saint Martin, sans autre succès, que de mettre de jour en jour en plus grande évidence l'obstination des Ligueurs & la bonne-foi des royalistes. Ceux-là s'en renoient à ne pas vouloir d'accord, que le pape n'eût prononcé : ceux-ci en attendant offroient toujours la conversion du roi & une trêve générale.

Ermeutes à
Paris.

Les douceurs de la paix présentées en même temps que les expéditions du roi autour de Paris, mettoient de près devant les yeux toutes les horreurs de la guerre, & émurent le peuple. Il suivit un jour en foule les députés de la Ligue qui alloient à la Villette, leur demandant la paix à grands cris. Mais les voyant revenir sans succès, & sachant que c'étoit le Légat & les Espagnols qui s'opposoient à la trêve, un murmure général éclata; on s'assembla par pelotons à l'hôtel de ville, & dans l'instant tout sembla tendre à une sédition. Le duc de Mayenne se trou-

HENRI IV.

1593.

voit entre deux feux, parceque le Légat, homme violent & sans égards, menaçoit de quitter la ville, si on continuoit de traiter avec un Hérétique relaps. Les choses tournèrent cependant plus heureusement que le lieutenant général n'osoit espérer. Le peuple se contenta des promesses qu'on lui fit de travailler plus sérieusement à la paix, & en conséquence il se soumit à la défense publiée de faire des assemblées particulières au-dessus de six personnes. Le Légat s'appaîsa aussi, en voyant que le duc de Mayenne marquoit plus d'ardeur pour l'élection, but auquel tendoient tous les desirs du prélat.

Les Espagnols proposent de nouveau l'Infante; mais plus adroitement.

Les ministres d'Espagne firent à ce sujet une nouvelle tentative, mais plus adroite que la première. Ils avoient péché non-seulement en proposant trop brusquement leur Infante, mais encore en déclarant que le dessein de Philippe II son père, étoit de la marier à l'archiduc Ernest son cousin, fils de l'Empereur. Quoiqu'ils colorassent ce projet, de l'intention de réunir aux forces d'Espagne, toutes celles d'Allemagne pour soutenir l'élection, c'étoit toujours signifier clairement que la France

alloit devenir une conquête de la maison d'Autriche, ce qui révolta bien des esprits, & leur enleva beaucoup de partisans. Après y avoir plus mûrement pensé, ils demandèrent une autre audience, & l'obtinrent dans une assemblée tenue exprès au Louvre. Ils y déclarèrent que si on vouloit élire l'Infante, le roi Catholique nommeroit de son côté un des seigneurs François, compris ceux de la maison de Lorraine, qui épouserait l'Infante, & qu'ils partageroient le trône avec un droit égal. Un mois après l'élection, ajoutoient-ils, il y aura une forte armée sur la frontière, deux autres mois après, un second corps de troupes, de l'argent, des munitions, des biens & des honneurs pour les chefs, enfin tous les avantages possibles à la reconnoissance du plus riche monarque de la chrétienté.

HENRI IV.

1593.

Une couronne, l'hymen d'une jeune princesse, les trésors des deux Indes, toutes les forces de la maison d'Autriche réunies pour soutenir l'entreprise : ces objets remuèrent les moins ambitieux. Les Espagnols, en ne nommant pas celui qu'ils avoient envie de préférer, tenoient en haleine tous les autres. Il y en eut trois pris à cette amorce,

Ils gagnent
des partisans.

HENRI IV. Charles de Savoie, duc de Nemours
 1593. qui, sans autre titre que sa jeunesse & sa naissance, entama une négociation avec le duc de Mayenne son frère utérin, pour l'engager à lui être favorable; le cardinal de Bourbon qui offroit la jonction du tiers-parti; enfin le jeune duc de Guise qui avoit pour lui le nom de son père, du mérite personnel, & le suffrage général des zélés Ligueurs.

Les royalistes
 s'en allarment.

Cette ruse des Espagnols porta l'alarme dans le conseil du roi. Les seigneurs de son parti écrivirent à ceux de la Ligue des lettres qu'ils rendirent publiques, dans lesquelles l'intrigue étoit développée de manière à détromper les plus prévenus. On y démonstroît que la proposition de marier l'Infante aux princes François, n'étoit faite que pour avoir une élection de quelque manière que ce fût, & ainsi perpétuer la guerre. Ces écrits firent impression; il vint outre cela au roi un secours beaucoup plus puissant, auquel personne ne s'attendoit.

Arrêt du Parlement en faveur de la Loi Salique.

On se rappelle l'esclavage du Parlement de Paris, après l'attentat de Bussi le Clerc, qui traîna les chefs à la Bastille. Depuis ce moment, presque toutes les délibérations de cette compagnie,

portèrent l'empreinte du fanatisme.
Souvent elle fut obligée d'appliquer le HENRI IV.
sceau de son autorité à des principes 1593.
qu'elle détestoit, & quand elle voulut
élever sa voix pour la patrie, les terri-
bles exemples du président Brisson &
des conseillers Larcher & Tardif, atta-
chés par les mutins à un infame gibet,
fermèrent la bouche aux plus hardis.

Quoique les choses commençassent
à changer, il y avoit cependant enco-
re de trop justes sujets de crainte pour
les bons citoyens qui voudroient oppo-
ser le flambeau de la justice aux manœu-
vres ténébreuses des étrangers. Les
Espagnols tenoient une forte garnison
dans Paris. Toutes les semaines ils distri-
buoient du bled à plus de quatre mille
pères de famille de la plus basse popu-
lace, la plupart gens de sac & de corde,
prêts à porter le fer & le feu par tout
où leurs bienfaiteurs les enverroient.
Dans toutes les compagnies il y avoit
encore des hommes, même de bon
sens, qui, aveuglés par l'ancienne pré-
vention, auroient sacrifié leurs biens
& leurs vies aux Espagnols, comme aux
soutiens de la religion Catholique.

C'est dans ces circonstances que ce
Parlement, si timide jusqu'alors, pour

fé comme par une inspiration subite ; s'assemble, délibère, & donne enfin le vingt-huit Juin ce fameux arrêt par lequel il est enjoint à Jean le Maître, président, accompagné d'un nombre suffisant de conseillers, de se retirer par devers le lieutenant général de la couronne, & là, en présence des princes & seigneurs assemblés pour cet effet, de lui recommander qu'en vertu de l'autorité suprême, dont il est revêtu, il ait à prendre les mesures les plus sûres, afin que, sous prétexte de religion, on ne mette pas une maison étrangère sur le trône de nos rois, & qu'il ne soit fait aucun traité, pacte, ou convention, tendant à transférer la couronne à quelque prince ou princesse d'une autre nation ; déclarant au surplus lesdits traités, si aucuns ont été faits, nuls, contraires à la loi salique & aux autres loix fondamentales du royaume.

Ces remontrances furent faites avec la plus grande fermeté. Le duc de Mayenne en parut surpris. Il traita d'attentat à son autorité, & d'injure personnelle, un arrêt rendu en son absence, dans une matière aussi importante, & menaça de le casser. Le président le Maître soutint dignement les privilèges de

de la cour. Il montra quelle n'avoit pas excédé son pouvoir, & il fit habilement sentir au duc de Mayenne, que loin de se trouver offensé, il devoit au fond être très-satisfait d'un arrêt qui le mettoit à l'abri des sollicitations importunes, & qui l'empêcheroit de faire quelques démarches indignes de sa naissance & de son caractère. Mayenne fit semblant de se contenter de ces raisons. Des historiens disent qu'il avoit une secrète intelligence avec les principaux du Parlement, & qu'il ne se fit rien dans cette occasion que de son consentement.

HENRI IV.
1593.

Quelque foudroyant que fût cet arrêt, il ne découragea pas les ministres Espagnols. Acharnés à obtenir une élection malgré tous les obstacles, ils ne lâchèrent point prise. On n'avoit pas voulu de l'Infante seule, encore moins avec l'archiduc Ernest : la proposition de la faire régner avec un seigneur François que Philippe nommeroit, n'ayant pas non plus été goûtée, ils proposèrent enfin sérieusement & de bonne foi le duc de Guise. Mayenne crut que c'étoit encore un détour, & refusa de s'expliquer, les supposant sans pouvoir à cet égard ; mais ils lui

Les Espagnols reviennent à la charge & proposent le mariage du duc de Guise.

De Thou,
liv. CVII.

Davila,
liv. XIII.

HENRI IV. montrèrent le consentement par écrit de leur maître, & sur le champ ils se mirent à traiter des conditions. Ils demandoient que les états donnassent le trône aux deux époux, sans partage *in solidum* : que l'Infante épousant le duc de Guise, eût la Bretagne en souveraineté pour sa dot, & que si le duc mourait sans enfans mâles, l'Infante pût épouser un seigneur François à son choix. Tous les partisans d'Espagne trouvoient ces conditions si raisonnables, qu'ils ne doutoient pas qu'elles ne fussent acceptées par les états. Il arriva delà que pendant plusieurs jours le duc de Guise eut une cour royale, & que le duc de Mayenne fut laissé presque seul.

Objections
de Mayenne.

Ce triomphe de théâtre ne dura pas. Mayenne en fit sentir à son neveu tout le vuide. Après lui avoir prouvé que les Espagnols le trompoient par l'appas d'un mariage qu'ils feroient maîtres de conclure ou de rompre à volonté, « Ne croyez pas, ajouta-t-il, que le duc de Lorraine & les autres princes de notre maison, consentent jamais à une élection qui les mettroit bien-tôt sous la domination de Philippe. Vous allez voir les états Protestans d'Alle-

« magne, l'Angleterre & presque tous
« les François, se révolter contre ce
« projet, & le moins qui puisse arriver,
« c'est que la guerre recommence avec
« plus de fureur, & que la Ligue se
« trouvant divisée, vous succombiez
« victime de la politique Espagnole. »

HENRI IV.

1593.

Le jeune prince paroissoit écouter avec docilité les raisons de son oncle; mais on s'appercevoit que l'espoir d'une couronne ne sortoit pas facilement de son cœur. Sa mère, la duchesse de Montpensier sa tante, tous les flatteurs dont il étoit environné, l'excitoient à tenir ferme. Mayenne sentit qu'il ne réussiroit pas par la simple persuasion à parer ce coup. Il résolut d'imposer des conditions si fortes, que les Espagnols ne pussent les accepter.

Il propose
des conditions
dures.

Il les remercia d'abord en son nom & au nom de tous les princes de sa maison, de l'honneur que Philippe vouloit bien faire à son neveu. Ensuite il fit la loi en ces termes : « L'élection demeu-
« rera secrète jusqu'à ce que le maria-
« ge soit consommé, & il ne sera mê-
« me déclaré que quand je le voudrai.
« L'Infante venant à mourir sans enfans
« mâles, le duc de Guise sera seul roi.
« Le duc de Guise mourant, l'Infante

HENRI IV. 1593. » ne pourra se remarier qu'à un prince
 » Lorrain de l'avis des autres. Si elle n'a
 » pas d'enfans, l'aîné des Guises succé-
 » dera. Les seuls François seront nom-
 » més aux charges & dignités. On me
 » donnera en toute souveraineté & à
 » perpétuité, pour moi & mes enfans;
 » les gouvernemens de Bourgogne &
 » de Champagne, mes biens héréditai-
 » res, la principauté de Joinville, Vi-
 » tri, Saint-Dizier, une pension an-
 » nuelle de cinquante mille écus, & dès
 » à présent des assurances pour huit cents
 » mille livres en plusieurs payemens ».

Ils accordent
 tout.

Mayenne croyoit que les Espagnols rebutés par l'énormité de ces demandes, romproient avec éclat; mais à son grand étonnement, ils accordèrent tout. On dit que dans son dépit, plutôt que de voir son neveu roi, il projeta de ressusciter le tiers parti. Malheureusement pour lui le cardinal de Bourbon étoit déjà attaqué de la maladie dont il mourut quelque temps après, & par conséquent hors d'état de seconder par quelque activité les démarches du lieutenant général. Il se voyoit pressé de tous côtés, sommé de sa parole, obligé de combattre contre les étrangers, contre les François, contre sa pro-

pre famille. Sa mère le conjuroit de faire régner son petit fils. La duchesse de Montpensier sa sœur le harceloit. Une objection faite à propos dans l'assemblée des états, le tira d'embarras.

HENRI IV.
1593.

Il s'étoit engagé d'y proposer l'élection, & il le fit, mais si mollement, qu'on appercevoit aisément qu'il ne desiroit que d'être contrarié. La Châtre, un des maréchaux de la création, d'accord avec lui, à ce qu'on croit, se leva & représenta qu'il y auroit de l'imprudence à élire un roi pendant qu'on n'avoit point de troupes, & que Henri au contraire, dont l'abjuration paroissoit immanquable, étoit à la tête d'une bonne armée; qu'il falloit bien plutôt accepter la trêve dont on avoit le plus grand besoin. Ce raisonnement passe de bouche en bouche; le plus grand nombre l'approuve, & on conclut de différer l'élection.

Leur projet
manqué.

Les états se rassemblent le 4 Juillet au Louvre dans le plus grand appareil. On prie les ambassadeurs d'Espagne de s'y trouver. L'orateur remercie pompeusement Philippe en leur personne de tout ce qu'il a fait pour la cause commune, & leur remet une lettre pour leur maître, dans laquelle on di-

246 *L'Esprit de la Ligue:*

HENRI IV.

1593.

soit que la situation actuelle des affaires ne permettoit pas de procéder à l'élection, mais que les états n'y renonçoient pas, & qu'ils le supplioient de faire avancer au plutôt son armée, de peur qu'on ne fût obligé de s'accommoder désavantageusement avec l'ennemi.

ils font bon-
ne contenan-
ce.

Les ministres Espagnols répondirent aussi par écrit, d'un air désintéressé, que leur roi n'avoit travaillé que pour le bonheur de la France, qu'ils étoient fâchés qu'on n'eût pas profité de sa bonne volonté en élisant un roi, dont la puissance auroit remédié à tous les maux. Qu'au reste ils seroient toujours également disposés à aider la sainte union de leurs bons offices.

Saïre Mé-
nippée.

Un pareil dénouement, après le sérieux de l'intrigue, donna aux états de Paris un air de ridicule qui n'a pas échappé aux plaisans du temps. Ceux qui l'ont le mieux saisi, sont les auteurs du livre intitulé *Catholicon d'Espagne, ou Satyre Menippée*. C'est une relation burlesque de ces états, entremêlée de descriptions, de harangues, d'allégories qui développent le caractère & les secrets motifs des principaux auteurs. Le style depuis près de deux cents ans n'a point vieilli, & pour peu

qu'on ait quelque teinture de l'histoire, on lit encore cet ouvrage avec le plus grand plaisir. Il fit alors une vive impression, & on dit que le ridicule qu'il répandit sur la Ligue, lui porta un coup plus funeste que toutes les conquêtes de Henri IV.

HENRI IV.
1593.

Ce prince, après plusieurs expéditions militaires qui inspiroient toujours aux peuples un désir plus vif de la paix, se rendit le 9 Juillet à Mantes, où s'étoient assemblés par ses ordres, plusieurs Evêques & Théologiens, non-seulement de ceux qui suivoient depuis longtemps son parti, mais même des Ligueurs. Invités à contribuer de leurs lumières à l'instruction du roi, ils ne crurent pas devoir déferer aux menaces & aux défenses du légat, qui, tant par lui-même que par ses émissaires, faisoit tous ses efforts pour empêcher que le roi ne reçût l'absolution.

Le roi se fait instruire.

Mémoires de la Ligue, tome V.

Il vouloit que la Sorbonne notât d'hérésie les ecclésiastiques qui s'étoient rendus auprès de Henri, & que leurs bénéfices fussent déclarés impétables. Sur ce principe il fit faire le procès à Joseph Foulon, alors abbé de sainte Geneviève. Les factieux l'épioient depuis long-temps, parceque ses dispositions

Danger que court l'abbé de sainte Geneviève.

Lezeau, Manuscrit de sainte Geneviève.

HENRI IV.
1593.

à l'égard du roi leur étoient plus que suspectes. En effet, c'étoit chez lui qu'avoient été tenues les assemblées où l'on avoit commencé à parler librement sur les excès des Ligueurs. Ils le veillèrent si bien, qu'ils surprirent des lettres écrites à des partisans du roi, dans lesquelles l'abbé se réjouissoit avec eux de la conversion de ce prince. Le légat ne manqua pas de voir dans ces écrits un crime de lèse majesté divine & humaine. Il fit arrêter le prétendu coupable. On lui donna pour juges des Ligueurs déterminés, & son procès fut poussé avec la plus grande vivacité. Il déclina la juridiction ordinaire, & fondé sur ses privilèges, il appela comme d'abus. Tout cela lui fut inutile. Le légat étoit déterminé à faire sur lui un exemple. Les amis de Foulon qui étoient en grand nombre, & des plus considérables, lui conseillèrent de feindre une maladie. Sous ce prétexte ils demandèrent son élargissement jusqu'à guérison, & le cautionnèrent. L'abbé sortit & se sauva auprès du roi, dont la conversion fit oublier les autres affaires.

Le légat &
Mayenne vou-
lent empêcher

Les prélats, docteurs & théologiens
assemblés par le roi, déterminés à passer
par dessus les anciennes difficultés,

avoient résolu de recevoir son abjuration. Ils exigèrent seulement que ce prince envoyât ensuite une ambassade solennelle au souverain pontife, pour demander l'absolution. Henri s'y engagea volontiers. Pour rendre sa réconciliation à l'église plus solennelle, ne pouvant en faire la cérémonie à Paris, il se transporta à saint Denis, qui n'est qu'à deux lieues de la capitale. On y avoit préparé, avec une magnificence royale, tout ce qui pouvoit donner de la pompe & de l'éclat à cette action. Le légat ne voulut point laisser passer cette dernière occasion, sans causer du moins le trouble qu'il pourroit. Il fit donc publier un écrit qui portoit en substance que Henri de Bourbon, soi-disant roi de France & de Navarre, hérétique, relaps, impénitent, chef, fauteur, défenseur public des Hérétiques, ne pouvoit être absous que par le pape. En conséquence il annulloit tout ce que feroient les prélats royalistes, & conjuroit les Catholiques par les entrailles de la miséricorde de Dieu, de ne point causer un schisme funeste. Enfin il les avertissoit charitablement que, s'ils n'avoient point égard à ses remontrances, ils encourroient les censures, & perdroient

HENRI IV.

1593-

l'absolution
du roi.

HENRI IV.
1593.

les titres, bénéfices, & dignités qu'ils possédoient dans l'église. Le duc de Mayenne de son côté fit défense de sortir de la ville le jour de l'abjuration, & mit des gardes aux portes.

Abjuration
du roi.

Mais cette précaution n'empêcha pas que le Dimanche 25 Juillet, jour marqué pour la cérémonie, il ne se trouvât à saint Denis une foule de Parisiens. Les uns avoient prévenu la défense, d'autres échapèrent aux sentinelles des portes, & franchirent les remparts. A huit heures du matin, le roi vêtu de blanc, accompagné d'un nombreux cortège de princes, seigneurs & gentilshommes, se rendit à la grande église. L'archevêque de Bourges, environné d'une multitude de prélats & d'ecclésiastiques, l'attendoit à la porte, tenant dans sa main le livre des saints évangiles ouvert : *Qui êtes-vous ?* lui dit l'archevêque, *Que demandez-vous ?* *Je suis le roi,* répondit Henri ; *je demande à être reçu dans le sein de l'église Catholique. Le souhaitez-vous sincèrement ?* répondit le prélat. *Je le souhaite de tout mon cœur,* dit le roi ; & se mettant à genoux, il jura entre les mains de l'archevêque, de vivre & mourir dans le sein de l'église Catholique, Apostolique & Ro-

maine, de la défendre envers & contre tous au péril de sa propre vie, & protesta qu'il renonçoit dès à présent à toutes les hérésies qui lui étoient contraires.

HENRI IV.
1593.

Il présenta ensuite au prélat une profession de foi signée de sa main, marcha vers le chœur, & répéta la même protestation au pied du grand autel qu'il baïsa. On entonna le *Te Deum*. Le peuple ivre de joie, mêla au champ de cette hymne des cris redoublés de *vive le roi*. Pendant ce temps Henri recevoit de l'archevêque l'absolution sous un pavillon tendu derrière l'autel. Il entendit la messe qui fut célébrée solennellement, & dîna dans l'abbaye. Quoique la rage des Ligueurs dût inspirer des craintes, le roi voulut qu'on laissât entrer tout le monde. La foule fut si grande, que la table pensa être renversée. La cérémonie fut terminée par un sermon touchant que prononça l'archevêque de Bourges; & le monarque, après avoir assisté aux vêpres, se retira.

En même temps que la ville de saint Denis s'édifioit de l'abjuration du roi, les Ligueurs donnoient à Paris un spectacle scandaleux. Il n'y a point d'invec-

Rage des
Ligueurs.

HENRI IV.
 1593.

tives dont leurs prédicateurs ne chargeassent Henri & les coopérateurs de sa conversion. Nous avons encore les sermons que Jean Boucher, Curé de saint Benoît, prononça à cette occasion pendant neuf jours consécutifs dans l'église de saint Méri. Il prétend prouver que la conversion du Béarnois n'est que feinte & hypocrisie, & que son absolution, donnée contre toutes les règles, est l'ouvrage d'une cabale infernale.

Trêve de
trois mois.

Mais le peuple n'écoutoit plus qu'indifféremment ces déclamations. On avoit beau vouloir lui persuader qu'on ne devoit faire aucun accommodement avec un hérétique, les douceurs de la paix lui paroïssent bonnes, de quelque part qu'elles vinssent. Il étoit aussi important au roi de suspendre les alarmes de la guerre, afin de familiariser avec l'obéissance les sujets qu'il avoit pour ainsi dire nouvellement conquis par sa conversion. Enfin, le duc de Mayenne, sans argent, sans troupes, & presque sans parti, n'avoit pas d'autre ressource qu'une suspension d'armes qui lui donneroit le temps de renouer ses intrigues du côté de l'Espagne. Tout le monde s'accorda donc

avec une égale satisfaction à une trêve qui devoit durer trois mois, à commencer le premier Août.

HENRI IV.

1593.

Fin des Etats.

Le seul légat en marqua du mécontentement. Le duc de Mayenne l'appaîsa en faisant renouveler le serment d'union dans les Etats qui duroient encore. N'ayant pu en tirer tout ce qu'il auroit voulu, le prélat Romain souhaitoit du moins y faire recevoir le concile de Trente. On prit un singulier moyen pour le satisfaire, sans engager les états. Le lieutenant général, dans une assemblée solennelle, les prorogea jusqu'au mois de Septembre, & permit aux députés de se retirer. Après cette action par laquelle les états étoient censés finis, le légat entra. On lut tout haut devant lui une ordonnance touchant la réception pure & simple du concile de Trente. Il en fit, ainsi que le cardinal de Pellevé aussi présent, un long remerciement aux députés. Il alla ensuite à leur tête chanter le *Te Deum* dans l'église de saint Germain l'Auxerrois, & les états furent séparés.

De saint Denis le roi écrivit aux parlemens, aux gouverneurs & commandans des provinces, pour leur faire part de la conversion & de la trêve

Avantages de la trêve.

Ambassades de du Perron

HENRI IV. générale. Il nomma ambassadeurs en
 1593. cour de Rome le duc de Nevers, l'évê-
 & d'Osset. que du Mans & le doyen de l'église de
Mém. de Paris; qu'il fit précéder par un gentil-
Nevers, t. II. homme nommé Brochard de la Clielle,
 chargé de préparer les voies, & d'aplanir les difficultés. Ces préliminaires arrangés, Henri quitta saint Denis à la fin d'Août.

Il goûtoit depuis un mois le plaisir de se voir comblé de bénédictions par les Parisiens, pour les avantages dont la trêve les faisoit jouir. L'envie de respirer un air pur après avoir été si longtemps renfermés, les attiroit dans les campagnes voisines. Ils y rencontroient leurs parens & leurs amis du parti royaliste. On s'embrassoit, on se félicitoit de cette réunion, quoique passagère, & on faisoit en commun des vœux pour qu'elle durât. Les partisans du roi ne manquoient pas de glisser dans les conversations, l'éloge de sa douceur, de sa bonté, de son amour pour les peuples; & quand la curiosité ou d'autres motifs attiroient quelques Ligueurs auprès de lui, pour peu qu'ils fussent de rang à être présentés, ils ne se retiroient pas sans des caresses & des paroles obligantes qui gagnoient leurs cœurs. Ainsi on

voyoit déjà dans la bienveillance du roi & la satisfaction des peuples, le germe des prospérités qui suivirent.

HENRI IV.

1593.

Mais ces espérances à peine formées, furent presque renversées par l'horrible attentat de Pierre Barriere. Ce malheureux, sans autre motif connu que le dégoût de la vie & l'idée de faire une action que des fanatiques lui avoient dit devoir être méritoire devant Dieu, conçut l'affreux dessein d'assassiner le roi. Heureusement il s'en ouvrit à un Jacobin, qui donna des avis si certains, que le scélérat fut arrêté lorsqu'il étoit prêt à commettre son parricide. On l'exécuta, sans que Henri voulût permettre qu'on recherchât les complices.

Attentat de
Barrière.

La Ligue pour se soutenir, avoit déformais besoin de ces détestables artifices. Il naissoit des divisions entre ceux même que les liens du sang auroient dû unir plus étroitement, parceque chacun tirant à ses intérêts, tournoit l'autorité de sa place à son profit particulier. Le duc de Mayenne fit un exemple de ces commandans infidèles, dans la personne du duc de Nemours son frère utérin, qui vouloit se faire une souveraineté du Lyonnais, dont il étoit gouverneur. Le lieutenant général le fit met-

Division entre
les Ligueurs.

256 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI IV. tre en prison; mais ce châtement n'en imposa que foiblement aux autres.

1593. Ceux qui ne secouèrent pas ouvertement le joug de toute subordination au chef de la Ligue, profitèrent du bénéfice de la trêve générale, pour entamer des paix particulières. Ainsi la guerre, qui avoit été fort allumée au commencement de l'année, s'éteignit insensiblement dans presque toutes les provinces. Ce calme procura la facilité de policer les villes, d'assurer les grands chemins, de réprimer les bandits, qui couroient les campagnes. On respiroit enfin après tant de désastres; mais trois mois fixés pour la trêve s'écouloient bien rapidement. Le duc de Mayenne sollicita une prolongation. Toute la France la desiroit ardemment & le roi l'accorda d'abord pour un mois, terme qu'il étendit ensuite à deux.

Négociation
de Rome.

De Thou,
liv. *CVIII*.

Dayila,
livre *XIV*.

Rerum mirabil. in-4^o.
page 262.

Du Perron,
d'Ossat.

Il espéroit avoir dans cet intervalle des nouvelles satisfaisantes de Rome. La politique y faisoit alors une espèce de guerre, dont Henri ne vit la fin, qu'après des difficultés plus inquiétantes, que les embarras d'une guerre véritable. Des Députés de la Ligue, agents des Espagnols, écrivains soudoyés, jusqu'aux Calvinistes, investissoient le trône

ne

ne pontifical , pour en fermer l'accès aux ambassadeurs du roi. Ils publioient que sa conversion étoit feinte , & les plus échauffés disoient que quand même elle seroit sincère , le pape n'avoit pas droit de lui en donner l'absolution. Arnaud d'Ossat , alors peu connu , mais à qui la conduite de cette affaire a assuré un rang distingué entre les plus habiles négociateurs , se trouvant par hasard à Rome , fit face tout seul pendant long-temps à ces différens agresseurs. Il réfutoit , détruisoit leurs fausses nouvelles , répandoit à propos les véritables , & il se rendit , quoique sans caractère , assez intéressant , par le zèle qu'il montra , pour que le pape voulût tirer de lui des éclaircissemens sur la France.

HENRI IV.

1593.

Mém. de la Ligue. t. V.

Les choses en étoient à ce point , quand la Clielle arriva à Rome. Il étoit porteur de lettres adressées à Seraphin Olivier , auditeur de Rote. Le roi dans ses dépêches lui recommandoit de procurer au plutôt à son envoyé une audience du souverain Pontife. Seraphin instruit des préventions de Clément VIII ne trouva pas sa commission si aisée que Henri le présuinoit. Néanmoins l'envie d'obliger le roi lui fit tenter l'aventure.

Agent secret du roi en cette cour.

258 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI IV.

159 .

Difficultés à
le faire rece-
voir par le pa-
pe.

Seraphin avoit un caractère enjoué, une conversation fertile en bon mots, en saillies amusantes & en reparties fines, qui le rendoient très-agréable au pape. Il se présente un jour à son audience sous quelques prétextes, dont son poste ne le laissoit pas manquer, & faisant tomber adroitement le discours sur les affaires de France, il dit à Clément, comme sans y entendre finesse, qu'il a reçu des lettres du roi, & il se met en devoir de les lui montrer. Le pape qui n'étoit pas prévenu, se trouve embarrassé, & dit avec vivacité, qu'il n'en veut pas recevoir d'un Hérétique. L'auditeur insiste. Clément se met en colère; mais Seraphin sans se démonter, tantôt badinant, tantôt parlant sérieusement, en revenoit toujours à ses lettres : *Enfin*, lui dit-il, *quand ce seroit le diable, qui demanderoit à se convertir, votre Sainteté ne pourroit le refuser.* Egayé par cette saillie le pape fut quelque temps à plaisanter avec Seraphin, qui, devenu plus hardi, pria le saint père de donner audience au gentilhomme qui avoit apporté ces lettres. *Votre Sainteté*, lui disoit l'auditeur, *ne court aucun risque de se compromettre. Elle peut le recevoir*

comme un particulier qu'elle admet par bonté, & avec qui elle s'entretient par occasion des affaires de France : J'y penserai, répondit le pape, & dès le soir d'Ossat fut averti de dire à la Clielle qu'il ne s'épouvantât pas de la réception qu'on lui feroit, & qu'il eût bonne espérance.

HENRI IV.
1593.

La nuit suivante un camelier du pape vient prendre la Clielle dans un carosse fermé & le conduit à sa Sainteté. La Clielle suit de point en point les avis qui lui avoient été donnés. Il se prosterne aux pieds du pontife, & commence à lui parler de la part du roi. Le pape fait l'étonné & semble vouloir l'interrompre. La Clielle continue & présente la lettre de son maître. Clément la refuse avec des apparences de colère. La Clielle la pose sur une table & se retire respectueusement.

Il est admis.

Le lendemain il fut introduit à l'audience du cardinal Tolet. Ce prélat étoit très-estimé du pape. Il avoit été jésuite ; & quoiqu'Espagnol de naissance, il se montra pendant tout le cours de l'affaire très-favorable à Henri. Dans cette première audience, il répondit obstinément à tous les discours de la Clielle, que le roi étant retourné à l'hé-

Avis secrets
donnés au roi.

HENRI IV. 1593. rélie, après avoir été déjà absous une fois, le pape ne pouvoit plus écouter ses prières; mais il joignit à ce propos d'autres quelques promesses comme de lui-même, & il fit dire par d'Ossat à la Clieille de donner bonne espérance au roi: qu'il n'avoit qu'à se montrer bien converti, persévérer dans la foi Catholique & ne pas s'embarasser de ce qui arriveroit au duc de Nevers; que le souverain Pontife, malgré les apparences, n'avoit au fond dessein que de l'éprouver.

Mauvais traitement fait à ses ambassadeurs.

Il ne falloit pas moins que ces assurances, pour faire supporter au roi le traitement public fait à ses ambassadeurs. A peine le duc de Nevers avoit mis le pied en Italie, que le pape lui envoya dire qu'il ne le recevroit pas comme ambassadeur d'un roi, qu'il ne reconnoissoit pas. On lui signifia qu'il ne lui seroit donné que dix jours pour rester dans Rome, & défense de voir les cardinaux. Il entra donc en simple particulier. Il eut néanmoins cinq audiences publiques, dans lesquelles il parla toujours comme ministre du roi, quoique le pape affectât de lui répondre comme au simple duc de Nevers.

Tout ce que la persuasion qu'on sou-

tient une bonne cause, tout ce que l'envie d'éteindre le feu de la guerre, de sauver un peuple malheureux, de démasquer des scélérats acharnés à sa perte peut fournir, de raisons solides, de descriptions vives, de conjurations touchantes, Nevers l'employa pour fléchir le souverain Pontife, & toujours sans succès. Il ne réussit pas mieux dans les conférences particulières, même avec le cardinal Tolet. Celui-ci un jour, pressé par les objections du duc, qui le réduisoit à n'avoir pas de quoi répondre, se mit à sourire : *Riez, s'écria l'ambassadeur pénétré, riez, Monsieur, à présent. Le temps viendra que nous verserons des larmes en abondance, & que les cris des malheureux François perceront jusqu'à vous.*

Enfin accablé de tristesse, il se prépara à quitter Rome. Dans sa dernière audience, qui fut le dix Janvier, il fit au pape la peinture des maux, que son inflexibilité alloit causer. Il ne demandoit qu'à convaincre les Ligueurs en présence du souverain Pontife : que le saint père prescrivît seulement au roi les conditions auxquelles il pourroit obtenir l'absolution, & Nevers offroit de

HENRI IV.
1593.

1594

On les mena-
ce d'un affront
& ils se reti-
rent.

laisser son fils en ôtage à Rome , jusqu'à ce qu'elles fussent remplies.

HENRI IV.

1594.

Ses deux collègues d'ambassade , d'Angennes évêque du Mans & Seguier doyen de l'Eglise de Paris , travailloient de leur côté avec ardeur à applanir les difficultés ; mais comme ils étoient ecclésiastiques , ils se trouvèrent eux-mêmes dans un embarras auquel ils ne s'attendoient pas. Le pape ne voulut pas les voir , qu'ils ne se fussent présentés au cardinal inquisiteur , pour rendre compte de la conduite qu'ils avoient tenue dans l'absolution du roi. Cette injonction à des ministres publics leur parut un affront qu'ils ne devoient pas souffrir. Sur leur refus de comparoître en particulier devant le chef de l'inquisition , le pape donna ordre à des huissiers de les citer au tribunal même. A cette nouvelle , Nevers outré prend les deux prélats à ses côtés , traverse Rome en plein jour , menaçant de tuer de sa main , quiconque voudroit mettre à exécution cet ordre injurieux , & sort avec ses collègues , sans que personne ose se présenter.

Ambassade de la Ligue. Ceci se passa au milieu de Janvier. A la fin arriva l'ambassade de la Ligue ,

composée d'un cardinal, d'un baron & d'un abbé. Comme le roi avoit fait précéder la sienne par la Clielle, le duc de Mayenne envoya d'avance un agent secret à sa dévotion, nommé Montorio. *Il portoit, dit l'archevêque de Lyon, des vents pour en forger de nouvelles tempêtes.* Ce n'étoit point là ce qu'avoient fait entendre au roi, ceux qui s'intéressoient auprès de lui pour le duc de Mayenne. A les en croire, il n'avoit intention en députant à Rome, que d'engager le pape à la paix. *Mais, disoit le même archevêque, le duc de Mayenne faisoit bien semblant d'avoir les bras & les jambes hors de la Ligue, & le cœur y étoit engagé plus que jamais.*

HENRI IV.
1594.

Matthieu,
t. II. p. 56.

Aussi, loin de travailler à une reconciliation, l'ambassade de la Ligue ne s'occupa qu'à justifier les démarches de son parti, à faire envisager ses fautes, comme des malheurs forcés, & à montrer de belles apparences; le tout afin d'obtenir du pape des troupes & de l'argent. Mais cet air de confiance ne séduisit pas le souverain Pontife. Il différa sa réponse, sous différens prétextes & ne la donna ensuite qu'ambiguë. Il dit qu'il falloit voir ce que feroit l'Es-

Inutile.

pagne ; que la guerre de Hongrie contre les Turcs lui coûtoit déjà beaucoup.

HENRI IV. 1594. Enfin il montra si peu de bonne volonté que les ambassadeurs écrivirent nettement au lieutenant général de ne point compter sur lui.

Le roi pénétre les secrets d'Espagne.

Cayet, t. II. page 276.

Il ne venoit point au duc de répondre plus favorable d'Espagne. Cette cour frustrée de l'espérance de mettre son Infante sur le trône , n'entroit plus avec la même ardeur dans les vues de la Ligue. Le roi , par une ruse singulière , en fut instruit aussi-tôt que Mayenne. Les royalistes , après les États de Paris , avoient arrêté un homme chargé de dépêches pour Philippe. Par ses lettres de créance & ses aveux , on reconnut que ce n'étoit pas un simple courrier ; mais un agent de confiance , porteur de paroles , autorisé à en recevoir , & méconnu de visage à ceux avec qui il devoit traiter. Sur ces notions, la Varenne, employé ordinairement par Henri à ses messages secrets, prend le nom, les lettres & les instructions verbales qu'on peut tirer du prisonnier. Il part pour l'Espagne, confère avec les ministres & pénètre leurs secrets. Il se fait même présenter à Philippe, dont il soutient les regards & la conversation, sans

sans s'ébranler. Comme il alloit obtenir une seconde audience, ceux qui veilloient à sa sûreté l'avertissent qu'il vient d'arriver un courrier de la Ligue. La Varenne repart à temps & arrive sur la frontière un moment avant les gens dépêchés pour le prendre.

HENRI IV.
1594.

On fut ainsi les mystères du cabinet de Philippe. Il promettoit toujours de secourir puissamment la Ligue; mais on sentoît qu'il en vouloit au duc de Mayenne, pour avoir fait manquer l'élection; & que, s'il le ménageoit, c'étoit moins par égards personnels, qu'à fin d'entretenir la guerre. On n'avoit donc plus à craindre qu'il prétendît encore s'emparer de la couronne de France; mais seulement qu'il tâchât d'en détacher les provinces à sa bienséance. Henri IV se hâta d'en réunir le plus qu'il put, pour s'en servir à disputer le reste contre l'ennemi.

Le monarque, en prolongeant la trêve, donna une déclaration, qui eut les plus heureux effets. Il exhortoit paternellement les peuples à rentrer dans le devoir, & à reconnoître leur roi, promettant d'oublier le passé. Il confirmoit tous les privilèges & donnoit une amnistie générale; mais en l'enregistrant

Sacre du roi.

HENRI IV. 1594. le Parlement de Tours excepta les complices de Jacques Clement & de Barriere. A cette invitation, des villes & des provinces entières se rendirent. Louïs de l'Hôpital baron de Vitri, gouverneur de Meaux, avoit dès l'année dernière donné l'exemple de la soumission. Le roi lui en marqua sa reconnoissance & combla les habitans de bienfaits. Il vit en peu de temps rentrer sous son obéissance Lyon, Orléans, le Parlement d'Aix, presque toute la Picardie, nombre de seigneurs, entr'autres Villeroi, qui abandonna alors sincèrement la Ligue. Reims, depuis long-temps asservi aux Lorrains, resta encore sous la puissance des Ligueurs, ce qui empêcha le roi de s'y faire sacrer. Il choisit la ville de Chartres pour cette cérémonie, qui se fit le vingt-deux Février, & il revint ensuite à S. Denis.

Dessain du
roi sur Paris.

De Thou,
livre CIX.

Davila,
livre XIV.

*Mém. de la
Ligue*, t. VI.
Cayet, t. II.
page 296.

Le voisinage de Paris étoit choisi à dessein de mettre à profit les occasions. Il devoit nécessairement s'en présenter, dans l'état où étoient les choses. Les chefs ne favoient eux-mêmes s'il leur convenoit de faire la guerre, ou la paix; à plus forte raison le peuple étoit-il indécis. Le duc de Mayenne avoit

encore demandé une prolongation de la trêve; néanmoins les conditions n'ayant plu ni à lui, ni aux Espagnols, ni au légat, on étoit resté dans un état de guerre; mais sans presque commettre d'hostilités. Quelque supportable que fût cette situation en comparaison des troubles passés, les Parisiens qui craignoient le retour des calamités, murmuroient hautement.

Le Parlement les appuyoit. Il semble que le comte de Belin, gouverneur de Paris, penchoit aussi pour un accommodement. Ce soupçon porta le duc de Mayenne à l'engager à se démettre. Comme la douceur de son gouvernement l'avoit fait aimer, sa retraite, qu'on sentoit bien n'être pas volontaire, excita des plaintes.

Il y eut à ce sujet des remontrances du Parlement au lieutenant général. On lui rappela que quand il avoit été élevé à cette dignité, il avoit promis de ne rien faire que de concert avec la cour : que cependant récemment, seul & de son chef il venoit de rejeter la trêve proposée & de retirer un gouverneur agréable à la capitale. On lui fit entendre que le Parlement étoit

HENRI IV.
1594.

Mayenne
change le gou-
verneur.

Mécontente-
ment du Parle-
ment & du
peuple.

disposé à prendre une connoissance
 HENRI IV. plus exacte de toutes les affaires.

1594.

Mayenne se
 fortifie.

Mayenne sentit que s'il laissoit com-
 mencer des procédures à ce sujet, c'en
 étoit fait de son autorité : en conséquen-
 ce, de l'avis des Espagnols & du légat,
 il établit dans la ville, des corps de garde
 & des patrouilles, comme s'il y avoit
 eu une sédition à craindre. Il n'eut mê-
 me pas honte de ranimer le reste de
 l'odieuse faction des seize, qu'il avoit
 presque détruite. A l'aide de ces scéle-
 rats & des *minotiers*, gens de la plus
 vile populace, ainsi nommés, parceque
 les Espagnols leur donnoient un minot
 de bled par semaine, le duc se flatta
 de tenir la bourgeoisie en bride. Pour
 plus grande sûreté, il envoya des bil-
 lets d'exil aux bourgeois qui lui étoient
 suspects, & à la place du comte de Be-
 lin, il nomma gouverneur Charles de
 Cossé comte de Brissac, qu'il se flattoit
 de trouver plus fidèle.

On lui don-
 ne des soup-
 çons sur le
 nouveau gou-
 verneur.

Celui-ci n'eut pas plutôt le gouver-
 nement de Paris, que plus prudent que
 son bienfaiteur, il songea à s'en servir
 pour sa fortune. Il entama le plutôt
 qu'il put une négociation secrète, avec
 des royalistes ses parens & amis, qu'il

voyoit dans les fauxbourgs de Paris, sous prétexte d'affaires de famille. Madame de Nemours, mère du duc de Mayenne eut vent de cette intelligence & en avertit son fils. Soit confiance aveugle dans Brissac, soit envie de le piquer d'honneur, le lieutenant général lui fit part de l'avis qu'il venoit de recevoir, & le gouverneur ne manqua pas de le rassurer par des promesses qu'il n'étoit pas disposé à tenir.

HENRI IV.
1594.

Madame de Nemours vouloit que son fils profitât de Paris, pour traiter avec le roi & faire sa condition meilleure; mais après de si belles espérances, s'étant trouvé placé sur le degré le plus prochain du trône, & prêt à s'y asseoir, Mayenne ne pouvoit se déterminer à tomber de si haut, sans tenter encore quelque moyen de se soutenir. Il croyoit d'ailleurs, qu'après les protestations publiques qu'il avoit faites, il ne pouvoit en honneur entrer en accommodement avec le roi, avant que le pape eût donné l'absolution au monarque. Résolu de voir à quoi aboutiroient les promesses des Espagnols, il se prépara à aller recevoir sur la frontière de Champagne les troupes que Mansfeld lui amenoit, & à s'aboucher par la même occa-

Il ne fait pas
profiter de ses
avantages.

HENRI IV.

1594.

Il quitte Paris.

fion avec les princes Lorrains ses parens , afin de prendre en commun une dernière résolution.

Au moment de ce départ , Mayenne éprouva des alternatives de confiance & de crainte , & montra des variations , qui marquoient le plus grand trouble. Non seulement il permit , contre ses anciennes ordonnances , mais il procura sous main une assemblée des seize. Il apprit avec joie que ces hommes de sang s'étoient engagés par de nouveaux sermens à ne jamais souffrir que le roi de Navarre entrât dans Paris. Le lendemain même de cette assemblée , Mayenne fit dire au Parlement , très-mécontent d'une pareille audace , qu'elle s'étoit faite contre sa volonté. Deux jours après il convoqua les capitaines de quartier , leur recommanda la fidélité & l'obéissance au gouverneur & annonça son voyage ; il promit de ne pas le faire long , & ajouta que pour gage de son empressement à les rejoindre , il leur laissoit ce qu'il avoit de plus cher au monde , sa femme & ses enfans ; mais le lendemain six Mars il les emmena avec lui. Ainsi Brissac se trouva le maître.

Désespoir des
factieux.

Il ne lui étoit pas difficile de s'arran-

ger avec le roi , & il étoit bien sûr d'a-
voir tout ce qu'il voudroit en échange HENRI IV.
1594.
de Paris. Son embarras ne venoit que
des Ligueurs. Il étoit question de bou-
cher les oreilles , de fasciner les yeux à
des gens dont tous les sens étoient éveil-
lés contre la surprise , à des hommes
capables , sur le moindre soupçon , d'en-
foncer le poignard & d'embraser leur
patrie. On entendoit les prédicateurs
séditieux déplorer leur foiblesse , re-
greter ces temps heureux où person-
ne n'auroit osé , sans risque , élever la
voix contre la sainte union. Un corde-
lier Savoyard , poussa la rage jusqu'à
exhorter en pleine chaire ses auditeurs
à faire un massacre générale des roya-
listes , & à leur promettre le Paradis en
récompense de cette barbarie.

Plus les seize & les Espagnols étoient Leurs mé-
naces.
foibles , plus ils affectoient dans les der-
niers jours de braver les royalistes. On
les voyoit marcher armés dans les rues ,
parler avec emphase de leurs partisans ,
exagérer leur nombre & leurs forces ,
débiter , pour se rendre plus terribles ,
qu'ils avoient des magasins d'armes , des
lances à feu , de la poix & d'autres
matières combustibles , pour consumer
la ville & s'ensevelir sous ses ruines ,

s'ils ne pouvoient autrement en fermer
 HENRI IV. l'entrée au Navarrois.

1594.

Adresse de
 Brissac.

Les gens de bien étoient consternés & redoutoient un coup de désespoir de la part de ces furieux. On crut, dans ce danger, devoir implorer publiquement le secours de Dieu. Le dix-sept Mars il y eut une procession générale à laquelle la Châsse de sainte Geneviève fut portée. Brissac maître de son projet, sans précipiter, sans ralentir sa marche, alloit toujours à ses fins. Il se conduisit avec la plus grande adresse dans ces circonstances délicates. Pour empêcher le port d'armes, les prédicateurs & les assemblées séditieuses, il s'arma de l'autorité du Parlement. Dans toutes les occasions où il falloit sévir contre les factieux, il s'appuyoit des arrêts de la Cour : dans d'autres circonstances il en mitigeoit l'exécution, afin d'éloigner de lui tous soupçons. Par cette conduite, s'il ne se concilia pas une confiance entière, il empêcha du moins que ses démarches ne fussent trop éclairées. Il fut aussi trouver habilement des prétextes, pour diminuer la garnison Espagnole, & mettre dans les postes importants les troupes dont il étoit sûr.

Réduction
 de Paris.

Enfin tout étant disposé le soir du

vingt-un Mars, Brissac assemble les colonels & les capitaines de quartier, dans la maison du prévôt des marchands. On doit se rappeler que, depuis le châtimement des seize, ces places étoient occupées par les bourgeois les plus estimés. Le gouverneur apprend à ceux qui l'ignoroient, répète à ceux qui le savoyent déjà, tout le plan de l'entreprise, il assigne à chacun ses postes, & convient avec eux de ce qu'il y auroit à faire en cas de tumulte. Ces ordres donnés il les renvoie dans leur quartier & commence sa ronde, afin de voir tout par lui-même.

On dit que les ministres Espagnols toujours soupçonneux, malgré la confiance qu'ils étoient obligés de marquer au gouverneur, avoient attaché à sa suite deux officiers & quelques soldats chargés de le poignarder au moindre bruit qu'ils entendraient au dehors. Heureusement les troupes du roi ne se présentèrent qu'à quatre heures du matin, le vingt-deux Mars, lorsque ces espions étoient retirés. Brissac les attendoit. Au premier signal, il va lui-même les reconnoître. Les portes s'ouvrent à son ordre. Les barrières tombent. Les soldats royalistes entrent en silence. Ils passent les

HENRI IV.**1594.**

HENRI IV

1594.

rues en ordre de bataille & s'emparent des places & des carrefours. Un seul corps de garde Espagnol fit mine de résister. Il fut aussi-tôt enveloppé & détruit. Les autres disparoissent devant le vainqueur, & les factieux ne voyant pas de ressource, se renferment timidement dans leurs maisons.

Tout étant assuré, Henri s'avance au milieu d'un gros corps de noblesse. Les cris de vive le roi se font entendre de tous côtés. Quoiqu'armé, sa marche avoit plus l'air d'un triomphe pacifique, que d'une entrée militaire. Il va droit à la Cathédrale, où il est reçu sous le dais & harangué comme en pleine paix. Après la Messe & le chant du *Te Deum*, le monarque se rend au Louvre où il dîne en public, & dès l'après midi les boutiques étoient ouvertes : on travailloit dans Paris, comme s'il n'eût jamais été question de guerre.

Dangers de
l'entreprise.

*Mémoires
de Condé,
t. VI. p. 184.*

Quelqu'intrépide que fût Henri, on dit qu'il ne put se défendre de quelque inquiétude, en voyant de si près le péril de l'entreprise. Il regarda plusieurs fois derrière lui, entra, ressortit & demanda si on étoit bien sûr des portes. Il ne falloit en effet qu'une chaîne tendue, une barricade élevée,

un coup tiré, une pierre ou une tuile lancée par un forcené, pour mettre tous les autres en mouvement & causer un affreux massacre. Heureusement tout se passa avec la plus grande tranquillité. A l'exception de ce corps de garde Espagnol, qui, ayant voulu résister, fut massacré en un instant, il n'y eut pas la moindre violence commise : encore le roi disoit-il qu'il auroit voulu racheter leur vie de son sang.

HENRI IV.
1594.

Dès le jour même il se regarda au milieu des Parisiens, comme au milieu de ses enfans. Il étoit charmé de s'en voir pressé : *Laissez-les*, crioit-il à ceux qui vouloient écarter la foule assemblée autour de lui ; *Laissez-les ! Ils sont affamés de voir un roi.* Si les ministres eussent voulu l'en croire, il auroit laissé dans Paris tous les séditieux. Jugeant de leur cœur par le sien, il se flattoit d'étouffer leur haine à force de bienfaits ; & sa bonté gémit, lorsqu'il fallut signer des ordres, pour éloigner les plus mutins.

Bonté du roi.
Journal de
Henri IV.
tome II.

Henri se dédommagea de cette violence faite à sa générosité naturelle, par ses bonnes manières à l'égard des autres. Au moment même de son entrée dans la ville, il envoya assurer les

HENRI IV. duchesses de Nemours & de Montpen-
 1524. fier de sa protection. Il invita le légat
 à venir le voir. Sur le refus du prélat,
 le roi le fit reconduire honorablement,
 lui permettant d'emmener sous sa sau-
 ve-garde Varade recteur des Jésuites,
 & Aubry curé de S. André des Arcs,
 convaincus de complicité avec le mal-
 heureux Barrière. La garnison Espa-
 gnole sortit aussi le même jour avec
 les honneurs de la guerre, que Brissac
 lui avoit assurés dans son traité. Feria &
 les autres ministres de Philippe s'en
 allèrent avec elle. Le roi fut les voir
 passer, & lorsqu'ils défilioient devant
 lui, il leur dit en riant : *Recommen-
 dez-moi à votre maître ; mais n'y re-
 venez plus.*

Soumission
 de tous les
 corps.

A peine quelques jours s'étoient écou-
 lés, que les plus déterminés Ligueurs
 chantèrent la palinodie. La Sorbonne
 donna l'exemple. Elle vint faire ses
 soumissions au roi, qui se plut à lui
 rendre compte de sa foi, & à lever,
 par une profession sincère les scrupules,
 qui pouvoient encore rester à quelques
 docteurs particuliers. Des confesseurs
 indiscrets, des prédicateurs emportés,
 osoient encore se permettre des insinua-
 tions dangereuses. Des religieux, ou

peu instruits, ou trop attachés aux maximes ultramontaines, tels que les Capucins, les Jésuites & les Chartreux, refusèrent de donner au roi les prières nominales & publiques. Quand on lui parloit de les punir, il répondoit : *Il faut attendre, ils sont encore fâchés.* Le seul cardinal de Pellevé n'éprouva pas sa bonté, il mourut de dépit à ce qu'on dit, en apprenant que le roi étoit dans la ville.

HENRI IV.

1594.

Tous les autres, même les exilés, se ressentirent de sa bienfaisance, puisqu'il n'y en avoit pas un seul qui ne méritât d'être puni beaucoup plus sévèrement qu'il ne le fut. Quelques écrits du temps attribuent cette grande clémence du roi à politique; mais il est impossible qu'un monarque en état de se venger soit toujours retenu par un pareil frein, s'il n'avoit pas une disposition naturelle à l'indulgence. Certainement le titre de *Grand*, que Henri reçut de la voix publique, vers ce temps, fut encore plus dans ses sujets l'expression de la tendresse, qui ne s'accorde qu'à la bonté, que le cri de l'admiration, occasionnée par ses exploits.

Il termina ce qui regardoit la capitale, en recevant la Bastille à compo-

La Bastille se rend, le Par-

HENRI IV. 1594. **lément se réun.** sition, & en réunissant à Paris les débris du Parlement établi à Tours & à Châlons. Cela ne se fit pas sans difficulté. Les membres fidèles prétendoient à des récompenses ou à des distinctions, au préjudice de ceux qui s'étoient laissés entraîner par le torrent de la Ligue. Mais le roi voulut qu'il ne restât aucune trace de désunion, que la concorde fut rétablie par l'égalité, & il fit raturer des registres tout ce que le malheur des temps y avoit introduit de contraire aux Loix & au respect dû au Souverain.

Traité difficile du roi avec ses sujets. *D'Aubigné, t. III. l. III. page 505.* Henri commença pour lors une carrière semée de pas glissans, entre deux précipices également difficiles à éviter. Les reformés le voyant devenu Catholique demandoient des édits qui assuraient leur état. Les Catholiques avoient l'œil ouvert sur lui, pour voir s'il ne feroit point de grâces à ses premiers favoris à leur préjudice. D'un autre côté les Ligueurs mettoient à prix leur soumission, & les anciens royalistes murmuroient de voir passer entre les mains des rebelles les dignités & les biens, qu'ils regardoient comme devant être le prix de leur fidélité; en sorte que le plus sincère & le meilleur

des rois , passoit pour hypocrite , auprès du Catholique jaloux , & pour ingrat & avare auprès du Calviniste mécontent & du Courtisan mercénaire.

HENRI IV.

1594.

Par les traits d'humeur , qui échappèrent plusieurs fois à Henri dans ces discussions , où il étoit , pour ainsi dire , arraché de chaque côté , on juge que ce furent les momens les plus amers de sa vie. Elevé dans les camps , la célérité d'une marche , la brusque décision d'une bataille étoient bien plus conformes à son caractère , que le calme du cabinet & les lenteurs d'une négociation. Il en étoit tout autrement du duc de Mayenne , qui aimoit à repaître son esprit d'un projet , pendant qu'il falloit agir. Henri peignit un jour d'un mot cette différence. On lui disoit que le duc étoit un grand capitaine. *Je le crois*, répondit-il, *mais j'ai toujours cinq bonnes heures sur lui.*

Pasquier ,
livre X.
lett. XXX.

Cette activité lui servit beaucoup au siège de Laon , ville très-forte , où Mayenne avoit retiré une partie de sa famille & ses principaux effets. Le roi l'attaqua avec la vivacité ordinaire. Les Espagnols vinrent au secours , conduits par Mansfeld. Mayenne partageoit le commandement , qu'il avoit été pour

Mayenne se jette dans de nouveaux embarras.

De Thou ,
liv. CXI.

Davila ,
liv. XIV.

ainsi dire, mandier jusqu'à la cour de
 HENRI IV. l'archiduc Ernest, gouverneur des Pays-
 1594. Bas.

Il y courut, sans le savoir, le danger de perdre sa liberté, & peut-être de plus grands encore, si ses ennemis eussent été crus. Les ministres Espagnols retirés en Flandre, après avoir été forcés de quitter Paris, voyant le duc à leur discrétion, vouloient le faire arrêter. Leur avis n'étoit qu'on lui fît son procès, comme à un traître, qui, payé de l'argent de Philippe, aidé de ses troupes, s'étoit toujours opposé à l'élection de l'Infante, le plus cher desir de ce prince. Cette proposition fut très-débatue dans le conseil, & Mayenne n'échappa à la vengeance des Espagnols que parcequ'ils avoient encore besoin de lui, de son nom & de son crédit, pour pénétrer & se soutenir en France.

Il auroit risqué bien davantage ; si on avoit su que dans une conférence qu'il s'étoit ménagée avec les princes Lorrains ses parens, après sa sortie de Paris, ne pouvant traiter directement avec le roi, ils étoient convenus que les autres entameroient une négociation, à laquelle il accéderoit ensuite : de sorte que pendant que Mayenne s'engageoit
à

à l'archiduc, on faisoit des démarches pour lui auprès du roi. Au reste, ils ne faisoient que se tromper les uns les autres; car dans le même-temps que les Espagnols donnoient leur armée à commander au duc, ils lui débauchoit des gouverneurs de provinces & jusqu'à ses parens, auxquels ils faisoient des pensions, afin qu'ils dépendissent, non plus du chef de la Ligue, mais d'eux seuls.

HENRI IV.
1594.

Ces divisions sourdes n'empêchoient pas que tout n'allât de concert, quand il étoit question des opérations militaires. Les Espagnols, sollicités par Mayenne vinrent au secours de Laon. Ils tinrent long-temps le roi en échec; mais il leur enleva un convoi considérable, dont la perte les obligea de se retirer, sans pouvoir néanmoins être forcés à une bataille. La garnison, en se rendant, obtint les honneurs de la guerre, & sûreté pour toutes les personnes attachées au duc de Mayenne, pour son fils sur-tout qui commandoit dans la ville, malgré sa grande jeunesse. Le roi le vit, loua son courage & l'engagea de porter à son père des paroles de paix.

Le roi prend
Laon.

La France perdit à ce siège Givry, gouverneur de Brie, jeune homme de

Mort de
Givry.

~~Henri IV.~~ grande espérance, plein d'esprit, habi-
 HENRI IV. le dans les langues & les mathémati-
 1594. ques, capitaine prudent, & soldat in-
Pasquier, trépide. C'est à lui que Henri, délicat
 l. X. lett. I. sur les louanges, parcequ'il savoit les
 mériter lui-même, écrivit cette ligne,
 après un avantage dû à la bravoure de
 ce jeune guerrier : *Tes victoires m'em-*
pêchent de dormir. Adieu, Givri ! Voilà
tes vanités payées.

La France
 presque entière
 se soumet au
 roi.

Vie de Mor-
ray. p. 329.

La conquête de Laon fut accompa-
 gnée & suivie de beaucoup d'autres, tant
 par la plume, que par l'épée. Amiens,
 Château-Thierry, Beauvais, Cambrai,
 revinrent à l'obéissance. Le duc d'Au-
 mont soutint avec succès la guerre en
 Bretagne contre les Espagnols auxiliai-
 res du duc de Mercœur, qui vouloit
 s'y former un état indépendant. Le fier
 d'Epéron presque souverain dans le
 midi de la France, depuis qu'il s'y étoit
 retiré, après la mort de Henri III, flé-
 chit sous les ordres du roi, signifiés
 par le duc de Montmortenc, gouver-
 neur de Languedoc, qui apprit lui-
 même à reconnoître un maître. Le duc
 de Guise fit sa paix pour lui & ses
 frères : (*) ils rendirent Reims & rou-

(*) » Catherine de Clèves, douairière de Guise,
 » disoit à Henri IV : Sire, nous ne concluons

tes les places qu'ils occupoient. Le roi leur en laissa le gouvernement & ajouta d'autres bienfaits, qui firent de nouveau murmurer les anciens royalistes. Mais, disoit ce prince, *il faut que la métairie rachete le château.* Le duc de Lorraine demanda & obtint une trêve. Villars rendit Rouen & fut continué dans sa charge d'Amiral, que le duc de Mayenne lui avoit conférée. La Châtre & Bois-Dauphin, obtinrent aussi la confirmation de la dignité de maréchaux de France, qu'ils tenoient du lieutenant général. Ainsi s'accomplit la prédiction d'un plaisant, qui dît lors de cette création, *que Mayenne faisoit des bâtards, qui se feroient légitimer un jour à ses dépens.*

HENRI IV.
1594.

A ces succès se joignirent des espérances du côté de Rome. Elles furent apportées par le cardinal de Gondy,

Espérances du
côté de Rome.

» jamais rien avec les trois commissaires que vous
» nous avez donnés, pour traiter avec mon fils. Le
» Chancelier de Chiverny ne fait que hauffer les épaules, sans dire autres choses, sinon : il faut voir,
» il y faut penser. Le duc de Retz parle incessamment
» sans que personne de la compagnie, ni peut-être lui-même, entende ce qu'il veut dire : votre secrétaire d'état, Beaulieu-Rusé, est toujours en furie & ne fait que
» nous menacer, & dire que nous sommes encore trop
» heureux que vous nous laissiez la vie ». *Mélanges historiques d'Amelot, tome I. page 69.*

évêque de Paris, assez instruit de la politique Italienne, pour n'être pas dupe des mauvais traitemens extérieurs que son attachement au roi lui avoit attirés. Il s'étoit vu menacer de l'inquisition. Le pape avoit dit publiquement que c'étoit un mauvais cardinal. Cependant moyennant quelques légères satisfactions, il étoit rentré en grâce; & quoique le souverain Pontife lui eût déclaré qu'il ne vouloit pas entendre parler en faveur du roi, il l'avoit néanmoins écouté sans marque de mécontentement.

Il étoit public dans Rome, que les Espagnols priant le pape de réagraver ses excommunications contre le roi de France, Clément avoit répondu que le feu étoit déjà assez grand; dans ce malheureux royaume, sans l'allumer encore davantage; & que le roi Catholique, qui sollicitoit si fort le secours des foudres spirituelles, devoit auparavant employer si bien les armes temporelles, que les premières ne fussent pas lancées sans effet. Gondy rapporta aussi au roi, que s'il vouloit gagner les bonnes grâces du pape, il devoit retirer le prince de Condé des mains des Calvinistes, & le faire élever auprès de

lui ; parceque Henri n'ayant point d'enfant , ce jeune prince devenoit le plus proche héritier de la couronne.

HENRI IV.
1594.

Cette précaution s'arrangeoit avec les intérêts politiques du roi. Il ne faut pas croire que tous les Calvinistes fussent également raisonnables sur sa conversion. Les ministres de cette religion l'avoient vue avec le plus grand dépit. Le peuple ordinairement écho de ses docteurs , se regardoit comme trahi , par la défection de son chef. Entre les grands plusieurs pensoient comme le peuple. On accuse au contraire Turenne , devenu duc de Bouillon , d'avoir vu avec plaisir le changement du roi , dans l'espérance qu'il pourroit se faire élire à sa place chef des Calvinistes. Tout tendoit dans ce parti à se choisir un défenseur contre l'oppression qu'il appréhendoit ; & si les requêtes qu'ils présentoient en cour , ne marquoient pas précisément ce but , le roi ne l'ignoroit pas. Ainsi sa prudence devoit avoir deux objets : tranquilliser les esprits alarmés , & ôter aux brouillons la ressource de quelque nom illustre , dont ils auroient appuyé leur révolte. C'est ce qu'exécuta Henri en renouvelant l'édit de Poitiers , favorable aux réfor-

Mécontentement des réformés.

mès, & en appelant le jeune Condé
 HENRI IV. auprès de lui : conduite sage, après
 1594. l'expérience que le monarque avoit
 faite lui-même de ce que pouvoit un
 prince du sang à la tête d'un parti, ne
 fût-il qu'un enfant.

Attentat de
 Jean Châtel.

Pendant que la France régie par une
 main si habile, commençoit à jouir du
 calme, après tant d'horribles tempêtes,
 un démon jaloux de son bonheur suscita
 un parricide, dont le poignard pensa
 la replonger dans de nouveaux troubles.
 Jean Châtel, fils d'un honnête
 bourgeois de Paris, âgé de dix-neuf
 ans, fut le monstre que l'enfer arma
 contre les jours du grand Henri. Ce
 jeune homme livré dès son adolescence
 à une habitude infâme, dont il sen-
 toit toute l'horreur, avoit souvent des
 remords, que la complaisance dans son
 vice rendoit toujours infructueux. Il
 venoit de finir des études brillantes au
 collège des Jésuites, qui lui montroient
 de l'amitié, comme à un sujet d'espé-
 rance & qui l'admirent aux exercices spi-
 rituels. Dans son interrogatoire, il n'en
 accusa aucun d'être complice de son
 crime ; mais il dit qu'il avoit souvent
 entendu soutenir au collège qu'il étoit
 permis de tuer le roi, parceque c'étoit

un tyran, & que le pape ne le reconnoissoit pas; que ce sentiment étoit celui de la société en général; qu'effrayé par la crainte des feux éternels dont ses directeurs le menaçoient, à cause de sa persévérance dans son malheureux penchant, il avoit résolu de tuer le roi; espérant que s'il devoit être condamné à huit degrés de tourmens, il les feroit réduire à quatre par une action si utile à l'église.

Dans ce dessein Jean Châtel s'attacha à la suite du roi. Il trouva moyen de pénétrer jusqu'à la chambre le vingt-sept Décembre, & lui donna un coup qui devoit porter à la gorge; mais comme en cet instant le roi se baissoit, pour embrasser un seigneur qu'on lui présentait, le couteau le frappa à la bouche & lui cassa une dent, sans faire de blessure profonde. Le scélérat fut pris & condamné au supplice des criminels de lèze-majesté. Il en souffrit les affreuses tortures avec la plus grande constance en homme qui plie sous la violence; mais sans se repentir ni changer de sentiment.

On attribua une si étonnante fermeté aux leçons de ses maîtres. Ils furent arrêtés dans leur maison, & subirent un

HENRI IV.
1594.

1595.
Expulsion
des Jésuites.

HENRI IV.

1595.

*Journal de
Henri IV.
tome II.*

interrogatoire rigoureux. On trouva chez eux des écrits séditieux. Sur ce délit, & d'autres enquêtes aggravantes, Jean Guignard Jésuite, fut condamné à être pendu, & les autres furent bannis pour toujours du royaume. Ils sortirent de Paris le huit Janvier. *Voilà, dit le Journaliste de Henri IV., comme un simple huissier avec sa baguette exécuta ce jour ce que quatre bataillons n'eussent su faire.*

Le roi se montra fort sensible à cet attentat. *Falloit-il, dit-il douloureusement, que les Jésuites fussent convaincus par ma bouche?* Il parut extrêmement triste pendant quelques jours, & se laissa même abattre. Son cœur souffroit de ce que dans un peuple, pour lequel, disoit-il, il auroit donné mille fois sa vie, il se trouvoit encore des monstres capables d'une haine si envenimée. Mais les affaires & le bruit des armes firent bien-tôt diversion à cette mélancolie.

Le roi déclara la guerre à l'Espagne.

Assez & trop long-temps Philippe II, abusant de la crédulité des François, les avoit, pour ses seuls intérêts, fait combattre les uns contre les autres, sous les drapeaux de la religion. Tranquille dans sa cour, ce monarque, du fond

fond de son cabinet envoyoit la dis-
corde chez ses voisins ; jamais plus con-
tent , que quand il apprenoit que l'é-
tendard de la révolte étoit levé dans un
pays & que ses malheureux habitans
saisis d'un esprit de vertige , s'entre-
déchiroient , victimes de l'erreur & du
préjugé. Aussi-tôt ses troupes partoient,
assez fortes pour attiser le feu , tou-
jours trop foibles pour l'éteindre. Ses
trésors s'ouvroient à la perfidie , qui
revèle les secrets des princes , à l'en-
thousiasme , qui soulève les peuples , au
fanatisme , qui poignarde les rois. Il
comptoit pour rien ses propres pertes ,
quand elles avoient été ruineuses aux
autres. Prodigue du sang de ses sujets ,
Philippe II regardoit les hommes com-
me nés pour servir son ambition ; & la
victoire n'auroit pas coûté un soupir à
ce barbare , s'il eût pu , sur des mon-
ceaux de cadavres , monter au trône
de l'univers.

Henri le grand borna la fortune de
ce prince. On lui conseilloit de traiter
avec Philippe , d'abandonner quelques
villes & même quelques provinces ,
pour sauver les autres , de ne point
risquer le choc d'un Etat épuisé , con-
tre ce colosse de puissance ; mais Henri

HENRI IV.

1595.

Mayenne se
joint encore
aux Espagnols.

De Thou,
liv. CXII.

Davila,
liv. XIV.

Combat de
Fontaine-Fran-
çoise.

aima mieux une rupture ouverte, qu'une paix semée d'embûches. Il déclara donc la guerre à l'Espagne. Par là il démasquoit Philippe, & le forçoit de s'expliquer. Il le proclamoit en quelque manière ennemi, non pas seulement de Henri de Bourbon, mais de toute la France, & il se mettoit en droit de déclarer rebelles les seigneurs François qui resteroient unis à l'étranger.

On n'en connoissoit plus de considérables que les ducs de Mercœur en Bretagne, d'Aumale en Picardie, & de Mayenne; celui-ci, de chef de parti, devenu esclave des Espagnols, & conservant peu d'intelligence en France, excepté dans la Bourgogne son gouvernement. Il est étonnant que dans les nouveaux traités faits avec Mayenne, les Espagnols parlassent encore de l'élection d'un roi, & que le duc s'appuyât aussi de cette chimère. On ne peut douter qu'ils ne se jouassent les uns les autres, avec pleine connoissance : preuve certaine que les affaires des grands sont souvent mêlées de puérités dont les petits rougiroient.

Henri, dont on marchandait pour ainsi dire la couronne, n'étoit pas d'humeur à attendre qu'on y portât la main.

Tant que la guerre se borna à des escarmouches & à des expéditions peu importantes, il la laissa faire à ses généraux dans les provinces, assez occupé des affaires de l'intérieur; mais si-tôt qu'il fut que le connétable de Castille s'avançoit avec le duc de Mayenne vers la Bourgogne, à la tête d'une forte armée, il courut défendre sa frontière. Là se donna le combat de Fontaine-Françoise, rencontre périlleuse, dans laquelle le roi, s'exposant témérairement, courut de grands risques: aussi écrivit-il à sa sœur: *Peu s'en est fallu que vous n'ayez été mon héritière.* Il en eut tout l'avantage.

HENRI IV.
1595.

Les ennemis contents de cet essai, ne passèrent pas plus avant. Ils donnèrent le temps au roi d'aller à Lyon & de parcourir quelques provinces, où il rétablit l'ordre & la tranquillité. Comme dans une bonne partie de la France, les peuples, depuis la guerre civile, ne payoient que ce qu'il leur étoit arraché par les contributions; comme il n'y avoit de règle ni dans l'assiette des impôts, ni dans la recette, il fallut recourir à de nouveaux édits burseaux. Pareillement la difficulté de tirer les soldats chacun de leur canton, où ils fai-

Règlemens
de police, de
finance & de
guerre.

HENRI IV.

1595.

Mort du mar-
échal d'Au-
mont.Prescription
du duc d'Au-
male.Le duc de
Mayenne ob-
tient une sur-
sance.

soient la guerre, & d'en former des armées nombreuses, capables de tenir tête à celles des Espagnols, obligea de convoquer le ban & l'arrière-ban. Ces levées générales, en affoiblissant les corps particuliers, diminuèrent le brigandage, & rendirent au roi de bons chefs.

Il perdit dans ce temps le maréchal d'Aumont, François d'une probité antique, sincèrement attaché à son prince, général habile, conseiller plein de sens & de probité. Il mourut en Bretagne, où il faisoit la guerre, également estimé de tous les partis. La Picardie regretta aussi d'Humieres, pleuré comme le père des soldats.

Cette province, voisine de la Flandre, souffrit plus long-temps que les autres. Les Espagnols y firent de grands progrès, secondés par le duc d'Aumale, qui en étoit gouverneur. Pour le punir de son obstination dans la révolte, le roi permit que le Parlement confiscât ses biens, le déclarât criminel de lèse-majesté, & le condannât à être écartelé. La sentence fut exécutée en effigie.

Mayenne n'attendit pas un pareil éclat. Sentant bien, après le combat de Fontaine-Françoise, que les affaires de la Ligue étoient désespérées, pouvant à

peine trouver un asile en Bourgogne son gouvernement, dont les villes se rendoient successivement au roi, il fit demander à ce prince qu'il ne le forçât pas à le reconnoître avant l'absolution du pape. Henri lui accorda cette grâce, & lui permit de se retirer dans la ville de Châlons-sur-Saône, avec promesse de ne le point inquiéter & entière surseance, jusqu'à ce que le souverain Pontife eût terminé l'affaire de la réconciliation.

HENRI IV.
1595.

Depuis les désastres de la Ligue, & la réduction de la capitale, on se flatoit que l'absolution du roi ne pouvoit pas être long-temps différée. Dans cette espérance, d'Ossat entretenoit toujours la négociation à Rome, avec du Perron, qui lui avoit été adjoint. Clément VIII, qui observoit en secret la conduite du roi Henri, s'en montroit toujours plus satisfait. Il ne craignoit que d'offenser Philippe II, dont les intrigues auprès des cardinaux, presque tous ses créatures, pouvoient lui susciter de grands embarras. Dans cette perplexité, un mot de Séraphin Olivier, auditeur de Rote, déterminâ le souverain Pontife. *Que dit-on à Rome des troubles de France, lui demanda le pape? On dit,* répondit froidement Olivier, *que Clément VII, par sa viva-*

Le pape bien disposé pour le roi.

De Thou,
liv. CXIII.

Davila,
liv. XIV.

D'Ossat &
du Perron.

HENRI IV. *citée a perdu l'Angleterre, & que Clément VIII par sa lenteur perdra la France.*

1595.

Il prend l'avis du confistoire.

Cette menace formidable pour un pontife qui aimoit la Religion, lève en un moment tous les scrupules de Clément. Il dépêche en Espagne un cardinal, sous prétexte de prendre avec Philippe des mesures sur la guerre de Hongrie; mais en effet pour l'amener à souffrir sans obstacle la réconciliation du roi. Il publie en même-temps, qu'il est résolu de remettre l'examen de cette affaire au confistoire. L'ambassadeur d'Espagne triomphoit, persuadé qu'il l'emporteroit dans un scrutin public, parcequ'il avoit gagné la plus grande partie des cardinaux. Mais le saint père, plus habile, déclara que la matière étoit assez importante pour la discuter plus mûrement qu'une autre; & qu'il ne croyoit pas pouvoir mieux y parvenir, qu'en écoutant chaque cardinal en secret. Par là le pape se rendoit maître des suffrages, soit parceque les opinans intimidés n'oseroient pas le contredire, soit parcequ'il se promettoit de ne rapporter au confistoire que ce qu'il voudroit de leurs avis.

Il fonde le roi d'Espagne.

On dit qu'il employa encore une autre ruse fort adroite. Comme le cardi-

nal Tolet étoit Espagnol, & par conséquent au dessus du soupçon par rapport à sa nation, Clément le détacha à la comtesse de Benevent, ambassadrice d'Espagne. Dans une conversation de confiance, le cardinal dit à la femme de l'ambassadeur, dans le plus grand secret, que le pape est disposé à donner l'absolution au roi de France : bien sûr qu'elle ne manquera pas de le révéler à son mari, & qu'il dépêchera aussitôt en Espagne. Le saint père attend ensuite le temps nécessaire pour la réponse. N'entendant parler de rien, il tient consistoire ; & malgré les réclamations du cardinal Colonne, auquel il impose silence, il conclut de donner l'absolution.

HENRI IV.
1595.

Mém. de
l'abbé Arnaud, second
de part. p. 76.

Pendant ces délibérations, on faisoit dans Rome des prières publiques par ordre du pape, & les conditions se régloient en particulier avec du Perron & d'Ossat nommés ambassadeurs du roi à cet effet. Le premier Septembre, jour fixé pour la cérémonie, les deux ministres vêtus en simples prêtres, se présentèrent au pape, qui étoit assis sur un trône élevé dans la place de S. Pierre, entouré des cardinaux. On lut la requête du roi & les conditions de l'absolu-

Et prononce
l'absolution.

HENRI IV.
1595.

tion que du Perron & d'Ossat, au nom du prince, promirent d'observer. Ils abjurèrent ensuite, selon la formule prescrite, les erreurs contraires à la foi Catholique. Ils se mirent à genoux devant le souverain pontife, & reçurent de lui, comme pénitens publics, quelques légers coups de baguette, pendant que le chœur récitoit le psaume *Miserere*. Le pape se leva, lut quelques prières; & s'étant assis, la tiare en tête, il prononça à haute voix la formule d'absolution, & entra dans l'église, où on chanta le *Te Deum*.

A quelles conditions?

Ainsi se termina cette importante affaire. La plus grande difficulté qu'éprouvèrent les négociateurs du roi, fut pour maintenir l'indépendance de la couronne, que quelques ministres du pape vouloient altérer, en proposant d'insérer dans les suppliques données au nom de Henri, quelques paroles qui auroient fait entendre que Bourbon n'étoit censé roi qu'en vertu de son absolution. Les ambassadeurs François furent inébranlables sur cet article. Ils eurent aussi besoin de fermeté, sur ce qu'on exigeoit la publication pure & simple du concile de Trente. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, qu'ils ob-

tinrent qu'il n'en seroit publié, que ce HENRI IV.
1595.
qui s'accordoit avec nos maximes. Ils se
rendirent fort faciles pour tout le reste.

Les réformés les taxèrent de mollesse pour s'être soumis à être frappés de la baguette qu'ils appeloient par dérision *la gaulade*. Mais au fond, cette cérémonie n'est qu'un reste de la pénitence publique, dont on auroit peut-être pu épargner la confusion aux représentans d'un si grand roi.

Les conditions de l'absolution étoient la plupart des clauses de police ecclésiastique. On faisoit promettre au roi, qu'il ne nommeroit aux bénéfices que des personnes d'une foi non suspecte, qu'il protégeroit le clergé, qu'il révoqueroit les libéralités faites aux dépens de l'église, qu'il ratifieroit tous ces engagements entre les mains du légat qui seroit envoyé en France, & qu'il notifieroit publiquement à tous les princes Catholiques sa résolution de vivre & de mourir dans leur religion. Le pape imposa aussi des obligations personnelles; comme de réciter des prières marquées, d'entendre la messe tous les jours, de bâtir des monastères des deux sexes en différentes provinces, d'approcher du moins quatre fois l'an des sacremens

HENRI IV.
1596.

Accommode-
ment du duc
de Mayenne

De Thou,
liv. CXV.

Devila,
livre XV.

de Pénitence & d'Eucharistie, & on dit qu'il y eut une dernière condition secrète de rappeler les Jésuites.

Le duc de Mayenne n'avoit plus le moindre prétexte de reculer son accommodement. Au contraire, confiné à Châlons, il desiroit ardemment de finir. Le président Jeannin y travailloit auprès du roi; mais il se rencontroit des obstacles qui se seroient aisément applanis si le duc avoit pu, comme autrefois, traiter à la tête d'une armée. Une des choses qui embarrassoit le plus, étoit la complicité de la mort de Henri III. Le duc de Mayenne souhaitoit que l'édit en déchargeât, lui, les princes & les princesses de sa maison, si nettement qu'ils n'en pussent jamais être recherchés; mais il desiroit aussi que cet article fut couché de manière qu'on ne pût induire des termes, qu'ils avoient eu besoin de grâce & d'abolition.

Edit de Fo-
lembay.

Le duc demandoit de plus à traiter pour le reste des Ligueurs, comme s'il eût encore été chef de parti. On auroit pu lui refuser cet honneur; mais le roi ne fut pas fâché de terminer tout en une fois. Il se trouvoit à Folembay, maison de plaisance, avec Gabrielle d'Estrées, qui sollicitoit pour le duc,

dans l'espérance de s'en faire un partisan. Mayenne n'avoit jamais été méchant. On savoit que s'il eût moins aimé sa patrie, il auroit pu lui faire beaucoup plus de mal. Il paroissoit revenir sincèrement lorsqu'il pouvoit peut-être encore donner quelque embarras en se joignant aux ennemis du royaume. La générosité du roi ne lui permit pas d'abuser de son état. Il manda le premier président, le président Séguier, le procureur général & quelques conseillers, avec ordre d'apporter les pièces du procès de l'assassinat de Henri III. On les lut, & toutes choses pesées, on conçut l'édit en ces termes: » Sur ce qu'il a paru » au roi par l'inspection des pièces, que » les princes & princesses, qui ont fait » la guerre contre lui, n'ont eu aucune » part à ce crime : vu même qu'ils s'en » sont justifiés par serment, il interdit » à ses cours de Parlement toutes poursuites à cet égard ».

Le roi traita très-favorablement le duc pour les autres objets de discussion. Il se chargea de ses dettes, libéra ses biens de toutes hypothèques à cet égard, & reconnut qu'il & les autres n'avoient pris les armes, que par un motif de religion. Il défendit qu'ils fussent

HENRI IV.

1596.

jamais recherchés pour aucunes intelligences, traités, pactes ou conventions faites avec les étrangers. Le roi donna au duc trois places de sûreté, deux en Bourgogne & une en Champagne, & leur domaine, pour six ans, avec le privilège qu'il ne seroit point permis aux réformés d'y tenir des assemblées. Enfin, sa majesté assigna un terme, pendant lequel il seroit libre aux princes Lorrains & aux autres seigneurs François de se présenter pour jouir du bénéfice de l'édit.

Difficultés
pour l'enregist-
rement.

Quand il fut porté au Parlement, l'enregistrement éprouva bien des difficultés. Diane de France, fille naturelle de Henri II, & ainsi sœur de Henri III, & Louise de Lorraine sa femme, firent leur opposition à l'article de l'édit qui déchargeoit des personnes violemment soupçonnées d'avoir eu part au meurtre de ce prince; & malgré les ordres réitérés du roi, elles persistèrent dans leur protestation. La cour eut aussi beaucoup de peine à passer les grâces, privilèges, exemptions & sauve-gardes que le roi accordoit, & elle n'enregistra qu'après plusieurs lettres de jussion.

Retour de
plusieurs sei-

Le roi ne tarda pas à jouir des effets de sa bonté. Le duc de Nemours re-

vint à son devoir. Le duc de Joyeuse
lui ramena la ville & tout le pays de HENRI IV.
Toulouse. C'étoit le même qui, après 1596.
avoir été Capucin, changea son froc gneurs à leur
contre une cuirasse, pour le service de devoir.
la Ligue. Le roi le fit maréchal de France. Il entra dans l'ordre de Malthe, & reprit ensuite l'habit de Capucin, qu'il porta jusqu'à la mort.

Le reste de cette année, plusieurs Assemblées
seigneurs firent leur paix avec le roi, & lui jurèrent une fidélité qui ne fut & mécontentement des réformés.
pas gratuite de la part du plus grand nombre. Les moins à charge étoient ceux qui se contentoient d'être confirmés dans leurs gouvernemens ou leurs dignités. Les Calvinistes ne voyoient pas sans jalouse ces faveurs accordées à leurs ennemis. Eux qui avoient versé leur sang pour le roi, eux à qui il devoit sa couronne, le moins, disoient-ils qu'il pût leur accorder, c'étoit, comme aux Ligueurs, des gouvernemens, des honneurs, des dédommagemens, enfin des places de sûreté, où ils pussent exercer leur religion, sans aucune dépendance du clergé Romain.

Ces discours avoient été souvent répétés dès l'année dernière dans deux assemblées successives, tenues, l'une à

SAUMUR en Anjou ; l'autre à Sainte-Foy
HENRI IV. en Périgord : assemblées convoquées à
 1596. la vérité par la permission du roi, mais
 où il se dit & se fit bien des choses
 contre son gré. Les réformés se plai-
 gnoient qu'après leur avoir promis so-
 lemnellement, en les quittant, qu'il
 pourvoiroit à leurs intérêts, le roi les
 renvoyoit maintenant à l'édit de Poi-
 tiers, qui n'étoit pas si favorable qu'on
 le disoit. Ils demandoient donc une
 nouvelle déclaration, qui leur permît
 de professer ouvertement leur religion
 par-tout le royaume, qui assignât des
 fonds & des revenus sûrs à leurs minis-
 tres ; qu'on les admît sans distinction
 aux charges publiques ; & que dans
 tous les Tribunaux, on nominât autant
 de magistrats réformés, que de Catho-
 liques. Le roi les apaisa cette fois par
 des promesses, leur faisant voir que les
 soins de la guerre, les affaires de finan-
 ce & de police ne lui laissoient pas le
 temps de les satisfaire.

Arrivée du
 Régat en Fran-
 ce.
De Thou,
liv. CXVI.
Davila,
liv. XV.

Tout ce qu'ils virent cette année ne
 les calma pas. Outre ces bienfaits accor-
 dés aux Ligueurs rentrés en grâce,
 qu'ils jalousoient toujours, il leur sem-
 bloit que le roi se decidoit trop en fa-
 veur des Catholiques. Ils observèrent

avec inquiétude tout ce qui se passa à l'occasion du légat que le pape envoya en France, pour faire ratifier au roi les conditions de son absolution. Le souverain Pontife nomma Alexandre de Médicis, archevêque de Florence. Il ne pouvoit pas mieux choisir. C'étoit l'opposé du fougueux Philippe Segar : doux, modéré, conciliateur, connoissant les bornes du vrai zèle & les montrant aux Catholiques qui vouloient s'en écarter. Le roi le combla d'honneurs, & le prélat y répondit par une sagesse qui ne se démentit jamais.

HENRI IV.
1596.

Il reçut l'abjuration de Charlotte de la Trémouille princesse de Condé. Elle avoit été chargée à la mort de son mari, qu'on soupçonna n'être point naturelle. Mais elle obtint deux absolutions, l'une du pape pour l'hérésie, l'autre du Parlement pour le crime, ou plutôt une déclaration d'innocence. Médicis gagna la confiance du roi, & jeta les fondemens de la paix avec l'Espagne qui entra aussi dans sa mission.

Absolution
de la princesse
de Condé.

Il voyoit de près quel besoin en avoit la France. Elle ne se soutenoit que par le courage du roi. Dès le commencement de la campagne les ennemis avoient pris en Picardie plusieurs places impor-

Progrès des
Espagnols en
France.

HENRI IV.
1596.

tantes, auxquelles ils ajoutèrent Calais. Cette conquête fit ouvrir les yeux aux Anglois & aux Hollandois, que la France pressoit de former une Ligue offensive & défensive, dont la conclusion tiroit en longueur. Ils y donnèrent enfin les mains, & mirent en mer une flotte qui inquiéta les Espagnols; mais sans leur causer grand dommage.

L'armée du
roi trop foi-
ble.

De Thou,
liv. CXVII.

Davila,
livre XV.

Le fardeau de la guerre tomba donc toujours sur Henri. Sa valeur suppléa à sa foiblesse. Malgré les forces ennemies, il reprit plusieurs de ses places, & il auroit sans doute poussé plus loin ses victoires, si son armée mal payée, mal nourrie, dénuée de provisions de toute espèce, ne se fût débandée à la moitié de la campagne.

Par la de-
fection des ré-
formés.

Les Calvinistes prirent ce temps pour renouveler leurs demandes. Ils dressèrent leur requête dans une assemblée convoquée à Loudun; assemblée que le roi fut obligé de permettre, de peur qu'on ne la tint malgré lui. Ce prince les conjura d'attendre un moment plus opportun, & nomma même deux habiles Jurisconsultes, pour minuter l'édit qu'ils demandoient. Ils se séparèrent à la vérité; mais ils restèrent dans leurs provinces, sans faire atten-
tion

tion à l'extrémité où se trouvoit le roi.

Cette espèce de rebellion sourde HENRI IV.
n'étoit pas le dépit passager d'une trou- 1596.
pe mécontente. Elle avoit son système Desseins des
& ses chefs. La Trémouille & Bouillon, chefs.
les deux plus grands seigneurs du parti,
depuis que le roi s'en étoit retiré, aiguil-
loient la jalousie des ministres de leur
religion, déjà trop susceptibles, & éveil-
loient le zèle des peuples, afin de pou-
voir le montrer à la cour, comme un
épouvantail, quand ils voudroient en
arracher des grâces.

Peut-être à l'aide des synodes, qui
ordonnoient des levées de deniers, sous
le nom d'aumônes; à l'aide des places
de sûreté & de leur garnison, qui don-
neroient occasion d'entretenir une mi-
lice toujours subsistante, ils se flatoient
de résusciter le projet reproché à leurs
pères, d'établir en France une espèce
de république, dont ils seroient les pre-
miers magistrats. Henri IV le craignoit;
mais instruit par les fautes de Henri
III son prédécesseur, qui laissa les Ca-
tholiques former un corps & prendre
un chef, sous prétexte d'une union
sainte, il s'appliqua à leur faire regarder
l'autorité royale, comme le seul canal
des grâces & l'unique ressource contre

HENRI IV.

1596.

les vexations. Il vouloit qu'ils fussent heureux, sous la sauve-garde, non pas des privilèges qu'ils se feroient faits, mais de ceux qu'on leur auroit accordés. Pour cela il eut soin que tous leurs actes publics, assemblées, levées de deniers, montre de troupes, quoique dérogeant à la puissance royale, en portassent toujours le sceau & la marque.

Contraire
aux vrais in-
térêts du par-
ti.

Si les Calvinistes eussent été dirigés par des vues saines, ils auroient aidé le roi à abattre le reste des Ligueurs, & à se rendre maître dans son royaume, afin que la crainte des Catholiques ne le gênât pas dans la composition qu'il voudroit leur faire ; mais l'intérêt des chefs est souvent différent de celui de la cause. Bouillon, la Trémouille, Rohan & les autres têtes du parti voyant le roi sous l'épée des Espagnols en Picardie, très-embarrassé en Bretagne, où le duc de Mercœur se soutenoit avec éclat, voulurent faire sentir à leur Souverain par cette inaction, ce qu'il devoit craindre de leurs efforts, s'il ne les contentoit pas.

Assemblée
des notables à
Rouen.

Trop fier pour prier, trop prudent pour compromettre son autorité, Henri souffrit avec une indifférence apparente cette défection, qu'il ne devoit

pas attendre de ses anciens compagnons d'armes ; mais il ne l'oublia jamais. HENRI IV. 1596. Mém. de la Ligue, tome VI. page 364.
 Afin de n'être plus obligé de mandier pour ainsi dire, des secours qui lui manquoient dans le pressant besoin, il convoqua à Rouen les notables de son royaume de tous les ordres, clergé, noblesse, magistrats. Le roi y fit une harangue, que les courtisans trouvèrent au-dessous de la majesté du trône ; mais qui doit toucher le cœur de tous les François, par les sentimens paternels qu'elle exprime. *Je ne vous ai point appelés, dit-il, comme faisoient mes prédécesseurs, pour vous faire approuver mes volontés. Je vous ai assemblés pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre, bref pour me mettre en tutèle entre vos mains : envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises, aux victorieux ; mais la violente amour que je porte à mes sujets, me fait trouver tout aisé & honorable.*

En effet, dans un âge peu avancé, 1597. Résultat de l'Assemblée. De Thou, l. CXVIII. Davila, livre XV.
 Henri portoit déjà des marques de vieillesse. Ses cheveux blanchirent de bonne heure ; & quand on lui en demandoit la cause : *C'est, disoit-il, le vent de mes adversités qui a soufflé là.* L'hiver se

HENRI IV. 1597. passa dans les discussions épineuses de l'assemblée de Rouen. Il s'y fit des réglemens sages ; mais pas en si grand nombre & aussi fermes que l'état des affaires l'exigeoit. Les financiers furent recherchés & taxés. Le clergé fournit une grosse somme, plusieurs personnes de bonne volonté firent au roi des avances. Avec ces secours, il se trouva en fonds pour la guerre.

Surprise
d'Amiens.

Mais Henri ordinairement si actif, se laissa cette année prévenir par les ennemis. On lui reproche que trop épris des charmes de Gabrielle d'Estrées, il oublioit auprès d'elle le soin de son royaume, & qu'il lui sacrifioit souvent des momens décisifs pour l'avancement des affaires. On savoit qu'il en avoit plusieurs enfans. Il la menoit par-tout avec la pompe d'une reine, ce qui excitoit de grands murmures. Pendant qu'il languissoit ainsi dans les bras du repos, arrive la nouvelle qu'Amiens vient d'être surpris par les Espagnols. Tout s'effraie à la cour. Paris est consterné, & croit déjà voir l'ennemi à ses portes. Le roi montre au contraire une contenance ferme & assurée. *Allons, dit-il, c'est assez faire le roi de France, il est temps de faire le roi de Navarre.*

Il monte à cheval, convoque sa noblesse. Avec le peu de troupes qu'il peut ramasser sur le champ, il assiège & prend Corbie. Pendant ce temps son armée se forme, & il va camper devant Amiens.

HENRI IV.
1597.

La ville fut vaillamment défendue. L'archiduc Albert d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, vint lui-même au secours à la tête d'une forte armée. L'audace du roi, la valeur de ses troupes, au défaut de leur nombre, en imposèrent à l'ennemi & la place fut reprise. Dans cette campagne les ministres François & Espagnols, qui s'étoient connus pendant la Ligue, ayant occasion de se revoir, jetèrent les premiers fondemens de la paix entre la France & l'Espagne dont le légat fut médiateur.

Reprise par
le roi.

A ce siège le duc de Mayenne servit de sa personne & de ses conseils, ainsi que les seigneurs autrefois Ligueurs. Mais on n'y vit point la Trémouille, Bouillon, ni les autres chefs Calvinistes. Cependant, sur la représentation de la mauvaise réputation qu'ils alloient se faire auprès de tous les bons François, s'ils abandonnoient leur Souverain dans un pareil danger, ils levèrent des troupes, que le roi appliqua à

Il travaille
à satisfaire les
réformés.

Vie de
Thou. t. XI.
page 189.

~~une autre destination, parcequ'elles ar-~~
 HENRI IV. rivèrent trop tard.

1597.

Difficultés
 qui se rencon-
 trent.

Il étoit temps que ces semences de division fussent étouffées, & elles ne pouvoient l'être que par une loi qui assurât l'état présent, qui pourvût au futur & réglât, sans retour, tous les objets de discussions. C'est à quoi travailloient sans relâche des commissaires nommés par le roi. Ils furent long-temps sans avancer, parcequ'ils n'avoient pas de base fixe, & qu'à chaque instant il falloit consulter le roi sur les propositions des intéressés, & les intéressés sur les concessions du roi. D'ailleurs toutes les affaires; guerre d'Espagne, invasion du duc de Savoye, troubles de Bretagne, accommodemens particuliers, avoient une dépendance réciproque; de manière que l'une arrêtée, toutes les autres demeuroient suspendues. Le siège d'Amiens tint aussi les esprits en échec. Sitôt qu'il fut fini, les travaux des commissaires reprirent leur activité.

1598.

Le roi sou-
 met la Breta-
 gne & appaise
 tous les trou-
 bles.

Henri applanit bien des difficultés en se montrant en forces aux mécontents les plus opiniâtres. A l'aspect du maître, toutes les factions se dissipèrent. Dans les endroits où il passoit, les chefs venoient de loin & de près faire leur

cour & reconnoître sa puissance. Il ne fut plus question de droits, mais de grâces. Le duc de Mercœur, qui avoit si long-temps fait le Souverain en Bretagne, s'humilia. Il obtint des conditions meilleures qu'il n'espéroit, en faveur d'un mariage qui fut arrêté entre la fille du duc, & César fils du roi & de la duchesse d'Estrées; l'un & l'autre encore enfans. Ce traité occasionna de nouveaux murmures. On reprocha à Henri, par des écrits publics, qu'il sacrifioit le bien de l'Etat à la fortune de Gabrielle & à l'établissement de sa famille.

La paix générale, ouvrage de la prudence & de la bonté du roi, dut faire cesser toutes ces plaintes. Il eut le plaisir de la donner cette année à ses peuples. Les Espagnols vouloient retenir quelque chose de leurs conquêtes en France; mais il déclara nettement, qu'il aimoit mieux soutenir une guerre éternelle, que de rien laisser démembrer de son royaume, & le traité fut signé sur ce plan dans la ville de Vervins. Henri dicta ses conditions au duc de Savoye, qui avoit voulu profiter des troubles de France pour s'agrandir. Il imposa la Loi aux gouverneurs & com-

HENRI IV.

1598.

De Thou,
liv. cxx.

Davila,
liv. xv.

Paix générale.

Vie de de
Thou. p. 489.

312 *L'Esprit de la Ligue.*

mandans, qui, s'érigeant en tyrans dans les provinces, y perpétuoient les malheurs de la guerre.

HENRI IV.
1598.
Edit de Nantes.

Enfin, étant à Nantes, pour pacifier la Bretagne, il accorda aux réformés le fameux édit du nom de cette ville, ouvrage des quatre hommes les plus habiles & les plus judicieux du royaume, Schomberg, Jeannin, de Thou & Calignon, qui y travailloient depuis deux ans, soit ensemble, soit séparément. Le roi ne le fit publier qu'après le départ du légat, par égard pour ce prélat à qui on avoit obligation de la paix avec l'Espagne, & dont la conduite, pleine de douceur, méritoit des ménagemens. Il ne fut enregistré que l'année suivante, & ne passa point sans difficultés.

Ses articles. Cet édit étant la loi sous laquelle ont vécu les réformés jusqu'à la révocation, mérite d'être connu. Il est composé de quatre-vingt-douze articles, non compris cinquante-six, nommés articles particuliers, qui n'ont jamais été enregistrés.

1599.
De Thou,
liv. CXXII.
Davila,
liv. XV.
L'édit de Nantes paroît avoir été fait sur celui de Poitiers, & sur les conventions de Bergerac & de Flex, dont il rappelle souvent les dispositions. C'est comme

comme un code général, qui fixe les bornes de deux religions, non pas avec une égalité parfaite. Le roi accorde aux réformés un exercice public; mais seulement dans des lieux marqués, & à condition que dans ces lieux mêmes, les Catholiques exerceront aussi leur religion : avantage qui n'est pas réciproque pour les Calvinistes. Il est aussi prescrit à ceux-ci de s'assujettir à la police de l'église Romaine, de ne point travailler les jours de fête, de payer les dîmes, de remplir les devoirs extérieurs de paroissiens; & il leur est défendu, sous grièves peines, de troubler les cérémonies ecclésiastiques par aucune irrévérence soit de paroles, soit d'actions.

D'ailleurs sa majesté veut que ses sujets de la religion prétendue réformée, jouissent de tous les droits de citoyens; que leurs pauvres sains & malades soient reçus dans les hôpitaux, comme les Catholiques; que les riches puissent être admis à tous les emplois & à toutes les charges; qu'il y ait dans chaque Parlement une chambre, qu'on appela depuis la *Chambre de l'Edit*, composée d'un égal nombre de Juges Catholiques & Calvinistes, pour leur rendre justice. Enfin le roi accorde des

HENRI IV.

1599.

Davila,
liv. XV.

~~Henri IV.~~ privilèges, fixe des appointemens à leurs ministres, donne à leurs églises la liberté d'élire des députés, qui formeront des assemblées générales, en temps & lieux marqués, sous son bon plaisir & sous les yeux de ses commissaires. Il leur permet aussi de lever tous les ans une somme sur eux-mêmes, pour les besoins du parti. Enfin, par des brevets secrets, qui ne furent relatés ni dans l'édit, ni dans les articles particuliers, Henri IV permit aux réformés de garder pour huit ans quelques places de sûreté, & d'en nommer eux-mêmes les gouverneurs. Il s'engagea de plus à leur compter tous les ans quatre-vingt-mille écus, pour l'entretien des garnisons.

Commissaires
envoyés, pour
l'exécution.

Quelque soin qu'eussent apporté les rédacteurs de l'édit, à prévenir tous les inconvéniens, les intérêts étoient trop compliqués, pour qu'il ne se rencontrât pas une infinité de difficultés dans l'exécution. Le roi fut obligé d'envoyer dans les provinces des commissaires qu'il chargea de terminer les différends, d'autorité & à l'amiable. Il leur fallut un fonds de patience inépuisable, pour adoucir l'aigreur des parties, démêler les chicanes, applanir les obstacles. Par tous ces moyens employés adroitement,

on apprivoisa les Catholiques avec les réformés. Ils commencèrent à se supporter, & à quelques éclats près de part & d'autre, fruits d'un zèle inconsidéré, toujours sévèrement réprimé, on s'accoutuma à vivre ensemble, sous la protection des Loix.

HENRI IV.
1599.

Quant à la Ligue, il n'en fut plus question que pour la détester & s'étonner de ce qu'on avoit pû être si longtemps les instrumens des ennemis de la France. (*) Les principaux Ligueurs de Paris dont les excès ne méritoient pas de grâce, se réfugièrent les uns à Rome, les autres à Bruxelles, où ils vécurent sans considération, dans des conditions viles, méprisés des Espagnols, pour lesquels ils avoient trahi leur patrie. Il est à remarquer, que contre l'ordinaire de ces crises d'Etat, celle de la Ligue n'enrichit & n'illustra personne. On ne trouvera aucune famille, qui doive son éclat ou son opulence à nos guerres de Religion : plusieurs au contraire datent leur décadence de cette époque ; parceque les

Chûte totale de la Ligue & sort des Ligueurs.

(*) Guy Patin parlant en 1670 des fureurs de la Ligue, par comparaison avec ce qu'on en pensoit de son temps, dit que le monde étoit bien débété.

~~Henri IV.~~ ancêtres reconnus remuans & brouil-
 lons , quoique bons Catholiques , ont
 1599. été insensiblement éloignés des places ,
 privés de la faveur du prince , & forcés
 de se retirer dans les campagnes , où
 leurs descendans obscurcis , ont long-
 temps porté la peine du fanatisme de
 leurs pères.

Etat de la
 religion pre-
 tendue réfor-
 mée.

Le Fevre ,
actes des
eglises réfor-
mées.

Après trente-neuf ans de guerres , à
 compter depuis la conjuration d'Am-
 boise en 1560 , jusqu'à cette année
 1599 ; après tant de ruines , de pillag-
 es , de meurtres , d'incendies , la Fran-
 ce sous un monarque triomphant , étoit
 encore ce qu'elle avoit été sous des
 princes foibles & impuissans : un roya-
 me divisé , qui voyoit dans son sein une
 Religion différente de la dominante ,
 publiquement exercée , des chefs de
 parti accrédités , une caisse commune ,
 des citadelles indépendantes du roi ,
 des assemblées politiques permises &
 comme une république autorisée , au
 milieu d'un Etat purement monarchi-
 que.

Si l'on n'avoit pu abattre le Calvinif-
 me , lorsqu'encore foible , il ne se soute-
 noit qu'à l'abri de tolérances passagères ,
 combien dût-on moins espérer de le
 détruire , quand il lui fut permis de

s'étendre , sous la garantie d'une Loi solennellement promulguée ? Cependant la cour réussit à l'extirper entièrement par deux moyens jusqu'alors employés sans succès , la négociation & les armes ; mais en y mettant plus d'art & de temps. Toutes les fois que le royaume se vit inquiété par des troubles domestiques , ou des guerres étrangères , on ménagea les réformés , jusqu'à leur accorder au-delà de leurs espérances. Quand au contraire les craintes dispa-roissoient, on les resserroit dans des bornes toujours plus étroites. Ce système pendant quatre-vingt-cinq ans , a enfin amené la révocation de l'édit de Nantes , sans émeute considérable & sans révolution.

L'histoire de ce long espace de temps présente presque toujours les mêmes scènes. Il suffira d'en donner un sommaire , qui fera connoître ce qu'étoit la Religion prétendue réformée , dans ses jours de triomphe & les droits que Louis XIII & Louis XIV lui ôtèrent , jusqu'au moment où ce dernier l'anéantit entièrement.

Les jours de triomphe de la Religion prétendue réformée , sont ceux dans lesquels, émule de la Catholique ,

318 *L'Esprit de la Ligue.*

elle eut un culte , des temples , une hiérarchie , des écoles publiques , des revenus fixes , des forces pour protéger les établissemens , favoriser les progrès & faire respecter les décisions. Cet Etat florissant dura dans tout son lustre depuis la promulgation de l'édit de Nantes , en 1599 , jusqu'à la paix qui suivit la prise de la Rochelle en 1629 , il déclina ensuite. La cour retira ses faveurs. Elle restreignit les privilèges , gêna la liberté , & enfin la supprima entièrement , par la révocation de l'édit de Nantes en 1685.

Dogmes des
Calvinistes.

Il y eut en France , au commencement de la réforme , quelque diversité d'opinions ; mais elles cessèrent sitôt que Calvin parut. Sa doctrine fut généralement embrassée & a toujours continué d'être la dominante. Comme les autres nouveaux Evangélistes , Calvin établit pour base de sa Religion l'inspiration intérieure. Voici son raisonnement : » L'autorité de l'Eglise n'est qu'un » témoignage humain qui peut trom- » per. Il faut par conséquent que le S. » Esprit confirme ce témoignage exté- » rieur de l'Eglise par un témoignage » intérieur. Il faut que le même Esprit , » qui a parlé par les Prophètes , entre

» dans nos cœurs, pour nous assurer
» que les Prophètes n'ont dit que ce
» que Dieu a révélé ». Par là le témoi-
gnage des Pères, la tradition, les déci-
sions des conciles deviennent inutiles,
& comme l'a dit un de nos poètes,

Tout Calviniste est Pape, une Bible à la main.

D'après ce principe, Calvin bâtit une Religion, qu'il ne lui est pas difficile de trouver dans les livres Saints, en les interprétant selon son sens particulier. Il ôte à l'homme tout pouvoir de résister à la concupiscence, établit sa justification exclusivement sur les mérites de Jésus-Christ, sans que les œuvres de l'homme aient aucune part, & ne lui donne d'autre certitude de son salut, que la conviction intérieure de sa foi. Delà l'inutilité de la pénitence, qu'il rejette comme Sacrement; mais dont il souffre néanmoins les actes, comme propres à rendre le Chrétien plus attentif à ses devoirs. L'homme étant justifié sans ses œuvres, il s'ensuit que ni la contrition, ni la confession, ni la satisfaction ne sont nécessaires, non plus que les indulgences & le purgatoire, qu'il traite l'une & l'autre d'institutions

humaines, imaginées par l'avarice des prêtres Catholiques.

Calvin rejette le culte des images, qu'il prétend ne pouvoir être sans idolâtrie. Des sept Sacremens des Catholiques, il n'en retient que deux, le Baptême & la Cène. Il avoue néanmoins qu'on trouve dans l'Ecriture-Sainte, des traces des cinq autres; mais comme simples cérémonies. Sa définition du Sacrement est adaptée à son opinion sur la justification. N'attribuant l'ouvrage du salut qu'à la foi, il ne regarde les Sacremens comme des moyens de salut, qu'autant qu'ils contribuent à faire naître la foi ou à la fortifier, & non comme effaçant les péchés.

Quant à son sentiment sur l'Eucharistie, il est plus aisé de l'entendre par comparaison : qu'absolument Calvin croit que dans l'Eucharistie nous mangeons réellement le corps de Jesus-Christ; mais il ne le croit ni uni au pain, comme Luther, ni existant sous les apparences du pain & du vin, par la transsubstantiation comme les Catholiques. Quand nous recevons les symboles Eucharistiques, dit-il, la chair de Jesus-Christ s'unit à nous, ou plutôt nous sommes unis à la chair de Je-

Jésus-Christ comme à son Esprit. Calvin prétendant ramener tout à la lettre de l'Écriture, proscriit les cérémonies dans l'administration de ces deux Sacramens, ainsi que dans les autres actes de la Religion & rejette la Messe qu'il appelle une sacrilège invention des papistes.

Enfin, selon Calvin, l'Eglise Romaine ayant enseigné l'erreur & corrompu le culte, il a fallu s'en séparer. Jusqu'au moment de cette séparation, il s'y est trouvé dans tous les siècles des personnes qui gardoient précieusement le dépôt de la foi, & qui conservoient l'usage légitime des Sacramens. Par ces hommes que les Romains regardoient comme Hérétiques, tels que les Vaudois & autres, les ministres de la nouvelle Religion remontent jusqu'aux Apôtres sans interruption de succession & sans soumission aux papes, ni aux évêques, dont le pouvoir dans l'Eglise est une tyrannie abominable.

Tel est le précis des dogmes de Calvin, adoptés par les réformés de France. On voit que dans ce plan de Religion, il y a pour les savaus & pour ceux qui ne le sont pas. Les premiers y trouvèrent, ce qui flatte ordinaire-

322 *L'Esprit de la Ligue.*

ment les personnes studieuses, des opinions nouvelles, un système hardi, des faits à discuter, des problèmes à résoudre, des questions à approfondir, surtout une grande indépendance & une liberté entière de penser. Les autres s'attachèrent à ce qui est de pratique. Ils aimèrent une Religion sans cérémonies, sans confession, réduite à deux Sacremens, sans presque aucun extérieur de dévotion, par conséquent sans gêne, dans laquelle, pour surcroît d'avantage, les ministres n'étoient pas obligés au célibat, ni le peuple à payer la dîme.

Son culte.

Le culte imaginé par Calvin étoit aussi très-propre à lui faire des prosélytes. Il avoit retranché les fêtes des Saints, les pèlerinages, les confrairies, & toutes les dévotions journalières & locales. Les jeûnes étoient aussi fort rares, mais très-sévères; point d'abstinence, point de fêtes, c'est-à-dire de cessation de travail, excepté le Dimanche. Les baptêmes & les mariages, quoique faits dans les temples, ne ressembloient qu'à des cérémonies civiles. Les obsèques s'y faisoient aussi; mais sans croix, ni luminaires. Enfin, dans cette Religion, tout consistoit à se rassembler les Dimanches au son de la trompette dans

de vastes salles, qui, n'ayant ni tableaux, ni statues, ni autels fixes, paroissoient plutôt des lieux profanes, que des Eglises. Là on entendoit des sermons, on chantoit des psaumes, & à des jours marqués on célébroit la Liturgie, nommée la Cène. Les ministres, couverts, pour tous ornemens sacerdotaux, d'une cimarre noire, approchant de nos robes de Palais, faisoient des prières autour d'une table longue chargée de pain & de vin, qu'ils bénissoient en prononçant les paroles de Jesus-Christ. Chacun venoit ensuite recevoir avec respect les espèces Eucharistiques, sans obligation préalable de confesser ses péchés aux ministres, ou de les expier par la pénitence.

Calvin, pour mieux gagner le peuple, le rendre arbitre & maître du sacerdoce. Les places de ministres qui sont comme nos prêtres habitués, celles de pasteurs qui remplacent nos curés, se donnoient par le suffrage des anciens de chaque Eglise après un sévère examen, sur l'Ecriture-Sainte & les langues Latine, Grecque & Hébraïque. Cette nomination leur tenoit lieu de consécration & de puissance d'ordre. Leurs revenus étoient assignés sur les anciens

Hiérarchie.

324 *L'Esprit de la Ligue.*

biens du clergé Catholique , dans les endroits où on avoit pu s'en emparer. Ils étoient aussi fondés sur la générosité des fidèles , chez lesquels on faisoit des collectes , qui servoient encore à la construction , à l'entretien des temples & au soulagement des pauvres.

Des pasteurs de la principale Eglise aux autres pasteurs, de ceux-ci aux ministres, il n'y avoit aucun degré de Jurisdiction , aucune primatie d'autorité ; mais seulement d'honneur. Tout le pouvoir consistoit dans l'assemblée des anciens de chaque Eglise , nommée *Consistoire* , présidé par le pasteur qu'on appeloit *Modérateur* , accompagné de ses ministres ; mais qui n'avoient que leurs voix , comme les anciens laïcs. Du Consistoire les affaires se porroient au *Synode provincial* , composé des députés de chaque Consistoire , & de-là au *Synode national*. Ces Synodes ne pouvoient se tenir qu'avec une permission expresse du roi , qui y envoyoit des commissaires.

Assemblées. Les assemblées tant particulières , que générales , ne devoient traiter que des matières de foi , de morale , ou de discipline , sans se mêler d'affaires civiles ou politiques. Elles avoient droit d'exa-

miner s'il ne se glissoit pas des erreurs de dogme & de les réprimer, de veiller sur les mœurs, d'excommunier & de chasser du prêche les libertins incorrigibles, d'appliquer les ministres au service de tel ou tel temple, & de les rappeler; enfin, de régler l'emploi des deniers provenans des revenus fixes ou des aumônes.

Le droit de collecte rendit ces assemblées plus importantes que ne permettoit leur première institution. Les chefs du parti, toujours avides d'argent, ne trouvoient pas de meilleurs moyens pour se satisfaire, que de s'adresser aux Eglises. Comme il étoit naturel que ceux qui payoient sussent à quoi on destinoit leur contribution, les pasteurs & les ministres étoient chargés de représenter les besoins réels ou prétextés. On ne manquoit pas de les discuter, & ainsi les Consistoires & les Synodes devenoient des assemblées politiques. On statuoit sur la levée des troupes & l'augmentation des fortifications, les remontrances au roi, les alliances avec l'étranger, les trêves, les ruptures & tout ce qui regardoit la paix & la guerre. Ces assemblées eurent des agens en cour & établirent entre-elles

une correspondance, qui de toutes les Eglises éparées dans l'étendue du royaume, forma comme un seul corps, ou plutôt un colosse d'autant plus redoutable, que le zèle de la Religion, ce ressort si puissant, en dirigeoit tous les mouvemens.

Conduite de
Henri IV avec
les prétendus
réformés.

*Recueil de
le Ferre,
page 42.*

Nous avons remarqué que Henri IV éprouva lui-même les inconvéniens d'une pareille confédération. Lorsqu'A-miens avoit été surpris par les Espagnols en 1597, ce monarque vit les ennemis à la veille de piller la Normandie, & de courir jusqu'aux portes de Paris, s'il n'étoit puissamment secouru. Les réformés tenoient alors une assemblée générale à Saumur. Henri leur écrivit de se contenter de ce qu'il leur avoit déjà accordé, de remettre leurs demandes à un moment plus opportun, & de finir promptement leur assemblée; que par cette déférence il jugeroit de leur attachement à la patrie & à sa personne, & qu'il sauroit les en récompenser.

Ils répondirent qu'ils étoient fâchés de la perte qu'il venoit de faire, d'autant plus que les délais qu'on apportoit à les satisfaire, leur ôtoient les moyens de marquer leur affection à sa majesté.

& à son état. Henri insista. Il les exhorta par la charité qu'ils devoient avoir pour leur patrie, de penser avant toutes choses, à repousser l'ennemi. Si je ne puis, disoit-il, vous accorder à présent toutes vos demandes, je le ferai dans une autre occasion, avec plus de facilité, quand on aura vu que vous vous êtes signalés, dans une si notable conjoncture, pour la conservation de l'Etat. A ces instances, ils dirent froidement pour toute réponse: Qu'ils étoient prêts d'aller sacrifier leurs vies aux pieds de sa majesté, lorsqu'ils auroient reçu satisfaction de leurs demandes qu'ils estimoient justes. Le roi se relâcha; mais ils ne furent pas encore contens, de sorte qu'il leur écrivit: Qu'il avoit été fort surpris de recevoir des plaintes, lorsqu'il attendoit un remerciement, vu le mauvais état de ses affaires. Rebuté de cette obstination, Henri ne les pressa plus & reprit Amiens sans eux.

Le reste de son règne se passa à lutter ainsi contre les prétentions des réformés, à prendre garde qu'ils n'abusassent de ses grâces & qu'ils n'outrassent les privilèges. Sans cesse il eut à se précautionner contre le zèle amer des ministres, contre les demandes cap-

rieuses des grands & les ombrages des Catholiques. Il n'étoit occupé qu'à donner & à reprendre, & à tenir la balance tellement égale entre les deux partis, qu'ils n'eussent pas le moindre prétexte plausible de renouveler les anciens troubles.

On fait que quand Henri IV mourut, il étoit à la veille d'exécuter une grande entreprise, dont on n'a jamais pénétré le secret. Il est à présumer qu'entre les motifs qui le déterminèrent, un des principaux étoit d'occuper les François dans une guerre étrangère, qui leur fit perdre le goût des dissensions domestiques. Tout se disposoit pour l'accomplissement de ce projet. Catholiques & réformés venoient à l'envi grossir les troupes d'un roi capitaine & soldat. Il avoit amassé de grands trésors à la bastille : de sorte que le peuple voyoit sans inquiétude les apprêts d'une expédition dont l'habileté du monarque garantissoit le succès, en même-temps que son économie & sa prévoyance faisoient espérer que jamais ses lauriers ne seroient mouillés des larmes de ses sujets. Dans ce moment de triomphe, presque à l'instant de son départ, Henri IV est frappé du coup mortel

tél, & tombe sous le couteau du fanatisme. Plus d'un siècle & demi, qui s'est écoulé depuis cet attentat, n'en diminue pas l'horreur aux yeux des François, & c'est toujours avec un nouvel attendrissement qu'on se rappelle les vertus & la mort funeste du grand Henri.

Louis XIII montant sur le trône en 1610, confirma les privilèges don- Conduite de
Louis XIII.
nés par son père aux réformés. Pendant *Mém. de
Rohan.*
les dissensions tant de sa minorité, que du commencement de sa majorité, les Calvinistes se virent recherchés tantôt par la cour, tantôt par les mécontents, & profitèrent des circonstances, pour se faire accorder de nouveaux droits.

Ils étoient alors conduits par Henri duc de Rohan, homme de tête & de main, puissamment secondé par Benjamin de Rohan, seigneur de Soubise son frère : tous deux aidés de l'enthousiasme qu'inspiroit aux peuples l'exemple de Catherine leur mère, & d'Anne de Rohan leur sœur. (*) Ces quatre personnes soutinrent long-temps la

(*) Outre ces trois enfans, Catherine eut encore une fille nommée Catherine comme sa mère. Ce fut elle qui vivement sollicitée par Henri IV, lui fit cette réponse : *Je suis trop pauvre pour être votre femme, & de trop bonne maison, pour être votre maîtresse.*

fortune chancelante des réformés. Dans un temps plus favorable la profonde politique de Rohan & son habileté dans les armes, l'intrépidité de Soubise, le zèle de leur mère & de leur sœur auroient été capables de causer une révolution ; mais lorsqu'ils parurent, on commençoit déjà à se lasser de se tourmenter les uns les autres. Si on prenoit brusquement les armes, par un reste de ferveur, la moindre satisfaction suffisoit pour les faire quitter. Quand les princes du sang & les grands seigneurs se mettoient autrefois à la tête des Calvinistes, c'étoit comme défenseurs de leur religion ; maintenant ils ne se joignoient à eux que parcequ'ils étoient mécontents de la cour, & sitôt qu'ils en avoient obtenu ce qu'ils demandoient, ils abandonnoient leurs auxiliaires. Ce n'est pas qu'il n'y eût encore des seigneurs sincèrement attachés au Calvinisme ; mais amollis par les promesses de la cour, & par les sollicitations de leurs familles, ils n'avoient plus la même hardiesse & la même fermeté.

Plusieurs d'entre eux, ou étoient pensionnaires secrets de la cour, ou en attendoient des grâces dont l'espérance leur lioit souvent la langue & les

bras. Il n'y avoit plus ni liberté dans les assemblées, ni confiance réciproque. Les projets les mieux concertés manquoient, ou par défaut de secret, ou parcequ'on se traversoit les uns les autres, tantôt par mauvaise volonté, tantôt faute de s'entendre. Les levées se trouvoient retardées, les deniers divertis, ou mal appliqués; on fatiguoit inutilement le soldat, on dissipoit les provisions; de sorte que quand au moment d'exécuter un projet, on comptoit trouver troupes, argent & munitions, tout manquoit & l'entreprise échouoit d'elle-même. Il est surprenant que malgré ces obstacles, les réformés aient pu soutenir une guerre presque continuelle, comme ils firent depuis 1612, jusqu'à 1626, & même obtenir, pendant cet intervalle, trois paix, qui n'étoient pas désavantageuses; mais enfin la dernière guerre les épuisa, & les pertes qu'ils y firent leur donnèrent le coup mortel.

Le duc de Rohan prévoyant ce malheur, avoit ménagé au parti le secours de l'Angleterre. Cette couronne arma en faveur des réformés, quand le cardinal de Richelieu attaqua la Rochelle; mais les efforts des Anglois furent inu-

tibles. La Rochelle bloquée par terre & par mer, réduite aux dernières extrémités de la faim, se rendit en 1628. Rohan se soutint encore quelque temps; mais enfin il fut obligé de céder à son tour. Par la paix de 1629 le roi retira aux réformés toutes les places de sûreté, & par conséquent le droit d'avoir des troupes. On donna une amnistie générale au duc de Rohan, à Soubise son frère, & à tous ceux qui avoient pris les armes. Rohan quitta le royaume; sous prétexte de goût pour le voyage. Il alla à Venise, où le Sénat le fit généralissime de ses troupes. Il se rapprocha de la France, quand les animosités furent assoupies, négocia, combattit, fut blessé & mourut à son service.

Soubise abjura sa patrie & passa le reste de sa vie en Angleterre. Leur mère & leur sœur, qui par dépit de ce qu'à leur avis, on se rendoit trop tôt, n'avoient pas voulu être comprises dans la capitulation de la Rochelle, où elles s'étoient renfermées pendant le siège, furent d'abord traitées en prisonnières & ensuite relâchées. Elles vécurent depuis en personnes privées. Ce fut le seul châtiment de tous ceux qui avoient paru avec éclat dans les derniers trou-

bles. On ne les molesta point, quand ils se tinrent tranquilles. Seulement leur conduite étoit soigneusement éclairée; mais sans que leur liberté en souffrît. Il paroît que la politique du ministre de Louis XIII, fut de menager ceux qu'il avoit poussés d'abord, & que, content d'un si grand succès, il crut ne devoir pas oser tout ce qu'il pouvoit.

Le conseil de Louis XIV pensa différemment. A la vérité ce prince, en montant sur le trône en 1643, confirma les privilèges des réformés; mais on y mit d'abord toutes les restrictions que Louis XIII y avoit apportées. Ensuite, en partant de ce point, Louis XIV alla beaucoup plus loin, par des degrés insensibles, par des grâces & des coups de vigueur, plus ou moins précipités, qui sans bruit & sans éclat amenèrent la dernière catastrophe.

Tout ce que la cour put imaginer, pour faire des prosélites à la religion Catholique, fut employé : faveurs aux nouveaux convertis, décharge de taille, tutèle, contributions & sujettions de toute espèce; surseances pour le paiement des dettes, affranchissement même du droit paternel, & permission de se marier sans le consentement des

Conduite de
Louis XIV.

*Recueil de
le Fevre.*

334 *L'Esprit de la Ligue.*

parens Calvinistes , préférences pour l'admission aux charges & aux emplois dans la robe , la finance & le commerce & jusqu'aux grades militaires.

A ces privilèges pour les nouveaux convertis , succédèrent les exclusions pour ceux qui persistoient. On se contenta d'abord de défendre qu'ils fussent admis à aucunes fonctions publiques fructueuses, ou simplement honorables, municipales, judiciaires, doctrinales & même mécaniques. Ensuite on ordonna à ceux qui avoient été admis auparavant , d'y renoncer. Ainsi ils furent exclus des corps de métiers, des maîtrises, des apprentissages, du barreau, & il ne leur fut plus permis d'être sergens, recors, huissiers, greffiers, procureurs, à plus forte raison juges & avocats, & les chambres de l'Edit furent supprimées. On leur interdit aussi les fermes du roi & tout ce qui y a rapport, comme les emplois de commis, contrôleurs, receveurs, capitaines, brigadiers & même archers; leurs noms furent rayés des matricules des Universités, des rôles de la maison du roi, de celle des princes & de toute la famille royale. On retrancha non seulement aux officiers, mais aux veuves & à leurs enfans

opiniâtres les pensions, les honneurs, le droit de noblesse & les autres distinctions ordinairement attachées à ces places. Enfin il ne leur fut plus permis de pratiquer publiquement la médecine, la chirurgie, la pharmacie, ni même d'exercer l'état de sages-femmes.

C'étoit peu d'inquiéter le troupeau, si on ne frappoit les pasteurs ; mais le temps n'étoit pas encore venu de les proscrire. On se contenta de les gêner dans leurs personnes & dans leurs fonctions. Le ministère fut interdit aux étrangers. On défendit aux pasteurs de s'entremettre d'affaires publiques, de porter l'habit ecclésiastique, de s'intituler *ministres de la parole de Dieu*, d'appeler leur religion *Réformée*, sans ajouter le mot *prétendue*, de faire corps & d'aller, en cette qualité, saluer & haranguer les personnes de distinction, d'avoir dans les temples des bancs élevés pour les magistrats de leur religion, de les orner de tapis aux armes du roi, ou de la ville, & de leur faire cortège en entrant dans le temple, ou en sortant. Il ne leur fut plus permis de faire le prêché ailleurs que dans le lieu ordinaire de leur résidence, ou de le faire en plus d'un lieu, sous prétexte d'annexe,

d'exercer hors des temples , & plus de trois ans dans le même endroit , d'entrer chez les malades , de peur qu'ils ne les empêchassent de se convertir , de visiter les prisons , de rien laisser échapper dans leurs sermons , contre la religion Catholique , & de célébrer les baptêmes, les mariages, les enterremens avec éclat , qui put attirer de la considération à leur ministère.

Quant aux Consistoires & aux Synodes , la cour diminua leur pouvoir , en les rendant moins fréquens , en y envoyant des commissaires fermes , se faisant instruire des délibérations , & interdisant la connoissance de certaines affaires. Elle sappa encore mieux leur autorité en ôtant à ces assemblées la collecte , le maniment , l'application des deniers , & en transférant aux hôpitaux Catholiques les legs ou donations qui se faisoient aux Consistoires. Pour l'autre branche de crédit que donnent les sciences , elle fut aussi retranchée , autant qu'il se peut , par la défense à leurs maîtres d'enseigner les langues , la philosophie & la théologie , par la destruction de plusieurs écoles fameuses , entr'autres du collège de Sedan , où les belles - lettres fleurirent long-temps

long - temps & d'où sortirent des savans célèbres.

Affujettis dans les villes à respecter les rites Catholiques , à s'abstenir du commerce & du travail les jours de fêtes , à saluer le S. Sacrement lorsqu'on le portoit aux malades, ou à se cacher , & à beaucoup d'autres pratiques, qu'ils prétendoient blesser leur conscience , les Calvinistes se réfugioient dans les campagnes, où les seigneurs de leur religion les admettoient aux prêches de leurs châteaux ; mais la cour les priva bien-tôt de cette ressource , en fixant le nombre & la qualité de ceux qui pouvoient être reçus à ces prêches , & en disputant même à plusieurs seigneurs le droit d'en avoir ; ce qui menoit à interdire les ministres , à les chasser comme inutiles, & à abattre les temples. On en comptoit déjà plus de sept cents détruits , par différentes raisons , avant la révocation de l'édit de Nantes.

Par ces ruines , on peut juger de l'édifice. Quelque bien ordonné qu'il fût , quelque solidement qu'il eût été construit , tant de coups l'avoient ébranlé , & il ne subsistoit plus qu'à l'aide d'une foible étaie , que la politique de la cour

n'avoit conservé que pour sapper le reste avec plus de sûreté. Cet unique appui étoit l'édit de Nantes, dont le nom servoit à autoriser les restrictions faites aux privilèges des Calvinistes & les nouvelles Loix qu'on leur imposoit. Il n'y eut presque aucun de ces réglemens dont le préambule n'assurât qu'il étoit fait en interprétation de l'édit de Nantes. Mais si-tôt que le moment de ne plus employer cette ruse fut venu, Louis XIV le révoqua le vingt-deux Octobre 1685, par un autre édit enregistré le même jour, & composé d'onze articles.

Le premier supprime tous les privilèges accordés aux prétendus réformés par Henri IV & Louis XIII. Le deuxième & le troisième interdisent l'exercice de leur religion par tout le royaume, sans exception. Le quatrième ordonne à tous les ministres de sortir de France, sous quinzaine. Le cinquième & le sixième fixent des récompenses à ceux qui se convertiroient. Par le septième il leur est défendu de tenir des écoles, & enjoint par le huitième aux pères, mères & tuteurs de faire élever les enfans dans la religion Catholique. Les neuvième & dixième promettent

amnistie & restitution de leurs biens aux émigrans qui reviendroient sous quatre mois. Enfin, le onzième renouvelle la menace des peines afflictives déjà prononcées contre les relaps, & permet aux Calvinistes de demeurer dans leurs maisons, de jouir de leurs biens, de faire leur commerce sans qu'on puisse les inquiéter, sous prétexte de religion, pourvu qu'ils ne s'assemblent pas pour l'exercer.

Cette dernière concession qui accordoit une espèce de liberté de conscience, fut étrangement violée par le zèle outré de quelques personnes en place, qui occasionna les vexations auxquelles on donna le nom de *dragonade*. Comme le roi, en envoyant son édit dans les provinces, recommandoit aux commandans, gouverneurs & intendants la plus grande fermeté dans l'exécution, plusieurs se crurent autorisés à employer la violence, comme un moyen court, plus facile & peut-être plus efficace que l'instruction. Dans cette idée, ils faisoient accompagner les missionnaires par des soldats nommés *dragons*. Ceux-ci, sous prétexte de chercher les Calvinistes pour les mener aux catéchis-

mes & à la messe , se répandoient dans les maisons , s'y établissoient comme en pays ennemi , pilloient les meubles , consommoient les provisions , & se portoient souvent aux derniers excès d'indécence & de cruauté. Ces mauvais traitemens persuadèrent aux réformés qu'on avoit résolu de les exterminer , & cette idée leur fit prendre en foule la fuite hors du royaume. On compte qu'il en sortit plus de deux cents mille.

La France gémit encore de la désertion de ses enfans. La perte qu'elle fit alors est certaine , au lieu que les guerres civiles & les autres maux , qu'on a voulu prévenir , pouvoient ne pas arriver. Cependant , à balancer les espérances par les craintes , tant de précautions employées inutilement , pour cimenter la paix ; tant de traités rompus , tant de calamités , suites funestes d'une division toujours existante , de quelque côté qu'en soit la faute , ou des Catholiques trop intolérans , ou des réformés qui vouloient trop s'étendre , montrent bien que ces deux religions ne pouvoient subsister ensemble , dans un royaume constitué comme la France , & excusent en quelque manière les

ministres qui crurent expédient de sacrifier l'une à l'autre.

En comptant ceux qui seroient nés des pros crits, la France y a perdu plusieurs millions de citoyens ; mais elle y a gagné plusieurs millions d'autres , que les hostilités , continuées encore quatre-vingts ans , auroient peut-être empêché de naître. Nous aurions pu ne point exister , ou exister malheureux : & nous vivons. Nos arts ont été transportés chez les étrangers ; mais nos compatriotes transplantés au milieu d'eux , ont répandu par leurs discours & leurs exemples un goût , que la vue muète de nos ouvrages n'auroit pu inspirer : & nos artistes établis chez eux ne pouvant suffire à satisfaire cette passion du luxe qu'ils leur avoient communiqué , il a fallu recourir à la France , dont le commerce n'a souffert qu'en ce qu'il ne s'est pas augmenté à proportion des besoins suggérés à nos voisins.

Tout examiné au flambeau de la politique & de la saine raison , il résulte que ceux qui blâment aigrement la révocation de l'édit de Nantes , ressemblent à un homme qui revenu en pleine santé , murmurerait contre les chirurgiens de ce qu'ils lui auroient coupé un

342 *L'Esprit de la Ligue:*

bras gangrené , & cela sous prétexte que la plaie se feroit peut-être guérie, & qu'il se serviroit encore de son bras. La douleur de l'opération est passée : ne condamnons pas durement ceux qui ont cru devoir la faire pour notre sûreté. Regrétons nos frères, ces membres qu'on a été forcé de retrancher ; & que la cicatrice de la plaie, encore sensible , nous donne de l'aversion pour toutes les contestations qui pourroient renouveler les mêmes malheurs.

Il y eut beaucoup de variations dans les édits qui suivirent la révocation. Les uns permettoient de sortir du royaume, d'autres le défendoient & l'accordoient de nouveau. Quelques-uns statuoient des peines sévères contre les opiniâtres, & presque en même-temps il en paroissoit qui accordoient des grâces & donnoient des espérances. Il sembloit qu'on ne suivît ni règle, ni système : cependant ou le moment fut habilement saisi, ou les mesures furent bien prises, puisqu'il n'y eut aucune émeute considérable. Les réformés cédèrent à l'autorité armée de la force, & cessèrent dans toutes les villes leurs assemblées religieuses. Ils ne se réunirent plus que dans des lieux sauvages, des

bois épais, des grottes inaccessibles, où quelques ministres échappés à la vigilance des magistrats, venoient administrer les Sacremens, faire la Cène, & exhorter leurs prosélites à la persévérance. C'est ce qu'on a nommé les *assemblées du désert*.

Elle se multiplièrent dans les provinces éloignées de la Capitale, & surtout dans les endroits de ces provinces, éloignés des villes. La guerre de 1689, pendant laquelle Louis XIV eut presque toute l'Europe contre lui, ralentit l'attention de la cour, soit qu'elle fût distraite par des objets plus importants, soit qu'elle appréhendât que trop de gêne ne portât les Calvinistes à la révolte. Il parut alors dans les montagnes des Cevennes, limitrophes du haut Languedoc, des fanatiques connus sous le nom de *Camisars*; (*) endoctrinés par des ministres enthousiastes, ils s'imaginoient être inspirés, se croyoient prophètes & autorisés par la voix intérieure de l'esprit à prendre les armes,

(*) On donne à cette dénomination trois étymologies : *Camisade*, parcequ'ils attaquoient brusquement : *Camise*, qui se dit dans ce pays là pour *chemise*, parcequ'ils en manquoient, & que c'étoit ce qu'ils pilloient plus volontiers : *Camis*, qui signifie grands chemins, parcequ'ils les infestoient.

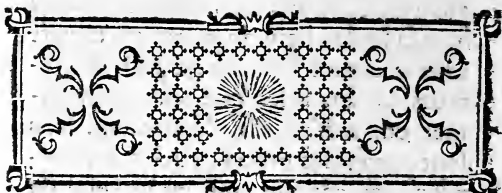
344 *L'Esprit de la Ligue.*

pour la défense de leur religion. Ils déclarèrent la guerre sur-tout au clergé. Comme c'étoient des payfans brutaux, il n'y a point de cruautés qu'ils ne se permissent contre les prêtres & les religieux. Ils en mutilèrent & massacrèrent un grand nombre. Ils pillèrent les abbayes, brûlèrent les églises, & renouvelèrent toutes les horreurs des premières guerres de religion. Les Anglois & les Hollandois leur fournirent des munitions & firent passer dans le pays des officiers, pour les discipliner. Après avoir inutilement tenté de les retenir par des punitions exemplaires, Louis XIV envoya contre eux en 1703 & en 1704, des troupes réglées qui n'eurent que des succès médiocres, & enfin il les soumit plus par des grâces que par des châtimens.

Depuis ce temps les réformés sont restés tranquilles, & quoique sollicités à plusieurs reprises par les ennemis de la France, ils n'ont pas cherché à s'affranchir de la gêne que la Loi leur impose. Sans pasteurs, sans ministres avoués, ils vivent dans le sein de la France, non tolérés, mais comme ignorés; ils jouissent de tous les droits utiles de citoyens, pourvu qu'ils ne troublent

pas l'ordre civil. Quoique confondus dans la foule , l'œil du prince est ouvert sur eux autant pour les garantir des fureurs du faux zèle , que pour les réprimer eux-mêmes s'ils s'écartoient. S'ils sont privés des grâces , exclus des honneurs , quiconque aussi les moleste en haine de leur religion , encourt la disgrâce du Souverain , de Louis le bien aimé , qui père de tous ses sujets , veille indistinctement sur leur bonheur.

F I N.



TABLE

DES MATIERES.

A

ABBÉ de Sainte Geneviève, (*Joseph Foulon*) tome III, se déclare pour Henri IV, page 204. — Sa fidélité le met en danger, 247.

Adrets, (*Beaumont baron des*) tome I, sa cruauté, 176.

Albon, (*Jacques d'*) maréchal de Saint-André, tome I, lié avec les Guises & le connétable, 93. — Est tué, 163.

Albret, (*Jeanne d'*) Voyez Navarre.

Alençon, (*le duc d'*) tome II, admirateur de l'amiral, 9. —

Veut le venger, 70. — Se joint au roi de Navarre & au prince de Condé, 82. — Veut quitter la cour & manqué l'occasion, 86. — Est arrêté, 89. Mis en liberté, 121. — Ses défauts, 132. — N'aime point Henri III, 133. — Accusé de comploter contre le roi, 134. — Se sauve de la cour, 139. — Se met à la tête d'une armée étrangère, 150. — Fait la paix & est nommé duc d'Anjou, 154. — Son ge à la guerre de Flan-

TABLE DES MATIERES. 347

- dre, 189. — Est arrêté & relâché, 193. — Quitte la cour, y revient, 195. — Va en Flandre & est reconnu duc de Brabant, 211. — S'y conduit mal, 233. — Meurt. Son caractère, 234.
- Ambassades, *tome I*, des princes Catholiques à Charles IX, 192. — des princes Protestants, 218. — Des Allemands, de la confession d'Aufbourg, 301. — *tome II*, des Suisses, 269. — Des Allemands à Henri III, 271. — *tome III*, du duc de Luxembourg à Rome, 102. — De Jean de Vivonne marquis de Pisani, 202. — Du duc de Nevers, 254.
- Amboise, (*Conjuration d'*) *tome I*, 43. — Ce qu'on en pensa dans le temps, 59. —
- Convention d'Amboise, 173.
- Assemblées, *tome I*, de Vendôme, 26. — De la Ferté, 41. — De Nantes, 45. — De Fontainebleau, 66. — De Saint - Germain, 118. — De Moulins, 207. — De Saint-Valeri & de Châtillon-sur-Loing, 223. — *tome II*, de Millaud, 116. — De Nîmes, 129. — De Moulins, 153. — De Foix, 210. — D'Orcamp, 276. — De Nancy, 309. — *tome III*, de la Rochelle, 65. — De Reims, 159. — De Saumur & de Sainte-Foy, 302. — De Loudun, 304. — De Rouen, 306.
- Arques, (*Combat d'*) *tome III*, 92.
- Auneau, (*attaque d'*) *tome II*, 307.

B

- B**ALEINS, (*de*) *tome II*, sa cruauté, page 183.
- Barthélemi, (*Massacre de la Saint*) *tome II*, médité, 3. — Insinué au pape, 12. — Marche de l'intrigue, 13. — Exécute, 31. — Ce qu'on en pense à Rome & ailleurs, 59.
- Barricades, *tome III*, 13.
- Batailles, *Tome I*, de Dreux, 162. — De S. Denis, 234. — De Jarnac, 263. — De la Roche-l'Abeille, 275. — De Montcontour, 283. — D'Arnay-le-Duc, 293. — *tome II*.

- Auprès de Langres , Bourbon , (*le vieux cardinal de*) *tome II*, 143. — De Coutras , prétend au trône ; 297. — *tome III*, 236. — Se laisse enlever, 241. — *tome III*, Combat d'Arques, 92. Arrêté , 49. — Reconnu roi par la Ligue , — Bataille d'Ivry, 110. sous le nom de Charles X, 93. — Meurt , — Combat de Fontaine-Françoise , 290. 121.
 Bayonne , (*Entrevue de*) Bourbon , (*le jeune cardinal de*) *tome III*, *tome I*, 204. à la tête du tiers-Parti, 151.
 Beaugency , *tome I*, Briquemant , *tome I*, prise & sac de cette très-cruel , 259. — ville, 141. *tome II*, Condamné à mort & exécuté, 38.
 Bergerac , (*Articles de*) Brissac , *tome I*, sa mort, 271.
tome II, 180.
 Berquin , (*Louis*) *tom. I*, Brissson , *tome III*, prend la place du premier président du Parlement, 60. — Est pendu par les Ligueurs , brûlé , 9. 177.
 Beze , (*Theodore de*) Buissi le Clerc , *tome III*, emprisonne le Parlement , 59.
tome I, au colloque de Poissy , 105. — Sa fière réponse au roi de Navarre , 125. — *tome II*, Prêche une croisade en Allemagne , 271.
 Biron , *tome II*, investit la ville de la Rochelle , 64. — *tome III*, A la conférence de Noisy , 119. — Est tué. Son caractère , 197.
 Bourbon , (*Antoine de*) Buissi d'Amboise , *tome II*, insulté , 138. — Son insolence , 188. — Il est tué , 201.
Voyez Navarre.

C

- CABRIERE , *Voyez* Vaudois.
 Calvinisme , *Voyez* Religion prétendue Réformée.
 Calvinistes , *r. I*, attaqués à Vassy , pag. 123.
 — Prennent les armes , 130. — Se liquent , 133. — Commettent de grands excès , 147. — Déclaré criminels de lèze-majesté , 149. — Appel-

lent des troupes étrangères , 152. — Marchent vers Paris , 159. — Entreprise de Meaux , 224. — Battus à Saint-Denis , 234. — Fuientsont joints par les Reîtres & se dépouillent pour les payer , 238. — Résistent en France , 242. — Formule & édits contre eux , 256. — Battus à Jarnac , 263. — Victorieux à la Roche-l'Abeille , 276. — Défaits à Montcontour , 283. — Se relèvent 290. — Combat d'Arnai-le-Duc indecis , 293. — *tome II* , Goutés par Charles IX , 21. — Se conduisent mal , 30. — Massacrés le jour de Saint Barthélemy , 34. — Reprennent les armes & défendent la Rochelle , 62. — Obtiennent la paix , 74. — Armée Allemande à leur secours , mal commandée est détruite , 301. — *tome III* , Edit d'union contre eux , 32. — Edit en leur faveur , 163. — Mécontents de Henri IV , 285 & 301. refusent de le secourir , 304. — Edit de Nantes en leur faveur , 312. — Détruits en France , 316.

Casimir , (*le prince de*) *tome I* , amène des Reîtres au secours des Calvinistes , 241. — *tome II* , Rentre en France , 150. Castelnau , *tome I* , puni de mort pour la conjuration d'Amboise , 58. Castelnau Mauvissière , *tome I* , avertit de l'entreprise de Meaux , 224. — Est chargé de faire sortir les Reîtres du royaume , 247. Cavagne , *tome II* , condamné à mort & exécuté , 54. Caylus mignon de Henri III , *tome II* , 195. Chabot - Charny , *tome II* , empêche que les Calvinistes soient massacrés à la Saint Barthélemy , 51. Charles IX , *tome I* , monte sur le trône , 79. — Enlevé par les Triumvirs , 127. Son éducation , 181. — Voyage dans son royaume , 191. — Se sauve de Meaux , 226. Jaloux de son frère , vient à l'armée , 287 , Se marie , 301. — *tome II* , Sa position embarrassante , 10. Ménage les Calvinistes , 15. — Consent à regret au massacre de la Saint Barthélemy , 30 & 36. — S'y

- montre cruel , 48. — Force le duc d'Anjou de partir pour la Pologne , 79. — Tombe malade & se sauve de Saint Germain , 87. — Sa mort , son caractère , 94.
- Charles X , *Voyez* Bourbon.
- Chartres , (*prise de*) *tome III* , 151.
- Châtillon - Dandelot , *Voyez* Dandelot.
- Châtillon , (*l'amiral de*) Coligny , *tome I* , appelé à Amboise , 50. — Rétablit l'armée Calviniste , après la défaite de Dreux , 165. — Soupçonné de l'assassinat du duc de Guise , 171. — Se reconcilie avec les Guises , 208. — Tente de surprendre le roi à Meaux , 224. — On veut l'enlever , il se sauve & équipe une flotte , 252. — Rassemble les débris de Jarnac , 267. — Assiège Poitiers , 277. — Battu & blessé à Montcontour , 283. — Combat à Arnay-le-Duc , 293. — *tome II* , Singularité de son mariage , 5. — Il est bien reçu en cour , 8. Complot contre lui , 24. — Il est tué , 38. — Son caractère , 57.
- Châtillon , (*Odet de Coligny cardinal de*) évêque de Beauvais , *tome I* , son caractère , 40. — Fait la Cène dans son Palais & est marié , 112. — Confère avec la reine mère à Châlons , à Longjumeau & à Vincennes , 244. — Se sauve en Angleterre , 255. — *tome II* , Il est empoisonné , 17.
- Coconas , (*le comte de*) *tome II* , mêlé dans une intrigue de cour & galante , 82. — A la tête tranchée , 91.
- Colloque de Poissy , *Voyez* Poissy.
- Concile de Trente , *tome I* , 101. — Sa fin , 189.
- Condé , (*Louis prince de*) *tome I* , se met à la tête des mécontents , 41. — Se justifie singulièrement à Amboise , 58. — Arrêté aux Etats d'Orléans & condamné à mort , 75. — Elargi & justifié , 82. — Se réconcilie avec les Guises , 99. — Veut prendre le roi , 129. — Est pris lui-même , 163. — Se livre au plaisir , 184. — Veut surprendre le roi à Meaux , 224. — Défait à S. Denis , 231. — Accepte la paix , 244. — On veut l'enlever , il se

- fauve , 252. — Battu à Jarnac & tué , 263.
 Condé , (*Henri prince de*) *tome I* , fait ses premières armes , 266. — *tome III* , Court risque de la vie à la S. Barthélemi , 42. — S'ennuie à la cour & se fauve , 83. — Aventures de ses voyages , 210. — Sa mort & son caractère , 317.
 Conférences , *tome I* , à Thouri , 137. — A Talsy , 138. — Près de Paris , 159. — A Amboise , 173 — A la Chapelle , 233. — A Châlons , à Vincennes , à Longjumeau , 244. — *tome II* , A Millaud , 116. — En Touraine , 143. — A Nerac , 204. — A Epernay & Nemours , 249. — A Saint Bris , 276. — *tome III* , A Noisy , 118. — Au Fauxbourg Saint Antoine , 132. — A Surrenne , 214. — A la Roquette & à la Villette , 235.
 Coslé-Gonor , *tome I* , naïveté de sa femme , 216 *dans la note*. — *tome II* , Est arrêté . 89. — Délivré , 145.
 Crussol , (*Jacques de*) baron d'Acier , *tome I* , très-cruel , 258.
 Coutras , (*Bataille de*) *tome II* , 297.

D

- D**AMVILLE gouverneur de Languedoc , *tome I* , favorable aux Calvinistes , 286 — *tome II* , Signe la confédération de Millaud , 117. — Consent à la paix , 119. — *tome III* , Se soumet à Henri IV , 282.
 Dandelot , *tome I* , sa hardiesse à professer la nouvelle Religion , 16 — Son caractère , 40. — S'empare d'Orléans , 130. — Amène en France une armée d'Allemands , 159. — Soutient le siège d'Orléans , 166. — Meurt , 272.
 David , *tome II* , mémoires de l'avocat David , 165.
 Deux-Ponts , (*duc des*) *tome I* , amène une armée aux Calvinistes de France & meurt , 271.
 Dubourg , (*Anne*) *tome I* , arrêté , 21. — Pendu , 37.
 Duguaft , *tome II* , favori de Henri III tué ,
 Duplessis Mornay , *tome II* , se tire adroitement de l'entreprise

des jours gras , 87. —
tome III, Donne de

faux conseils, 66. —
72. — 76.

E

E D I T S , tome I, de
Juillet 1561, page 96.
— De Janvier 1562,
119. — D'Amboise
1563, 173. — Modi-
fié, 183. — De Rouf-
fillon, 198. — De
Moulins, 207. — De
1568, 145. — tome
II, De pacification
pour la Rochelle, 76.
— De Poitiers & ar-
ticles de Bergerac,
180. — tome III,
D'union contre les
Calvinistes, 31. Pour
eux, 163. — De Fo-
lembroy, 298. — De
Nantes, 312.
Epernon, tome II, se-
marie, 295. — Pro-
cure une retraite à
l'armée Allemande,
307. — tome III,
Quitte la cour, 34 —

Y revient & réunit les
deux rois, 68 —
Abandonne Henri IV,
91. — Se foumet à
lui, 282.

Espagne, Voyez Philip-
pe II.

Espence, (Claude d')
tome I, au colloque
de Poissy, 106.

Epinac, (Pierre d')
archevêque de Lyon;
tome II, arrêté à
Blois, 48. — tome III,
Entre au conseil de la
Ligue, 106.

Etats généraux, tome I,
d'Orléans, 72. — De
Pontoise & de Saint
Germain, 100. —
tome II, Premiers
de Blois, 170. — to-
me III, Seconds de
Blois, 85. — De Pa-
ris, 207.

F

F A R I N E S , (Journées
des) tome III, page
150.
Farnèse, Voyez Duc de
Parme.
Ferté, (Assemblée de la)
tome I, 41.
Fervaques de Hautemer,
t. II, sa delation, 133.

Flandre, (Guerre de)
tome II, proposée, 7.
— Résolue, 21. Pro-
jetée de nouveau,
188.

Fontaine - François.
(Combat de) tome III,
290.

François II, tome I,
monte

monte sur le trône, 22.
 — Son embarras à
 Amboise, 52. — Dé-

sire la grace du prin-
 ce de Condé, 76. —
 Meurt, 78.

G

GAETAN, *tom. III*,
 légat en France atta-
 ché à la Ligue, p. 101.
 Givri, *tome III*, sa plai-
 fanterie, 120.
 Gordes, (*de*) *tome II*,
 gouverneur de Dau-
 phiné, refuse de faire
 massacrer les Calvinis-
 tes, 155.
 Guerres civiles, *tome I*,
 premières, 121. —
 Caractère cruel de cet-
 te guerre, 145. —
 Cardinale, 203. —
 Deuxième, 229. —
 Troisième, 255. —
 Cruautés, 258. —
tome II, Quatrième,
 62. — Cinquième,
 123. — Sixième, 143.
 — Septième dite *des*
amoureux, 205. —
 Huitième, première de
 la Ligue, 241. — Neu-
 vième dite *des trois*
Henris, 260. — Se-
 conde guerre de la Li-
 gue, tout le *tome III*.
 Guiche, (*le comte de la*)
tome II, empêche
 que les Calvinistes ne
 soient massacrés à Mâ-
 con, 51.
 Guiche, (*Corisande d'An-*
dozin comtesse de la)
tome III, autrefois
 Tome III.

aimée de Henri IV, lui
 cause du chagrin, 155.
 Guises, (*les*) *tome I*,
 s'emparent du gouver-
 nement, 23. — Ca-
 ractère de François
 duc de Guise, 33. —
 Conjuration d'Am-
 boise formée contre
 lui & le cardinal son
 frère, 51. — Punis-
 sent les conjurés, 55.
 — Se soutiennent à
 la cour de Charles IX,
 82. — Se lient avec
 l'Espagne, 91. — Le
 duc se justifie du mas-
 sacre de Vassy, 124.
 Gagne la bataille de
 Dreux, 163. — Assas-
 siné, 168. — Meurt.
 Son caractère, 169.
 Charles cardinal de
 Lorraine, 33. — Trait
 d'inhumanité, 36. —
 — Paroît avec éclat
 au colloque de Poissy,
 104. — Négocie au
 concile de Trente,
 190. — Attaqué à
 Paris par François de
 Montmorency, 200.
 — Caballe en cour
 pour sa famille, 274.
 Est mortifié, 235. —
tome II, Sa mort &
 son caractère, 126.

Guise , (*Henri duc de*)
tome I , sa feinte ré-
 conciliation avec l'a-
 miral , 208. — Com-
 bat à Jarnac , 270. —
 Défend Poitiers , 279.
 — *tome II* , son au-
 dace , 11. — Quitte
 la cour & y revient ,
 15. — Commence le
 massacre de la Saint-
 Barthélemi , 35. Sur-
 nommé le *Balafré* ,
 143. — Devient chef
 de la Ligue , 160. —
 Sa conduite dans une
 intrigue de sa femme ,
 196. — Sa politique ,
 216. — Son adresse ,
 236. — L'Espagne le
 force d'agir , 240. —
 Traite avantageuse-
 ment avec le roi , 252.
 — Recherché des
 Calvinistes , 281. —
 Commande en maître
 aux Ligueurs , 291.
 — Détruit l'armée

Allemande , 301. —
 Présente une requête
 insolente , 309. —
 Généralement estimé ,
 314. — *tome III* ,
 Vient à Paris malgré
 le roi. Son triomphe ,
 6. — Court risque ,
 10. — Se met en sû-
 reté. Barricades , 13.
 — Ses prétentions ou-
 trées , 18. — Force le
 roi à fuir & s'assure
 de Paris , 20. — ob-
 tient l'Edit d'union &
 est déclaré généralissi-
 me , 32. — Prépare
 les Etats de Blois , 35.
 — Y assiste & est tué ,
 47.

Guise , (*le cardinal de*)
t. III , tué à Blois , 48.

Guise , (*le jeune duc de*)
tome III , se sauve de
 prison , 168. — Fa-
 vorisé des Espagnols ,
 241. — Fait la paix
 avec le roi , 282.

H

HAVRE-DE-GRACE ,
tome I , donné en ôta-
 ge aux Anglois , p. 153.
 — Pris sur eux , 179.
 Hennuyer , (*Jean*) évé-
 que de Lisieux , em-
 pêche le massacre des
 Calvinistes dans son
 évêché , *tome II* , 51.
 Henri II , *tome I* , sévit
 contre les Calvinistes
 & meurt , 20 ;

Henri III , *tome I* , duc
 d'Anjou , lieutenant-
 général du royaume ,
 216. — Nommé gé-
 néralissime , 257. —
 Vainqueur à Jarnac ,
 n'en profite pas , 263.
 Vainqueur à Mont-
 contour , 283. — *to-
 me II* , Un des princi-
 paux auteurs du mas-
 sacre de la Saint-Bar-

thélemi , 34. — Com-
mande négligemment
au siège de la Rochel-
le , 68. — Roi de Po-
logne , 78. — Mœurs
de la cour sous son ré-
gne , 96. — Rentre
en France , son carac-
tère , 120. — Se fait
haïr , 130. — Ses amu-
semens & dévotions ,
146. — Signe la Ligue ,
171. — Soutient ses
mignons , 191. — Fait
arrêter son frère & le
relâche , 193. Sa pro-
fusion , 212. — Aven-
ture de la Sarbacane ,
215. — Fait un affront
à sa sœur , 227. — Se
laisse épouvanter par
la Ligue , 247. — Se
prépare à la guerre
contre le roi de Navar-
re , 254. — Ses amu-
semens puérils , 271.
— Va contre les Alle-
mands , 304. — On
se moque de ses
prétendus triomphes ,
308. — Pénètre le but
de la Ligue , 311. —
tome III, Bravé par
le duc de Guise , 10.
— Barricades , 13. —
Fuit de Paris , 20. —
Fait tuer le duc de
Guise , 42. — Se réu-
nit au roi de Navarre ,
65. — Assiège Paris ,
76. — Est assassiné ,
79.
Henri IV , *tome I*, Ses
premières années , 193.

— Conspiration contre
lui , 195. — Reconnu
chef des Calvinistes ,
266. — *tome II*, Epou-
se la sœur du roi , 20.
— Danger qu'il court
à la Saint Barthélemi ,
42. — Se sauve de la
cour , 51. — Attaqué
par Henri III , 173. —
Fait la guerre , 205.
— Ses exploits , 253.
— Excommunié , 267.
— Vainqueur à Cou-
tras , 297. — *tome III*,
Se réunit à Henri III ,
65. — Reconnu roi de
France , 84. — Vain-
queur à Arques , 94.
Et à Ivry , 100. —
Bloque Paris , 122. —
Est forcé par le duc de
Parme de se retirer ,
140. — Le tiers-parti ,
sa sœur & le pape le
chagrinent , 154. —
Assiège Rouen , 188.
— Encore contraint
par le duc de lever le
siège. Enferme le roi
& le laisse échapper ,
190. — Veut gagner
le duc de Mayenne ,
199. — Se fait instrui-
re , 227. — Abjure ,
250. — Est sacré , 265.
— S'empare de Paris ,
271. — Sa bonté , 275.
— Déclare la guerre
aux Espagnols , 288.
— Vainqueur à Fon-
taine-Françoise , 290.
— Absons par le pa-
pe , 293. — Reçoit le

- duc de Mayenne en grâce, 298. — Sa harangue paternelle à Rouen, 306. — Fait la paix générale, 311. Herem, (*Saint*) tome II, refuse en Auv-
- gne de laisser massacrer les Calvinistes, 51. Hôpital, (*Michel de l'*) tome I, chancelier de France, 63.

J

- JACQUES Clément, tome III, assassine Henri III, page 78. Jarnac, (*Bataille de*) tome I, 263. Jeannin, (*le président*, tome III, donne de bons conseils au duc de Mayenne & s'éclairc sur les mauvaises intentions des Espagnols, 95 & suiv.
- Jésuites, tome III, chassés de France, 286. Jour-Gras, (*Entreprise des*) tome II, 82. Joyeuse, (*duc de*) tome II, favori de Henri III, négocie à Rome, 231. — Battu à Coutras & tué, 297. Ivry, (*Bataille d'*) tome III, 110.

L

- LANDRIANO, (*Marsile*) tome III, nonce en France, page 157. La Mole, (*Joseph-Boniface sieur de*) tom. II, mêlé dans une intrigue de cour, 82. Et galante, 84. — A la tête tranchée, 91. La Noue, tome I, fau- vé à Jarnac par Marguier, 265. — tome II, Etabli par le roi commandant à la Rochelle, que le roi assiégeoit, 65. — Rappelé, empêche l'effet d'un complot contre l'armée Royale, 70. —
- tome III, Commande à la bataille de Senlis, 76. — Est tué, 167. La Varenne, tome III, action hardie de la Varenne, 264. Ligue, tome I, projet d'une Ligue Catholique des Triumvirs, 92. — Des Calvinistes, 133. — Première guerre de la Ligue, 213. — Formule qu'on fait signer, 251. — tome II, Ligue du tiers-parti & des politiques, 129. — Origine de la Ligue, 157. — Ses conditions, son

- plan , 162. — Le roi la signe , 171. — Ses premiers efforts , 241. — Son manifeste & ses agents , 243. — Veut arrêter le roi & prendre ses villes , 287. — Requête insolente , 310. — *tome III*, Procession de la Ligue à Chartres , 27. (*Voyez Fadion des Seize.*) — Investives des Ligueurs contre l'abjuration de Henri IV , 251. — Leur déses-
- poir , 270. — Chassés de Paris , 275. — Dispersion & sort des Ligueurs , 315.
- Lincestre curé de Saint Barthélemi , *tome III*, furieux Ligueur , 55.
- Livron , *tome II*, les assiégés insultent le roi , 124.
- Lorrains , (*princes*) *Voyez* Guises.
- Luxembourg , (*le duc de*) *tome II*, ambassadeur à Rome , 102.

M

- M**ANSFELD , (*Volrand de*) *tome I*, commandel'armée des Allemands en France , page 272.
- Marguerite d'Orléans , *Voyez* Navarre. (*reine de*)
- Marguerite de Valois , reine de Navarre , *Voyez* Valois.
- Martigues , *tome I*, soldat *sans peur* , 265.
- Maugiron , *tom. II*, Mignon de Henri III , 195.
- Mayenne , (*le duc de*) *tome I*, se jette dans Poitiers , 279. — *tome II*, Envoyé à la tête d'une armée contre les Réitres , 151. — Mis à la tête d'une autre ; 217. — Projette les barricades , 288. — *tome III*, Se rend à Paris après la mort de ses frères , 54. — Est créé lieutenant général de la couronne , 61. — Repoussé à Arques , 91. — Battu à Ivry , 110. — Sollicite l'Espagne , 117. — Commence à se défier des Espagnols , 159. — Punit les Seize , 185. — Altercation avec les Espagnols , 199. — S'oppose à leurs services , 242. — Se rejoint aux Espagnols & traite avec le roi , 280. — Battu à Fontaine-Françoise , 290. — Obtient la paix , 298.
- Meaux , (*Surprise de*) *tome I*, 224.
- Médecis , (*Catherine de*) *tome I*, son caractère ,

64. — Gouverne sous Charles IX , 80. — Sa politique , 91. — Se livre aux Calvinistes , 126. — Enlevée par les Triumvirs, 129. — Son adresse à la conférence de Taloy , 139. — Elève mal Charles IX , 180. — Négocie par-tout, 196. — Menage les Calvinistes , en est haïe & menacée , 217. — Son adresse à lever des troupes contre eux , 221. — Surprise elle-même , 224. — Fait la paix , 244. — Veut enlever le prince de Condé , 252. — *tome III* , Se défie de la reine de Navarre , 9. — S'unit avec les Guises , 15. — Intimide le roi & le fait consentir à la Saint Barthélemi , 22 & *suiv.* — Fait élire le duc d'Anjou roi de Pologne , 78. — Trompée par les *mal-contents* , se venge , 87. — Déclarée régente , 93. — Embarrassée entre ses deux fils qui se haïssent , 135. — Négocie avec le duc d'Alençon, son *escadron volant* , 154. — Fait le traité de Nemours , 248. Se montre peu scrupuleuse & cruelle , 268. — *tome III* , Négocie après les barricades , 18. — Meurt à Blois , caractère de son esprit , 51.
- Mérindol , *Voyez* Vau-
dois.
- Mignons favoris de Henri III , *tome II* , 156. — se battent , 195.
- Millaud , (*Assemblée de*) *tome II* , 116.
- Montbrun , *tome II* , son insolence , 123.
- Montgomery , *tome I* , soutient le siège de Rouen , 154. — Fait la guerre en Béarn , 279. — Amène une armée aux princes , 291. — *tome III* , Vient au secours de la Rochelle , 72. — Est pris , 93. — Décapité , 114.
- Montluc , (*Blaise de*) *tome I* , ses cruautés , 177.
- Montluc évêque de Valence , *tom. I* , suspect dans la foi , 112. — Agent de la conférence de Toloy , 139. — *tome II* , Fait élire le duc d'Anjou roi de Pologne , 78.
- Montcontour , (*Bataille de*) *tome I* , 283.
- Montmorenci , (*Anne connétable de*) *tome I* , veut gouverner , 23. — Mal reçu en cour , 26 — Est rappelé. son caractère , 82. — Est du Triumvirat, 92.

- Surnommé capitaine brûle-blancs, 129.
 — Prisonnier à la bataille de Dreux, 163.
 — Médite de faire massacrer les Calvinistes, 186. — Tué à la bataille de Saint Denis, 235.
 Montmorenci, (*François de*) maréchal de France, *tome I*, attaque le cardinal de Lorraine, 200. — *tome II*, Arrêté, 89. — Délivré, 143.
 Montpensier, (*Louis de Bourbon duc de*) *tome I*, très-cruel, 259.
 Montpensier, (*Catherine-Marie de Lorraine duchesse de*) *tome II*, passionnée contre Henri III, 286. — Forme des complots contre sa sûreté & sa vie, 287. — *tome III*, Veut le faire enlever, 7. — En parle insolument, 42. — Con-
- tribue à son assassinat, 80. — En marque satisfaction, 85.
 Montforeau, *tome II*, rue Buffi, 202.
 Mornay, *Voyez Duplessis*.
 Mots, (*bons*) *tome I*, d'Eléonore de Roye princesse de Condé, 167. — D'un soldat condamné à mort, 176. — Naïveté de la maréchale de Cossé-Gonor, 216. *note*. — *tome II*, De Tavan-nes, 10. — De Lan-goiran, 20. — De Ponce, 226. *note*. — De la duchesse d'Uzès, 259. — *tome III*, Plaisanterie de Givri, 120. — Bon mot de Séraphim Olivier, auditeur de Rote, 258.
 Moulins, *tome I*, première assemblée, 207. — *tome II*, Deuxième assemblée, 153.

N

- NANCY, (*Assemblée de*) *tome II*, pag. 309.
 Navarre, (*Marguerite d'Orléans reine de*) *tome I*, protège la Religion prétendue Réformée, 9.
 Navarre, (*Antoine de Bourbon roi de*) *tome I*, vient en cour, 27.
- Son caractère, 29.
 — Court risque aux Etats d'Orléans, 74.
 — Déclaré lieutenant général du royaume, 81. — Se joint au Triumvirat, 113. — maltraite les Calvinistes. Sa mort, 156.
 Navarre, (*Jeanne d'Al-*

- bret , reine de) *to-*
me I , sa façon de
 penser sur la religion ,
 157. — Citée à Rome
 par le pape , 189. —
 Conspiration contre
 elle , 195. — Revient
 en cour , 200. — Se
 sauve à la Rochelle ,
 255. — met son fils
 à la tête des Calvinis-
 tes , 266. — *tome II* ,
 Revient en cour. Ses
 défiances , 9. — Sa
 mort. Son caractère ,
 16.
 Nemours , (*Traité de*)
tome I , 240.
 Nemours , (*duc de*)
tome I , son point
 d'honneur singulier ,
 58. — Sauve le roi à
 Meaux , 227.
 Nerac , (*Traité de*) *to-*
me II , 204.
 Nevers , (*le duc de*) *to-*
me II , ne veut pas
 entrer dans la Ligue ,
 245. — *tome III* , En-
 voyé ambassadeur à
 Rome , 254. — Cha-
 grins qu'il y éprouve ,
 256.
 Nîmes , (*Assemblée de*)
tome II , pour le tiers-
 parti , 129.
 Nogers , *tome I* , sur-
 prise de , 253.

O

- O L I V I E R , chance-
 lier de France , *tome I* ,
 sa mort , page 62.
 Orcamp , (*Assemblée d'*)
tome II , 276.
 Orléans (*Etats d'*) *to-*
me I , ce que sont les
 Etats généraux , 72.
 Orthe , (*le vicomte d'*)
tome II , refuse de
 laisser massacrer les
 Calvinistes à Bayon-
 ne , 51..

P

- P A I X , *tome I* , d'Am-
 boise , 175. — *Boi-*
teuse , 245. — De
 Saint Germain - en-
 Laye , 30. — *tome*
II , De la Rochelle ,
 75. — Du duc d'A-
 lençon , 154. — De
 Poitiers , 184. — De
 Fleix , 211. — *t. III* ,
 Paix générale , 311.
 Papes , *tome I* , Pie IV
 fortifie les Catholi-
 en France , 113. —
 Procède contre les pré-
 lats François suspects ,
 188. & contre la reine
 de Navarre , 189. —
tome II , Grégoi-
 re XIII fâché de la
 Saint Barthélemi , 60.
 — Sixte V excommu-
 nie

- riele les Bourbons, 283.
 — *tome III*, Sa colere à la mort du cardinal de Guise, 91.
 — Soutient foiblement la Ligue, 100.
 — Menil peu regreté des ligueurs, 145. —
 Gregoire XIV envoie un legat soigneux en France, 157. — Innocent IX, mêmes portraits, 173. — Clément XIII, encore mieux disposé, 202.
 — Négociation du duc de Nevers pour l'absolution du roi, sans fruit, 254. — Le pape l'accorde, 293.
 Paris, *tome II*, les chefs de la ville repugnent au massacre de la Saint Barthélemi, 35.
 — La Ligue y prend naissance, 161. — S'y établit. Faction des Seize, 242. — *tome III*, Sa police, 1. — Se revolte, 51. — Affligé par Henri III, 76. — Délivré par sa mort, 93. — Henri IV attaque les fauxbourgs, 96. — En forme le blocus, 138. — Tache de la surprendre. Journée des farines, 150. — Dispositions des Parisiens en faveur d'Henri IV, 206. — Réduction de Paris, 269.
 Parme, (*Farnèse*, *duc*)
Tome III.
- de*) *tome III*, entre en France & secourt Paris, 136. — Revient en France & fait lever le siège de Rouen, 189.
 — Enfermé, s'échappe, se retire & meurt, 191.
 Parlement de Paris, *tome I*, reprime les entreprises de la cour Romaine, 199. — Donne un arrêt contre les chefs des Calvinistes, 278. — *tome III*, Emprisonné, 59. — Arrêts contradictoires, 100. — Fameux arrêt en faveur de la loi Salique, 238.
 Pelletier, fougueux curé de Saint Jacques-la-Boucherie, *tome III*, 219.
 Penitents, (*Confrairie des*) *tome II*, le roi s'y associe, 125.
 Philippe II, roi d'Espagne, *tome II*, offre son alliance au roi de Navarre & aux Calvinistes, 232. — Force le duc de Guise de faire la guerre, 240. — *tome III*, Ruse avec Mayenne, 98. — Ses intentions découvertes, 170. — Ses ministres manquent au duc de Mayenne, 216. — Ils échouent aux états de Paris, 233 & 245. — Caractere de
- H h

- Philippe II, 288. —
 Fait la paix avec la
 France, 311.
 Poitiers, (*Siège de*) *to-*
me I, 277. — *tome II*,
 Edit, 180.
 Politiques, *tome I*, par-
 tifans des Calvinistes,
 250. — *tome II*, Po-
 litiques mal-contents à
 la fin de Charles IX,
 82. — Du tiers-parti.
 — Voyez tiers-parti.
 — *tome III*, Politi-
 ques du tiers-parti
 sous Henri IV, 155.
 Poltrot, *tome I*, assas-
 sine le duc de Guise,
 169.
 Poncet, *tome II*, hardi
 prédicateur, 235.
 Poulain, (*Nicolas*) *to-*
me II, découvre plu-
 sieurs conspirations
 contre Henri III, 287
 & suiv. & *tome II*, 6
 & 7.
 Pré-aux-Clercs, *tome I*,
 on y chante les Psea-
 mes de Marot, 18.
 Prédicateurs, *tome II*,
 leurs excès, 225 &
 304.
 Processions, *tome II*,
 blanches, 294. — *to-*
me III, De la Ligue
 à Chartres, 27. — De
 100 mille enfans à
 Sainte Geneviève, 56.
 — Ridicule pendant
 le blocus, 125. — De
 Sainte Geneviève, 272.

Q U E S T I O N S P R O -

Q

posées à la Sorbonne,
tome III, 57.

R

- R**EGNIER, Voyez
 Vezins.
 Reîtres, Voyez Etran-
 gers.
 Religion prétendue Re-
 formée, *tome I*, ses
 commencemens en
 France, 71. — Ce
 qu'en pensoit la reine
 mere, 113. — *tome*
III, Son état actuel
 en France, 316 & suiv.
 Renaudie (*la*) *tome I*,
 chef de la conjuration
 d'Amboise, 43. —
 Est tué, 51.
 Renauld de Beaulne de
 Samblançay, arche-
 vêque de Tours, *to-*
me III, à la confé-
 rence de Surène, 224.
 — Recoit l'abjuration
 d'Henri IV, 250.
 Roche l'Abeille, (*com-*
bat de la) *tome I*, 27.
 Rochelle, (*la*) *tome I*,
 le prince de Condé s'y
 retire, 254. — *tome*

II, assiégée par le roi, 64. — Obtient la paix, 75.

Roziere, ministre de la Religion prétendue Réformée, *tome I*, est soupçonné d'avoir

avancé une maxime abominable contre la sûreté des rois, 219.

Rouen, *tome I*, assiégé par Charles IX, 154. — *tome III*, Par Henri IV, 188.

S

SALCEDE, *tome II*, sa conjuration, 220.

Saint Luc, (*François d'Epinal*, *fleur de*) *tome II*, ses noces, 191. Aventure de la Sarbacane, 215.

Saint Maigrin, (*Causade de*) mignon du roi, *tome II*, amoureux de la duchesse de Guise, tué, 196.

Sancerre, *tome II*, assiégée, 64. Extrémités auxquelles elle est réduite, 76.

Sancy, *tome III*, lève des troupes pour le roi sur son propre crédit.

San-Pietro Corse, *tome II*, étrangle sa femme, 103.

Satire Menippée, *tome III*, 246.

Sega, (*Philippe*) *tome III*, légat en France, 146.

Seize, (*les*) *tome II*, origine de la faction, 242. — *tome II*, Sa fureur à la mort du

duc de Guise, 54. — Emprisonne le Parlement, 59. — Sa rage contre Henri III & joie de sa mort, 76. — se dévoue aux Espagnols, 170. — Ils font pendre le président Brisson & sont punis, 179. — *Voyez le mot Ligue.*

Sorbonne, *tome III*, son décret contre Henri III, 57. — Contre Henri IV, 108. — Se soumet à lui, 276.

Strozzi, *tome I*, caractère cruel, 276.

Stuart, (*Robert*) *tome I*, interrogé sur la conjuration d'Amboise, 59. — Son ironie, 62. — Tue le connetable, 235. — Est tué à Jarnac, 265.

Stuart, (*Marie*) *tome I*, ses regrets en quittant la France, 115. — *tome II*, est décapitée, 292.

T

- T**AVANNES, *tome I*, son caractère, 197. — Commande à Jarnac, 263. — Mortifie le cardinal de Lorraine, 275. — *tome II*, Est un des principaux auteurs de la Saint Barthélemi, 35. — Son inhumanité, 44.
- Tendes, (*le comte de*) *tome II*, refuse de massacrer les Calvinistes. 51.
- Tiers-parti, *tome II*, de Catholiques mécontents sous Charles IX nommés *politiques*, 113. — *tome III*, sous Henri IV, 151.
- Toulouse, *tome I*, pour quoi ses environs sont-ils dévastés, 292.
- Tournon, (*le cardinal de*) *tome I*, son zèle au Colloque de Poissy, 107.
- Troubles, *tome I*, en Europe pendant le seizième siècle, page 1 & suiv.
- Turenne, *tome II*, trompe la reine à l'entreprise des jours gras, 87. — *tome III*, secourt Henri IV & est récompensé, 166.

V

- V**ALOIS, (*Marguerite de*) *tome II*, épouse le roi de Navarre, 20. — Ce qui lui arrive à la Saint Barthélemi, 50. — Son intrigue galante avec la Mole, 84. — Complaisante pour son mari & son frère, 85. — Occasionne la guerre des *Amoureux*, 205. — Chassée de la cour avec honte, 227.
- Vassil, (*massacre de*) *tome I*, 123.
- Vaudois, *tome I*, mas-
- sacrés à Cabriere & Merindol, 14.
- Vendôme, (*François de*) *tome I*, vidame de Chartres, arrêté, meurt, 70.
- Vezins, *tome II*, comme il se comporte à la Saint Barthélemi, 47.
- Villeroi, *tome II*, insulté par Epemon, 313. — *tome III*, Négocie, 121. — Abandonne la Ligue, 266.
- Vimori, (*attaque de*) *tome II*, 307.
- Vivonne, (*Jean de*) *tes*

DES MATIÈRES.

365

me III, marquis de
Pisani , ambassadeur

à Rome , 202.

X

XAINTES, (*Claude de*) tome I , chanoine régulier , évê-

que d'Evreux , se distingue au Colloque de Poissi , III.

Fin de la Table des Matières.



ERRATA.

Tome Premier.

- Page. ligne.
2. 27. disputes d'état, *lis*. disputes d'éclat.
8. 5. la fameuse censure contre Luther, *lisez*, la fameuse censure de la Sorbonne contre Luther.
25. 8. *ponctuez ainsi*, Catherine : eussent-ils été jusqu'alors leurs meilleurs amis, tous.
38. *effacez*, & tué.
40. *à la marge*, oppriment, *lis*. appuient.
- ibid.* 2. qui produisit des fruits, *ajout.* amers.
96. 4. Calvinistes, *lisez*, Calvinistes.
97. 2. ajoutoit aux raisons, *lisez*, entre autres raisons.
99. 16. accommodemens, *lisez*, raccommodemens.
103. *avant dernière*, on peut, *lis*. on veut.
110. *avant dernière*, on ne chercha, *lis*. ou on ne cherche.
115. 10. pourroient, *lisez*, pouvoient.
128. 9. renvoioient, *lisez*, renvoient.
129. 9. l'on eût attendu sa, *lisez*, l'on n'eût attendu que sa.
194. 1. & sans cesse, *retranchez*, &c.
205. 7. marige, *lisez*, mariage.
208. *avant dernière*, *mettez en italique*, déployant toute la majesté de la douleur.
217. 3. épargner, *lisez*, s'épargner.
249. 20. les provinces; & ceux, *lisez*, les provinces à ceux.
282. 13. *mettez en italique*, aucuns.

Tome Second.

- Pag. lig.*
15. à la marge, les Calvinistes, *lisez*, les Catholiques.
19. 27. redoutable entr'eux, *lis.* d'entr'eux.
48. Sommaire omis à la marge, incertitudes du roi.
53. à la marge, Mémoire de Tavannes, *lisez*, Mémoires de Turenne.
87. 22. Bussi, *lisez*, Bui.
132. à la marge, Son caractère. mettez, Ses défauts.
155. 14. effacez ou, & répét. des révolutions.
159. 13. allarmerent, *lisez*, allarmer.
- ibid.* 19. arracherent, *lisez*, arracher, & effacez &.
- ibid.* 21. ces guerres, *lisez*, ces grâces.
170. 27. sujet, *lisez*, sujets.
173. 7. entrer, *lisez*, rentrer.
- ibid.* 13. d'Amville, *lisez*, Damville. & de même dans toute la suite.
185. 15. percés, *lisez*, perce.
- ibid.* 18. déplore, *lisez*, déploie.
187. 24. mairre, *lisez*, maître.
198. à la note, le fils Bassompierre, *lis.* le fils de Bassompierre.
201. 10. crimes, *lisez*, crimes ;
202. 22. il ne fut pas difficile, *lis.* il fut aisé.
212. 20. maria richement, mais sans grand éclat & sans présens ruineux, *lisez*, maria peu richement : mais avec grand éclat, retranchez & sans présens ruineux.
231. 9. Guise, de l'aveu, *lisez*, Guise. De l'aveu.
231. 11. au duc. Joyeuse, *lis.* au duc, Joyeuse.

- Pag. lig.*
 248. dernière , persévère , *lisez* , persévèra.
 250. 27. les châteaux , *lisez* , le château.
 254. 20. à des desirs , *lisez* , à ses desirs.
 271. 8. mains , *lisez* , masses.
ibid. 12. sentent , *lisez* , sentirent.
ibid. 15. préparent , *lisez* , préparèrent.
 304. 24. le vit peuple , *lisez* , vit le peuple.
-

Tome Troisième.

- Pag. lig.*
 2. 11. saisie , *lisez* , suivre.
 10. au Sommaire , il courut , *lisez* , il court , effacez du.
 29. 10. peinte , *lisez* , peint.
 41. 3. forcer , *lisez* , réduire.
 48. 11. Claude d'Espinac , *lis*. Pierre.
 49. avant dernière , du parti , *lisez* , sur le parti.
 64. 3. s'élevoit , *lisez* , se levoit.
 116. 3. manes , *lisez* , Mantes.
 156. 24. prêts à , *lisez* , prêts de.
 163. 8. agir dans , *lisez* , agir suivant.
 182. 6. mit , *lisez* , met.
 225. 20. & émurent , retranchez &.
 278. 10. raturer , *lisez* , retirer.
 280. 11. leur avis n'étoit , *lis*. leur avis étoit.
 297. 19. tous ces , *lisez* ; tous ses.
 305. 17. leur garnison , *lis*. leurs garnisons.
 320. 20. après qu'absolument , mettez un point.
 222. 10. amnistie générale , retranchez , générale.
 328. avant dernière , leurs enfans dans , *lisez* , leurs enfans & pupilles dans.

APPROBATION

A P P R O B A T I O N

Du Censeur Royal.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit intitulé : *l'Esprit de la Ligue*. Je n'y ai rien trouvé qui en dû empêcher l'impression ; & l'Auteur m'a paru traiter cette portion de notre Histoire avec beaucoup de sagesse & d'impartialité. A Paris, ce 10 Juillet 1766.

Signé, GIBERT.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur HÉRISANT fils, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Traité des Substitutions*, par M. Furgole, Avocat au Par-

ment de Toulouse : le Traité du Franc-Alléu,
par le même : L'ESPRIT DE LA LIGUE,
ou Histoire Politique des troubles de la France pendant le seizième siècle, s'il nous plaisoit
lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce
nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorable-
ment traiter l'Exposant, nous lui avons permis
& permettons par ces Présentes, de faire im-
primer lesdits Ouvrages autant de fois que bon
lui semblera, & de les vendre, faire vendre
& débiter par-tout notre Royaume, pendant
le temps de *douze années consécutives*, à
compter du jour de la date des Présentes :
Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires
& autres personnes de quelque qualité & con-
dition qu'elles soient, d'en introduire d'impres-
sion étrangère dans aucun lieu de notre obéis-
sance; comme aussi de faire imprimer, ven-
dre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits
Ouvrages, ni d'en faire aucun Extrait, sous
quelque prétexte que ce puisse être, sans la per-
mission expresse & par écrit dudit Exposant,
ou de ceux qui auront droit de lui, à peine
de confiscation des Exemplaires contrefaits,
de trois mille livres d'amende contre chacun
des contrevenans, dont un tiers à Nous, un
tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers
audit Exposant, ou à celui qui aura droit de
lui, & de tous dépens, dommages & intérêts;
à la charge que ces Présentes seront enregis-
trées tout au long sur le Registre de la Com-
munauté des Imprimeurs & Libraires de Pa-
ris, dans trois mois de la date d'icelles, que
l'impression desdits Ouvrages sera faite dans
notre Royaume, & non ailleurs, en bon pa-

plier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de Copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Compiègne le vingtième jour du mois d'Août, l'an de grâce mil sept cent soixan-

te-fix, & de notre Règne le cinquante-neuvième. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o 907, fol. 14, conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 28 Août 1766.

GANEAU, Syndic.

